



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**CINQ-MARS.**

---

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,  
Rue de Seine, n° 8, f. s. g.

# CINQ-MARS,

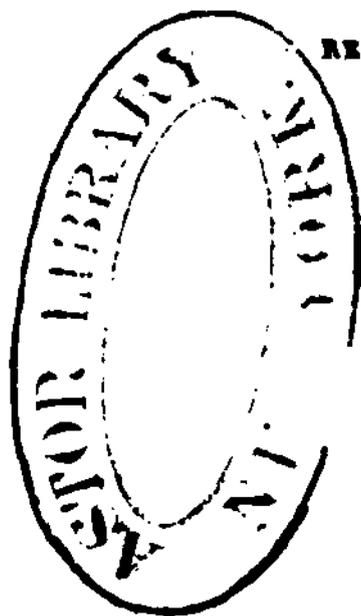
ou

UNE CONJURATION

## SOUS LOUIS XIII.

PAR LE COMTE  
ALFRED DE VIGNY.

DEUXIÈME ÉDITION,  
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

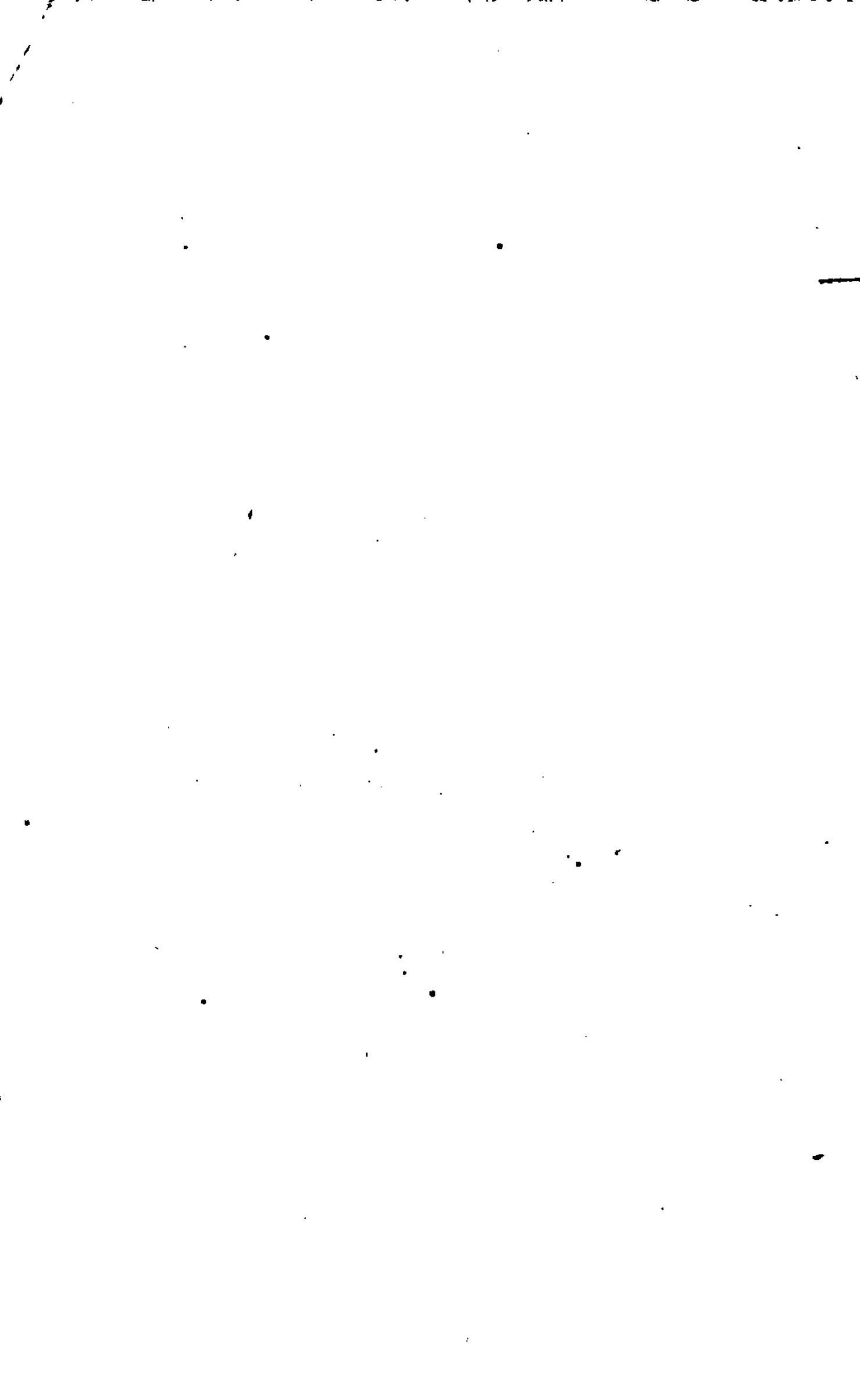


Tome quatrième.

PARIS.

LE NORMANT PÈRE, LIBRAIRE,  
RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

4826.



---

## CHAPITRE XX.

### La Lecture.

Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains..... ces rois qui n'eu ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événemens auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement.

F. DE LA MENNAIS.

A PEU de temps de là, un soir, au coin de la place Royale, près d'une petite maison assez jolie, on vit s'arrêter beaucoup de carrosses,

et s'ouvrir souvent une petite porte où l'on montoit par trois degrés de pierre. Les voisins se mirent plusieurs fois à leur fenêtre pour se plaindre du bruit qui se faisoit encore à sept heures de la nuit, malgré la crainte des voleurs, et les gens du guet s'étonnèrent et s'arrêtèrent souvent, ne se retirant que lorsqu'ils voyoient auprès de chaque voiture dix ou douze valets de pied armés de bâtons et portant des torches. Un jeune gentilhomme, suivi de trois laquais, entra en demandant mademoiselle de Lorme; il portoit une longue

rapière, ornée de rubans roses; d'énormes nœuds de la même couleur, placés sur ses souliers à talon haut, cachoient presque entièrement ses pieds qu'il tournoit fort en dehors selon la mode. Il retroussait souvent une petite moustache frisée, et peignoit, avant d'entrer, sa barbe légère et pointue. Ce ne fut qu'un cri lorsqu'on l'annonça.

— Enfin le voilà donc ! s'écria une voix jeune et éclatante ; il s'est bien fait attendre cet aimable Desbarreaux. Allons, vite un siège, placez-vous près de cette table, et lisez.

Celle qui parloit étoit une femme de vingt-quatre ans environ, grande, belle, malgré des cheveux noirs très-crêpus et un teint olivâtre. Elle avoit dans les manières quelque chose de mâle qu'elle sembloit tenir de son cercle, composé d'hommes uniquement; elle leur prenoit le bras assez brusquement, en parlant avec une liberté qu'elle leur communiquoit. Ses propos étoient animés plutôt qu'enjoués; souvent ils excitoient le rire autour d'elle, mais c'étoit à force d'esprit qu'elle faisoit de la gaieté (si l'on peut s'exprimer ainsi) car sa figure, toute passionnée

qu'elle étoit, sembloit incapable de se ployer au sourire, et ses yeux grands et bleus, sous des cheveux de jais, lui donnoient d'abord un aspect étrange.

Desbarreaux lui baisa la main d'un air galant et cavalier, puis il fit avec elle, en lui parlant toujours, le tour d'un salon assez grand où étoient rassemblés trente personnages à peu près; les uns assis sur de grands fauteuils, les autres debout sous la voûte de l'immense cheminée, d'autres causant dans l'embrasure des croisées, sous de larges tapisseries. Les uns

étoient des hommes obscurs, fort illustres à présent; les autres, des hommes illustres, fort obscurs pour nous, postérité. Ainsi, parmi eux il salua profondément MM. d'Aubijoux, de Brion, de Montmort, et d'autres gentilshommes très-brillans, qui se trouvoient là pour juger; serra la main tendrement et avec estime à MM. de Montereul, de Sirmond, de Malleville, Baro, Gombauld, et d'autres savans, presque tous appelés grands hommes dans les annales de l'Académie dont ils étoient fondateurs, et nommée elle-même alors tantôt

*l'Académie des Beaux - Esprits*, tantôt *l'Académie Eminente*. Mais M. Desbarreaux fit à peine un signe de tête protecteur au jeune Corneille, qui parloit dans un coin avec un étranger et un adolescent qu'il présentoit à la maîtresse de la maison sous le nom de M. Poquelin, fils du valet-de-chambre-tapissier du Roi. L'un étoit Molière, et l'autre Milton \*.

Avant la lecture que l'on attendoit du jeune sybarite, une grande

\* Milton passa en cette année même à Paris, en retournant d'Italie en Angleterre. (Voy. *Toland's life of Milton.*)

contestation s'éleva entre lui et d'autres poètes ou prosateurs du temps ; ils parloient entre eux, avec beaucoup de facilité, échangeant de vives répliques, un langage inconcevable pour un honnête homme qui fût tombé tout à coup parmi eux sans être initié ; se serrant vivement la main avec d'affectueux complimens et des allusions sans nombre à leurs ouvrages.

— Ah ! vous voilà donc, illustre Baro, s'écrioit le nouveau venu ; j'ai lu votre dernier sixain. Ah ! quel sixain ! comme il est

poussé dans le galant et le tendre!

— Que dites-vous du Tendre, interrompit Marion de Lorme? Avez-vous jamais connu ce pays? Vous vous êtes arrêté au village de Grand-Esprit et à celui de Jolis-Vers, mais vous n'avez pas été plus loin. Si M. le gouverneur de Notre-Dame de la Garde veut nous montrer sa nouvelle carte, je vous dirai où vous en êtes.

Scudéry se leva d'un air fanfaron et pédantesque, et, déroulant sur la table une sorte de carte géographique, ornée de rubans bleus,

il démontra lui-même les lignes d'encre rose qu'il y avoit tracées.

— Voici le plus beau morceau de la *Clélie*, dit-il ; on trouve généralement cette carte fort galante, mais ce n'est qu'un simple enjouement de l'esprit, pour plaire à notre petite *cabale* littéraire. Cependant, comme il y a d'étranges personnes par le monde, j'appréhende que tous ceux qui la verront n'aient pas l'esprit assez bien tourné pour l'entendre. Ceci est le chemin que l'on doit suivre pour aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre* ; et remarquez, Messieurs, que

comme on dit Cumès sur la mer d'Ionie, Cumès sur la mer Tyrrhène, on dira *Tendre-sur-Inclination*, *Tendre - sur - Estime*, et *Tendre-sur-Reconnoissance*. Il faudra commencer par habiter les villages de *Grand-Cœur*, *Générosité*, *Exactitude*, *Petits-Soins*.

— Ah ! que c'est joli ! interrompoit Desbarreaux. En effet, voyez, le village y est marqué : voici *Petits-Soins*, *Billet-Galant*, puis *Billet-Doux* !...

— Oh ! c'est du dernier ingénieux, criaient Vaugelas, Colletet et tous les autres.

— Et remarquez , poursuivoit l'auteur enflé de ce succès, qu'il faut passer par *Complaisance* et *Sensibilité*, et que si l'on ne prend cette route, on court le risque de s'égarer jusqu'à *Tièdeur*, *Oubli*, et l'on tombe dans le lac d'*Indifférence*.

— Délicieux! délicieux! galant *au suprême!* s'écrioient tous les auditeurs. On n'a pas plus de génie!

— Eh bien! Madame, reprenoit Scudéry, je le déclare chez vous: cet ouvrage, imprimé sous mon nom, est de ma sœur; c'est elle qui

a traduit Sapho d'une manière si agréable ; et, sans en être prié, il déclama d'un ton emphatique des vers qui finissoient par ceux-ci :

L'amour est un mal agréable \*  
 Dont mon cœur ne sauroit guérir :  
 Mais quand il seroit guérissable,  
 Il est bien plus doux d'en mourir.

— Comment ! cette Grecque avoit tant d'esprit que cela ! Je ne puis le croire, s'écria Marion de Lorme ; combien M<sup>lle</sup> de Scudéry lui est supérieure ! Cette idée lui appartient : qu'elle les mette dans *Clélie*, je vous en prie, ces vers

\* Lisez, s'il est possible, *la Clélie*, tom. 1.

charmans ; que cela figurera bien dans cette histoire romaine !

— A merveille ! c'est parfait, dirent tous les savans : Horace, Arunce et l'aimable Porsena sont des amans si galans !

Ils étoient tous penchés sur la carte de Tendre, et leurs doigts se croisoient et se heurtoient en suivant tous les détours des fleuves amoureux. Le jeune Poquelin osa élever une voix timide et son regard mélancolique et fin, et leur dit :

— A quoi cela sert-il ? est-ce à donner du bonheur ou du plaisir ?

Monsieur ne me semble pas bien heureux, et je ne me sens pas bien gai.

Il n'obtint pour réponse que des regards de dédain, et se consola en méditant les *Précieuses ridicules*.

Desbarreaux se préparoit à lire un sonnet pieux qu'il s'accusoit d'avoir fait dans sa maladie; il paroissoit honteux d'avoir songé un moment à Dieu en voyant le tonnerre, et rougissoit de cette foiblesse; la maîtresse de la maison l'arrêta :

— Il n'est pas temps encore de

dire vos beaux vers, vous seriez interrompu; nous attendons M. le grand-écuyer et d'autres gentils-hommes; ce seroit un meurtre que de laisser parler un grand esprit pendant ce bruit et ces dérangemens; mais voici un jeune Anglais qui vient de voyager en Italie et retourne à Londres. On m'a dit qu'il composoit un poëme, je ne sais lequel; il va nous en dire quelques vers. Beaucoup de ces messieurs de la Compagnie Eminente savent l'anglais; et pour les autres, il a fait traduire par un ancien secrétaire du duc de Buckingham

les passages qu'il nous lira, et en voici des copies en français sur cette table.

En parlant ainsi, elle les prit et les distribua à tous ses érudits. On s'assit, et l'on fit silence. Il fallut quelque temps pour décider le jeune étranger à parler et à quitter l'embrasure de la croisée où il sembloit s'entendre fort bien avec Corneille. Il s'avança enfin jusqu'au fauteuil placé près de la table; il sembloit d'une santé foible, et tomba sur ce siège plutôt qu'il ne s'y assit. Il appuya son coude sur la table, et de sa main couvrit ses

yeux grands et beaux, mais à demi fermés et rougis par des veilles ou des larmes. Il dit ses fragmens de mémoire, ses auditeurs défiants le regardoient d'un air de hauteur ou du moins de protection ; d'autres parcouroient nonchalamment la traduction de ses vers.

Sa voix, d'abord étouffée, s'épura par le cours même de son harmonieux récit ; le souffle de l'inspiration poétique l'enleva bientôt à lui-même, et son regard élevé au ciel devint sublime comme celui du jeune évangéliste qu'inventa Raphaël, car la lumière s'y reflé-

chissoit encore. Il annonça dans ses vers la première désobéissance de l'homme , et invoqua l'Esprit-Saint qui préfère à tous les temples un cœur simple et pur, qui sait tout, et qui assistoit à la naissance du temps.

Un profond silence accueillit ce début, et un léger murmure, après la dernière pensée. Il n'entendoit pas, il ne voyoit qu'à travers un nuage, il étoit dans le monde de sa création, il poursuivit.

Il dit l'esprit infernal attaché dans un feu vengeur par des chaînes de diamant; le temps parta-

geant neuf fois le jour et la nuit aux mortels, pendant sa chute ; l'obscurité visible des prisons éternelles et l'océan flambloyant où flottoient les anges déchus ; sa voix tonnante commença le discours du prince des démons : Es-tu, disoit-il, es-tu celui qu'entouroit une lumière éblouissante dans les royaumes fortunés du jour ? Oh ! combien tu es déchu !..... Viens avec moi.... Eh ! qu'importe ce champ de nos célestes batailles ? tout est-il perdu ! Une indomptable volonté, l'esprit immuable de la vengeance, une haine im-

mortelle, un courage qui ne sera jamais ployé, conserver cela, n'est-ce pas une victoire?

Ici un laquais annonça d'une voix éclatante MM. de Montrésor et d'Entraigues. Ils saluèrent, parlèrent, dérangèrent les fauteuils, et s'établirent enfin. Les auditeurs en profitèrent pour entamer dix conversations particulières, on n'y entendoit guère que des paroles de blâme et des reproches de mauvais goût; quelques hommes d'esprit engourdis par la routine s'écrioient qu'ils ne comprenoient pas, que c'étoit au-dessus de leur

intelligence (ne croyant pas dire si vrai), et par cette fausse humilité s'attiroient un compliment, et au poëte une injure : double avantage. Quelques voix prononcèrent même le mot de profanation.

Le poëte interrompu mit sa tête dans ses deux mains et ses coudes sur la table pour ne pas entendre tout ce bruit de politesses et de critiques. Trois hommes seuls se rapprochèrent de lui, c'étoient un officier, Poquelin et Corneille ; celui-ci dit à l'oreille de Milton :

— Changez de tableaux, je vous

le conseille, ils ne sont pas à la hauteur de celui-ci.

L'officier serra la main du poète anglais, et lui dit :

— Je vous admire de toute la puissance de mon âme.

L'Anglais étonné le regarda, et vit un visage spirituel, passionné et malade.

Il lui fit un signe de tête, et chercha à se recueillir pour continuer. Sa voix reprit une expression très-douce à l'oreille et un accent paisible ; il parloit du bonheur chaste des deux plus belles créatures ; il peignit leur nudité majestueuse,

la candeur et l'autorité de leur regard, puis leur marche au milieu des tigres et des lions qui se jouoient à leurs pieds; il dit aussi la pureté de leur prière matinale, leurs sourires enchanteurs, les folâtres abandons de leur jeunesse et l'amour de leurs propos si douloureux au prince des démons.

De douces larmes bien involontaires couloient des yeux de la belle Marion de Lorme, la nature avoit saisi son cœur malgré son esprit; la poésie la remplit de pensées graves et religieuses dont l'enivrement des plaisirs l'avoit toujours

détournée; l'idée de l'amour dans la vertu lui apparut pour la première fois avec toute sa beauté, et elle demeura comme frappée d'un baguette magique et changée en une pâle et belle statue.

Corneille, son jeune ami et l'officier étoient pleins d'une silencieuse admiration qu'ils n'osoient exprimer, car des voix assez élevées couvrirent celle du poète surpris :

— On n'y tient pas, s'écrioit Desbarreaux, c'est d'un fade à faire mal au cœur!

— Et quelle absence de gra-  
3

cieux, de galant et de belle flamme !  
disoit froidement Scudéry.

— Ce n'est pas là notre immortel d'Urfé ! disoit Baro, le continuateur.

— Où est l'*Ariane*, où est l'*Astrée*? s'écrioit en gémissant Go-deau, l'annotateur.

Toute l'assemblée se soulevoit ainsi avec d'obligeantes remarques, mais faites de manière à n'être entendues du poëte que comme un murmure dont le sens étoit incertain pour lui; il comprit pourtant qu'il ne produisoit pas d'enthousiasme, et se recueillit

avant de toucher une autre corde de sa lyre.

En ce moment on annonça le conseiller de Thou qui, saluant modestement, se glissa en silence derrière l'auteur, près de Corneille, de Poquelin et du jeune officier. Milton reprit ses chants.

Il raconta l'arrivée d'un hôte céleste dans les jardins d'Eden, comme une seconde aurore au milieu du jour; secouant les plumes de ses ailes divines, il remplissoit les airs d'une odeur ineffable, et venoit révéler à l'homme l'histoire des cieux; la révolte de Lucifer re-

vêtu d'une armure de diamans, élevé sur un char brillant comme le soleil gardé par d'étincelans chérubins, et marchant contre l'Eternel. Mais Emmanuel paroît sur le char vivant du Seigneur, et les dix mille tonnerres de sa main droite roulent jusqu'à l'enfer avec un bruit épouvantable, l'armée maudite confondue sous les immenses décombres du ciel démantelé.

Cette fois, on se leva, et tout fut interrompu, car les scrupules religieux étoient venus se liguier avec le faux goût; on n'entendoit que des exclamations qui obligè-

rent la maîtresse de la maison à se lever aussi pour s'efforcer de les cacher à l'auteur. Ce ne fut pas difficile, car il étoit tout entier absorbé par la hauteur de ses pensées, et son génie n'avoit plus rien de commun avec la terre dans ce moment, et quand il rouvrit les yeux sur ceux qui l'entouroient, il trouva près de lui quatre admirateurs dont la voix se fit mieux entendre que celle de l'assemblée.

Corneille lui dit cependant :

— Ecoutez-moi. Si vous voulez la gloire présente, ne l'espérez pas d'un aussi bel ouvrage. La poésie

pure est sentie par bien peu d'âmes ; il faut , pour le vulgaire des hommes , qu'elle s'allie à l'intérêt presque physique du drame. J'avois été tenté de faire un poëme de Polyeucte , mais je couperai ce sujet , j'en retrancherai les cieux , et ce ne sera qu'une tragédie.

— Que m'importe la gloire du moment ? répondit Milton , je ne songe point au succès , je chante parce que je me sens poëte , je vais où l'inspiration m'entraîne ; ce qu'elle produit est toujours bien. Quand on ne devrait lire ces

vers que cent ans après ma mort, je les ferois toujours.

— Ah! moi je les admire avant qu'ils ne soient écrits, dit le jeune officier, j'y vois le Dieu dont j'ai trouvé l'image innée dans mon cœur!

— Qui me parle donc d'une manière si affable, dit le poète?

— Je suis René Descartes, reprit doucement le jeune militaire.

— Quoi, Monsieur, s'écria de Thou, seriez-vous assez heureux pour appartenir à l'auteur des *Principes*?

— J'en suis l'auteur, dit-il.

— Vous Monsieur! mais.... cependant... pardonnez-moi... mais... n'êtes-vous pas homme d'épée? dit le conseiller rempli d'étonnement.

— Eh Monsieur! qu'a de commun la pensée avec l'habit du corps? Oui, je porte l'épée, et j'étois au siège de La Rochelle; j'aime la profession des armes, parce qu'elle soutient l'âme dans une région d'idées nobles par le sentiment continuél du sacrifice de la vie; cependant elle n'occupe pas tout un homme; on ne peut pas y appliquer ses pensées continuellement, la paix les assoupit. D'ail-

leurs on a aussi à craindre de les voir interrompues par un coup obscur ou un accident ridicule et intempestif, et si l'homme est tué au milieu de l'exécution de son plan, la postérité conserve de lui l'idée qu'il n'en avoit pas, ou en avoit conçu un mauvais, et c'est désespérant.

De Thou sourit de plaisir en entendant ce langage simple de l'homme supérieur, celui qu'il aimoit le mieux après le langage du cœur; il serra la main du jeune sage de la Touraine et l'entraîna dans un cabinet voisin avec Cor-

neille, Milton et Molière, et là ils eurent de ces conversations qui font regarder comme perdu le temps qui les précéda et le temps qui doit les suivre.

Il y avoit deux heures qu'ils s'enchantoient de leurs discours, lorsque le bruit de la musique, des guitares et des flûtes qui jouoient des menuets, des sarabandes, des allemandes et les danses espagnoles que la jeune Reine avoit mises à la mode, le passage continuel des groupes de jeunes femmes et leurs éclats de rire, tout annonça qu'un bal commençoit. Une très-jeune

et belle personne tenant un grand éventail comme un sceptre, et entourée de dix jeunes gens, entra dans leur petit salon retiré, avec sa cour brillante qu'elle dirigeoit comme une reine, et acheva de mettre en déroute les studieux causeurs.

— Adieu, Messieurs, dit de Thou, je cède la place à M<sup>lle</sup> de Lenclos et à ses mousquetaires.

— Vraiment, Messieurs, dit la jeune Ninon, vous faisons-nous peur? vous ai-je troublés? vous avez l'air de conspirateurs!

— Nous le sommes peut-être

plus que ces Messieurs, tout en dansant! dit Olivier d'Entraigues qui lui donnoit la main.

— Oh, votre conjuration est contre moi, Monsieur le page, répondoit Ninon, tout en regardant un autre cheveu-léger et en abandonnant à un troisième le bras qui lui restoit, tandis que les autres cherchoient à se placer sur le chemin de ses œillades errantes; car elle promenoit sur eux ses regards brillans comme la flamme légère que l'on voit courir sur l'extrémité des flambeaux qu'elle allume tour à tour.

De Thou s'esquiva sans que personne songeât à l'arrêter, et descendoit le grand escalier, lorsqu'il y vit monter le petit abbé de Gondi tout rouge, en sueur et essoufflé, qui l'arrêta brusquement avec un air animé et joyeux.

— Eh bien! eh bien! où allez-vous donc? Laissez aller les étrangers et les savans, vous êtes des nôtres. J'arrive un peu tard, mais notre belle Aspasia me pardonnera; pourquoi donc vous en allez-vous? est-ce que tout est fini?

— Mais il paroît que oui;

puisque l'on danse, la lecture est faite.

— La lecture, oui; mais les sermons? dit tout bas l'abbé.

— Quels sermons? dit de Thou.

— M. le Grand n'est-il pas venu?

— Je croyois le voir; mais je pense qu'il n'est pas venu ou qu'il est parti.

— Non, non, venez avec moi, dit l'étourdi, vous êtes des nôtres, parbleu! Il est impossible que vous n'en soyez pas, venez.

De Thou, n'osant refuser et avoir l'air de renier ses amis, même pour des parties de plaisir

qui lui déplaisoient, le suivit, ouvrit deux cabinets, et descendit un petit escalier dérobé. A chaque pas qu'il faisoit, il entendoit plus distinctement des voix d'hommes assemblés ; Gondi ouvrit la porte. Un spectacle inattendu s'offrit à ses yeux.

La chambre où il entroit, éclairée par un demi-jour mystérieux, sembloit l'asile des plus voluptueux rendez-vous ; on voyoit d'un côté un lit doré, chargé d'un dais de tapisseries orné de plumes, couvert de dentelles et d'ornemens ; tous les meubles couverts de do-

rures étoient d'une soie grisâtre richement brodée; des carreaux de velours s'étendoient au pied de chaque fauteuil sur d'épais tapis. De petits miroirs unis l'un à l'autre par des ornemens d'argent, simuloient une glace entière, perfection alors inconnue, et multiplioient partout leurs facettes étincelantes. Nul bruit extérieur ne pouvoit parvenir dans ce lieu de délices; mais les gens qu'il rassembloit paroissoient bien éloignés des pensées qu'il pouvoit donner. Une foule d'hommes qu'il reconnut pour des personnages de la

cour, ou des armées, se pressoient à l'entrée de cette chambre et se répandoient dans un appartement voisin qui paroissoit plus vaste; attentifs, ils dévoroient des yeux le spectacle qu'offroit le premier salon. Là, dix jeunes gens debout et tenant à la main leurs épées nues dont la pointe étoit abaissée vers la terre, étoient rangés autour d'une table; leur visage tourné du côté de Cinq-Mars annonçoit qu'ils venoient de lui adresser leur serment; le grand-écuyer étoit seul, devant la cheminée, les bras croisés et l'air profondément ab-

sorbé dans ses réflexions. Debout près de lui, Marion de Lormegrave, recueillie, sembloit les lui avoir présentés.

Dès que Cinq-Mars aperçut son ami, il se précipita vers la porte qu'il ouvroit, en jetant un regard terrible à Gondi, et saisit de Thou par les deux bras en l'arrêtant sur le dernier degré :

— Que faites-vous ici ? lui dit-il d'une voix étouffée ; qui vous amène ? que me voulez-vous ? vous êtes perdu si vous entrez.

— Que faites-vous vous-même ? que vois-je dans cette maison ?

— Les conséquences de ce que vous savez ; retirez-vous , vous dis-je ; cet air est empoisonné pour tous ceux qui sont ici.

— Il n'est plus temps , on m'a déjà vu ; que diroit-on si je me retirois ? je les découragerois ; vous seriez perdu.

Tout ce dialogue s'étoit dit à demi-voix et précipitamment ; au dernier mot, de Thou, poussant son ami, entra, et d'un pas ferme traversa l'appartement pour aller vers la cheminée.

Cinq-Mars frémissant de colère vint reprendre sa place , baissa la

tête , se recueillit , et relevant bientôt un visage plus calme , continua un discours que l'entrée de son ami avoit interrompu :

— Soyez donc des nôtres, Messieurs, mais il n'est plus besoin de tant de mystères ; souvenez-vous que lorsqu'un esprit ferme embrasse une idée, il doit la suivre dans toutes ses conséquences. Vos courages vont avoir un plus vaste champ que celui d'une intrigue de cour. Remerciez-moi ; en échange d'une conjuration , je vous donne une guerre. M. de Bouillon est parti pour se mettre à la tête de

son armée d'Italie ; dans deux jours, et avant le Roi, je quitte Paris pour Perpignan ; venez-y tous, les Royalistes de l'armée nous y attendent.

Ici, il jeta autour de lui des regards confians et calmes ; il vit des éclairs de joie et d'enthousiasme dans tous les yeux de ceux qui l'entouroient. Avant de laisser gagner son propre cœur par la contagieuse émotion qui précède les grandes entreprises, il voulut s'assurer d'eux encore, et répéta d'un air grave :

— Oui, la guerre, Messieurs,

songez-y, une guerre ouverte. La Rochelle et la Navarre se préparent au grand réveil de leurs religionnaires ; l'armée d'Italie entrera d'un côté, le frère du Roi viendra nous joindre de l'autre ; l'homme sera entouré, vaincu, écrasé. Les parlemens marcheront à notre arrière-garde, apportant leur supplique au Roi, arme aussi forte que nos épées ; et, après la victoire, nous nous jetterons aux pieds de Louis XIII, notre maître, pour qu'il nous fasse grâce et nous pardonne de l'avoir délivré d'un ambitieux sanguinaire et de hâter sa résolution.

Ici , regardant autour de lui , il vit encore une assurance croissante dans les regards et l'attitude de ses complices.

— Quoi! reprit-il, croisant ses bras et contenant encore avec effort sa propre émotion , vous ne reculez pas devant cette résolution qui paroîtroit une révolte à d'autres hommes que vous? Ne pensez-vous pas que j'aie abusé des pouvoirs que vous m'aviez remis? J'ai porté loin les choses, mais il est des temps où les Rois veulent être servis comme malgré eux. Tout est prévu , vous le savez. Sedan

nous ouvrira ses portes, et nous sommes assurés de l'Espagne.

Douze mille hommes de vieilles troupes entreront avec nous jusqu'à Paris. Aucune place pourtant ne sera livrée à l'étranger ; elles auront toutes garnison française, et seront prises au nom du Roi.

— Vive le Roi ! vive l'Union, la nouvelle Union, la sainte Ligue ! s'écrièrent tous les jeunes gens de l'assemblée.

— Le voici donc venu, s'écria Cinq-Mars avec enthousiasme, le voici le plus beau jour de ma vie ! O jeunesse, jeunesse, toujours

nommée imprévoyante et légère de siècle en siècle ! De quoi t'accusera-t-on aujourd'hui ? Avec un chef de vingt-deux ans, s'est conçue, mûrie, et va s'exécuter la plus vaste, la plus juste, la plus salutaire des entreprises. Amis, qu'est-ce qu'une grande vie ? sinon une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr. La jeunesse regarde fixement l'avenir, avec son œil d'aigle, y trace un large plan, y jette une pierre fondamentale ; et, tout ce que peut faire notre existence entière, c'est d'approcher de ce premier dessein. Ah ! quand

pourroient naître les grands projets, sinon lorsque le cœur bat fortement dans la poitrine? L'esprit n'y suffiroit pas, il n'est rien qu'un instrument.

Une nouvelle explosion de joie suivoit ces paroles, lorsqu'un vieillard à barbe blanche sortit de la foule.

— Allons, dit Gondi à demi-voix, voilà le vieux chevalier de Guise qui va radoter et nous refroidir.

En effet, le vieillard serrant la main à Cinq-Mars, dit lentement et péniblement, après s'être placé près de lui :

— Oui, mon enfant ; et vous , mes enfans , je vois avec joie que mon vieil ami Bassompierre sera délivré par vous , et que vous allez venger le comte de Soissons et le jeune Montmorency..... Mais il convient à la jeunesse , tout ardente qu'elle est , d'écouter ceux qui ont beaucoup vu. J'ai vu la Ligue, mes enfans , et je vous dis que vous ne pourrez pas prendre cette fois , comme on fit alors , le titre de *Sainte Ligue*, *Sainte Union*, de *Protecteurs de Saint Pierre* et *Piliers de l'Eglise*, parce que je vois que vous comptez sur l'appui

des *huguenots* ; vous ne pourrez pas non plus mettre sur votre grand sceau de cire verte, un trône vide puisqu'il est occupé par un Roi.....

— Vous pouvez dire par deux, interrompit Gondi en riant.

— Il est pourtant d'une grande importance, poursuivoit le vieux Guise au milieu de ces jeunes gens en tumulte ; il est d'une grande importance de prendre un nom auquel s'attache le peuple ; celui de *Guerre du bien public* a été pris autrefois, *Princes de la Paix* dernièrement, il faudroit en trouver un...

— Eh bien, *la guerre du Roi*, dit Cinq-Mars.....

— Oui, c'est cela ! *Guerre du Roi*, dirent Gondi et tous les jeunes gens.

— Mais, reprit encore le vieux ligueur, il seroit essentiel aussi de se faire approuver par la faculté théologique de Sorbonne, qui sanctionna autrefois même les *hauts-gourdiens* \* et les *sorgueurs*, et remettre en vigueur sa deuxième proposition : qu'il est permis au peuple de désobéir aux magistrats et de les pendre.

\* Termes des ligueurs.

— Eh ! chevalier , s'écria Gondi ,  
il ne s'agit plus de cela ; laissez  
parler M. le Grand ; nous ne pen-  
sons pas plus à la Sorbonne à pré-  
sent qu'à votre saint Jacques Clé-  
ment.

On rit , et Cinq-Mars reprit :

— J'ai voulu , Messieurs , ne vous  
rien cacher des projets de MONSIEUR ,  
de ceux du duc de Bouillon et des  
miens , parce qu'il est juste qu'un  
homme qui joue sa vie sache à quel  
jeu ; mais je vous ai mis sous les  
yeux les chances les plus malheu-  
reuses , et je ne vous ai pas détaillé  
nos forces , parce qu'il n'est pas un

de vous qui n'en sache le secret. Est-ce à vous, Montrésor et Saint-Thibal, que j'apprendrai les richesses que MONSIEUR met à notre disposition? Est-ce à vous, Locmaria, de Mouy, que je dirai combien de jeunes gentilshommes ont voulu s'adjoindre à vos compagnies de gens-d'armes et de cheveu-légers pour combattre les Cardinalistes; combien en Touraine et dans l'Auvergne, où sont les terres de la maison d'Effiat, et d'où vont sortir deux mille seigneurs avec leurs vassaux? Baron de Beauvau, vous ferai-je redire le zèle et la valeur

des cuirassiers que vous donnâtes au malheureux comte de Soissons dont la cause étoit la nôtre, et que vous vîtes assassiné au milieu de son triomphe par celui qu'il avoit vaincu avec vous ? Dirai-je à ces Messieurs la joie du comte-duc \* à la nouvelle de nos dispositions, et les lettres du cardinal-infant au duc de Bouillon ? Parlerai-je de Paris à l'abbé de Gondi, à d'Entragues, et à vous tous, Messieurs, qui voyez tous les jours son malheur, son indignation et son besoin d'éclater ? Tandis que tous les

\* D'Olivarès.

royaumes étrangers demandent la paix, que le cardinal de Richelieu détruit toujours par sa mauvaise foi (comme il l'a fait en rompant le traité de Ratisbonne), tous les ordres de l'Etat gémissent de ses violences et redoutent cette colossale ambition qui ne tend pas à moins qu'aux trônes temporel et même spirituel de la France.

Un murmure approbateur interrompit Cinq-Mars. On se tut un moment, et l'on entendit le son des instrumens à vent et le trépigement mesuré du pied des danseurs.

Ce bruit causa un instant de distraction et quelques rires dans les plus jeunes gens de l'assemblée.

Cinq-Mars en profita, et levant les yeux :

— Plaisirs de la jeunesse, s'écria-t-il, amours, musique, danses joyeuses, que ne remplissez-vous seuls nos loisirs ! que n'êtes-vous nos seules ambitions ! qu'il nous faut de ressentimens pour que nous venions faire entendre nos cris d'indignation à travers les éclats de la joie, nos redoutables confidences dans l'asile des entretiens du cœur, et nos sermens de guerre

et de mort au milieu de l'enivrement des fêtes et de la vie!

Malheur à celui qui attriste la jeunesse d'un peuple! Quand les rides sillonnent le front de l'adolescent, on peut dire hardiment que le doigt d'un tyran les a creusées. Les autres peines du jeune âge lui donnent le désespoir et non la consternation. Voyez passer en silence, chaque matin, ces étudiants tristes et mornes, dont le front est jauni, dont la démarche est lente et la voix basse; on croiroit qu'ils craignent de vivre et de faire un pas vers l'avenir. Qu'y

a-t-il donc en France? Un homme de trop.

Oui, continua-t-il, j'ai suivi pendant deux années la marche insidieuse et profonde de son ambition. Ses étranges procédures, ses commissions secrètes, ses assassinats juridiques vous sont connus : princes, pairs, maréchaux, tout a été écrasé par lui ; il n'y a pas une famille de France qui ne puisse montrer quelque trace douloureuse de son passage. S'il nous regarde tous comme ennemis de son autorité, c'est qu'il ne veut laisser en France que sa maison qui ne

tenoit, il y a vingt ans, qu'un des plus petits fiefs du Poitou.

Les parlemens humiliés n'ont plus de voix; les présidens de Mesme, de Novion, de Bellièvre, vous ont-ils révélé leur courageuse mais inutile résistance pour condamner à mort le duc de la Vallette?

Les présidens et conseils des cours souveraines ont été emprisonnés, chassés, interdits, chose inouïe! lorsqu'ils ont parlé pour le Roi ou pour le public.

Les premières charges de justice, qui les remplit? Des hommes

infâmes et corrompus qui sucent le sang et l'or du pays. Paris et les villes maritimes taxées ; les campagnes ruinées et désolées par les soldats, sergens et gardes du scel, les paysans réduits à la nourriture et à la litière des animaux tués par la peste ou la faim, se sauvant en pays étranger : tel est l'ouvrage de cette nouvelle justice. Il est vrai que ces dignes agents ont fait battre monnaie à l'effigie du Cardinal-Duc. Voici de ses pièces royales.

Ici le grand-écuyer jeta sur le tapis une vingtaine de doublons en or où Richelieu étoit repré-

senté. Un nouveau murmure de haine pour le Cardinal s'éleva dans la salle.

— Et croyez-vous le clergé moins avili et moins mécontent? Non. Les évêques ont été jugés contre les lois de l'Etat et le respect dû à leurs personnes sacrées. On a vu des corsaires d'Alger commandés par un archevêque. Des gens de néant ont été élevés au cardinalat. Le ministre même, dévorant les choses les plus saintes, s'est fait élire général des ordres de Citeaux, Cluny, Prémontré, jetant dans les prisons les religieux qui lui refu-

soient leurs voix. Jésuites, Carmes, Cordeliers, Augustins, Jacobins, ont été forcés d'élire en France des vicaires-généraux pour ne plus communiquer à Rome avec leurs propres supérieurs, parce qu'il veut être patriarche en France et chef de l'Église Gallicane.

— C'est un schismatique, un monstre ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Sa marche est donc visible, Messieurs, il est prêt à saisir le pouvoir temporel et le spirituel ; il s'est cantonné peu à peu contre le Roi même dans les plus fortes

places de la France; saisi des embouchures des principales rivières, des meilleurs ports de l'Océan, des salines et de toutes les sûretés du royaume; c'est donc le Roi qu'il faut délivrer de cette oppression. *Le Roi et la paix* sera notre cri. Le reste à la Providence.

Cinq-Mars étonna beaucoup toute l'assemblée et de Thou lui-même par ce discours. Personne ne l'avoit entendu jusques-là parler long-temps de suite, même dans les conversations familières, et jamais il n'avoit laissé entrevoir, par un seul mot, la moindre aptitude

à connoître les affaires publiques ; il avoit au contraire affecté une insouciance très-grande aux yeux même de ceux qu'il dispoſoit à ſervir ſes projets, ne leur montrant qu'une indignation vertueuſe contre les violences du miniſtre, mais affectant de ne mettre en avant aucune de ſes propres idées, pour ne pas faire voir ſon ambition perſonnelle comme but de ſes travaux. La confiance qu'on lui témoignoit repoſoit ſur ſa faveur et ſa bravoure. La ſurpriſe fut donc aſſez grande pour cauſer un moment de ſilence, il fut bientôt rompu par

tous les transports des Français jeunes ou vieux lorsqu'on leur présente un avenir de combats, quel qu'il soit.

Parmi tous ceux qui vinrent serrer la main du jeune chef de parti, l'abbé de Gondi bondissoit comme un chevreau.

— J'ai déjà enrôlé mon régiment, crioit-il, j'ai des hommes superbes!

Puis s'adressant à Marion de Lorme :

— Parbleu, Mademoiselle, je veux porter vos couleurs, votre ruban gris-de-lin et votre ordre de

*l'Allumette.* La devise en est charmante :

Nous ne brûlons que pour brûler les autres !

Et je voudrais que vous pussiez voir tout ce que nous ferons de beau, si par bonheur on en vient aux mains.

La belle Marion, qui l'aimoit peu, se mit à parler par-dessus sa tête à de Thou, mortification qui exaspéroit toujours le petit abbé ; aussi la quitta-t-il brusquement en se redressant et relevant dédaigneusement sa moustache.

Tout à coup un moment de si-

lence subit se fit dans l'assemblée. Un papier roulé avoit frappé le plafond et étoit venu tomber aux pieds de Cinq-Mars. Il le ramassa, et le déploya, après avoir regardé vivement autour de lui; on chercha en vain d'où il pouvoit être venu; tous ceux qui s'avançoient n'avoient sur le visage que l'expression de l'étonnement et d'une grande curiosité.

— Voici mon nom mal écrit, dit-il froidement.

A CINQ-MARS,  
CENTURIE DE NOSTRADAMUS \*.

Quant *bonnet rouge* passera par la fenêtre,  
A *quarante onces* on coupera la tête,  
Et tout finira.

Il y a un traître parmi nous,  
Messieurs, ajouta-t-il en jetant ce  
papier, mais que nous importe?  
nous ne sommes pas gens à nous  
effrayer de ces sanglans jeux de  
mots.

— Il faut le chercher et le jeter  
par la fenêtre, dirent les jeunes  
gens.

\* Cette sorte de prédiction en calembours  
fut publique trois mois après la conjuration.

Cependant l'assemblée avoit éprouvé une sensation fâcheuse. On ne se parloit plus qu'à l'oreille, et chacun regardoit son voisin avec méfiance. Quelques personnes se retirèrent, la réunion s'éclaircit. Marion de Lorme ne cessoit de dire à chacun qu'elle chasseroit ses gens qui seuls devoient être soupçonnés. Malgré ses efforts, il régna dans cet instant quelque froideur dans la salle. Les premières phrases de son discours laissoient aussi de l'incertitude sur les intentions du Roi, et cette franchise intempestive avoit un peu

ébranlé les caractères les moins fermes.

Gondi le fit remarquer à Cinq-Mars.

— Ecoutez, lui dit-il tout bas, croyez-moi, j'ai étudié avec soin les conspirations et les assemblées ; il y a des choses purement mécaniques qu'il faut savoir, suivez mon avis ici ; je suis vraiment devenu assez fort dans cette partie. Il leur faut encore un petit mot, et employez l'esprit de contradiction ; cela réussit toujours en France, vous les réchaufferez ainsi ; ayez l'air de ne pas vouloir

les retenir malgré eux, ils resteront.

Le grand-écuyer trouva la recette bonne, et s'avancant vers ceux qu'il savoit les plus engagés, leur dit :

— Du reste, Messieurs, je ne veux forcer personne à me suivre; assez de braves nous attendent à Perpignan, et la France entière est de notre opinion. Si quelqu'un veut s'assurer une retraite, qu'il parle, nous lui donnerons les moyens de se mettre dès à présent en sûreté.

Nul ne voulut entendre parler de cette proposition, et le mouve-

ment qu'elle occasionna fit renouveler les sermens de haine contre le ministre.

Cinq-Mars continua pourtant à interroger quelques personnes qu'il choisissoit bien, car il finit par Montrésor qui cria qu'il se passeroit son épée à travers le corps s'il en avoit eu la seule pensée, et par Gondi qui, se dressant fièrement sur les talons, dit :

— M. le grand-écuyer, ma retraite à moi, c'est l'archevêché de Paris et l'île Notre-Dame; j'en ferai une place assez forte pour qu'on ne m'enlève pas.

— La vôtre, dit-il à de Thou ?

— A vos côtés, répondit celui-ci doucement en baissant les yeux, ne voulant pas même donner de l'importance à sa résolution par la fermeté du regard.

— Vous le voulez, eh bien ! j'accepte, dit Cinq-Mars, mon sacrifice est plus grand que le vôtre en cela.

Puis se retournant vers l'assemblée :

— Messieurs, dit-il, je vois en vous les derniers hommes de France ; car, après les Montmorency et les Soissons, vous seuls

osez encore lever une tête libre et digne de notre vieille franchise. Si Richelieu triomphe, les antiques fondemens de la monarchie crouleront avec nous, la cour régnera seule à la place des parlemens, antiques barrières et en même temps puissans appuis de l'autorité royale ; mais soyons vainqueurs, et la France nous devra la conservation de ses anciennes mœurs et de ses sûretés. Du reste, Messieurs, il seroit fâcheux de gâter un bal pour cela ; vous entendez la musique ; ces dames vous attendent : allons danser.

— Le Cardinal paiera les violons, ajouta Gondi.

Les jeunes gens applaudirent en riant, et tous remontèrent vers la salle de danse comme ils auroient été se battre.



---

## CHAPITRE XXI.

### Le Confessionnal.

C'est pour vous, beauté fatale, que je viens  
dans ce lieu terrible.      LEWIS, *le Moine.*

Ce sacrilège vœu tu n'as pu le former.

ALEX. GUIRAUD.

C'est le dernier fantôme offert à leur amour.

ANCELOT, *Ebroim.*

C'ÉTOIT le lendemain de l'assemblée qui avoit eu lieu chez Marion de Lorme. Une neige épaisse couvrait les toits de Paris, et fondoit

dans ses rues et dans ses larges ruisseaux, où elle s'élevoit en monceaux grisâtres, sillonnés par les roues de quelques chariots. Il étoit huit heures du soir, et la nuit étoit sombre; la ville du tumulte étoit silencieuse à cause de l'épais tapis que l'hiver y avoit jeté. Il empêchoit d'entendre le bruit des roues sur la pierre et celui des pas du cheval ou de l'homme. Dans une rue étroite, qui serpente autour de la vieille église de Saint-Eustache, un homme, enveloppé dans son manteau, se promenoit lentement, et cherchoit à distinguer si

rien ne paroissoit au détour de la place ; souvent il s'asseyoit sur l'une des bornes de l'église , se mettant à l'abri de la fonte des neiges sous ces statues horizontales des saints qui sortent du toit de ce temple , et s'allongent , presque de toute la largeur de la ruelle , comme des oiseaux de proie , qui , prêts à s'abattre , ont reployé leurs ailes. Souvent ce vieillard , ouvrant son manteau , frappoit ses bras contre sa poitrine , en les croisant et les étendant rapidement pour se réchauffer , ou bien souffloit dans ses

doigts que garantissoient mal du froid une paire de gants de buffle montant jusqu'au coude. Enfin, il aperçut une petite ombre qui se détachoit sur la neige et se glissoit contre la muraille.

— Ah! Santa Maria! quels vilains pays que ceux du Nord! dit une petite voix en tremblant. Ah! le *duzé di* Mantoue! que ze voudrois y être encore, mon vieux Grand-champ!

— Allons, allons, ne parlez pas si haut; répondit brusquement le vieux domestique; les murs de Paris ont des oreilles de cardinal,

et surtout les églises. Votre maîtresse est-elle entrée? mon maître l'attendoit à la porte.

— Oui, oui. Vous êtes donc *touzou* le même, vilain?

— *Touzou!* Petite fille, taisez-vous, vous dis-je, le son de l'horloge est fêlé, c'est mauvais signe.

— Vous êtes devenu bien vieux, Grandchamp, depuis que je vous ai vu à Chaumont, et bien poltron.

— Taisez-vous, Laura, voici trois manteaux qui passent.

Ils laissèrent passer trois hommes. Grandchamp les suivit, s'assura du

chemin qu'ils prenoient, et revint s'asseoir; il soupira profondément :

— La neige est froide, Laura, et je suis vieux. M. le Grand auroit bien pu choisir un autre de ses gens pour rester en sentinelle comme je fais, pendant qu'il fait l'amour. C'est bon pour vous de porter des poulets, et des petits rubans, et des portraits et autres fariboles pareilles; pour moi, on devroit me traiter avec plus de considération, et M. le maréchal n'auroit pas fait cela. Les vieux domestiques font respecter une maison.

— Votre maître est-il arrivé depuis long-temps, *caro amico*?

— Eh! *Cara! caro!* laissez-moi tranquille. Il y avoit une heure que nous gelions quand vous êtes arrivées toutes les deux; j'aurois eu le temps de fumer trois pipes turques. Faites votre affaire, et allez voir aux autres entrées de l'église s'il rôde quelqu'un de suspect; puisqu'il n'y a que deux vedettes, il faut qu'elles battent le champ.

— Ah! *Signor Jesu!* n'avoir personne à qui dire une parole amicale quand il fait si froid! Et ma pauvre maîtresse! venir à pied de-

puis l'hôtel de Nevers. Ah ! *Amore!*  
*quì regna amore!*

— Allons, Italienne, fais volte-face, te dis-je ; que je ne t'entende plus avec ta langue de musique.

— Ah ! Jesu ! la grosse voix, cher Grandchamp, vous étiez bien plus aimable à Chaumont, dans la *Turèna*, quand vous mé parliez de *miei occhi* noirs.

— Tais-toi, bavarde, encore une fois, ton italien n'est bon qu'aux baladins et aux danseurs de corde, pour amuser les chiens savans.

— Ah ! *Italia mia!* Grandchamp, écoutez-moi, et vous entendrez le

langaze de la divinité. Si vous étiez un galant *uomo*, comme celui qui a fait ceci pour une Laura comme moi.....

Et elle se mit à chanter à demi-voix :

Lieti fiori e felici , e ben nate erbe  
 Che Madonna pensando premer sole ;  
 Piaggia ch'ascolti sue dolci parole  
 E del bel piede alcun vestigio serbe \*.

Le vieux soldat ne s'étoit pas trouvé depuis long-temps la nuit seul avec une jeune fille; celle-ci

\* Rive où Laure égaroit ses pas et ses pensées,  
 Qui de sa voix touchante écoutois les accens;  
 Fleurs qui de vos parfums lui présentiez l'encens,  
 Que ses pieds délicats ont doucement pressés.

PÉTRARQUE, *Trad. de S. Geniès.*

chantoit et s'appuyoit sur son épaule. Il commença à s'attendrir, et retroussa sa moustache, ce qui étoit chez lui un signe d'embarras et de détresse ; il fit entendre même un bruit rauque, assez semblable au rire, et dit :

— C'est assez gentil, mordieu ! cela me rappelle le siège de Casal ; mais tais-toi, petite ; je n'ai pas encore entendu venir l'abbé Quillet ; cela m'inquiète ; il faut qu'il soit arrivé avant nos deux jeunes gens, et depuis long-temps....

Laura, qui avoit peur d'être envoyée seule sur la place de Saint-

Eustache, lui dit qu'elle étoit bien sûre que l'abbé étoit entré tout à l'heure, et continua en caressant le menton du vieux domestique :

*Ombrose selve, ove percote il sole  
Che vi fa co' suoi raggi alte e superbe.*

— Hon ! dit en grommelant le bonhomme, j'ai les pieds dans la neige et une gouttière dans l'oreille, et tu ne me chantes que des violettes, du soleil et des herbes, petite.

Mais laissons le bon Grandchamp sur la borne, où il se fait caresser la barbe comme Jupiter par Vénus, et entrons dans l'église.

Pendant que sa femme de chambre étoit allée trouver Grandchamp, la jeune et tremblante Marie avoit poussé d'une main timide la porte battante de l'église; elle avoit rencontré là Cinq-Mars, debout, déguisé, et attendant avec inquiétude. A peine l'eut-elle reconnu, qu'elle marcha d'un pas précipité dans le temple, tenant son masque de velours sur son visage, et courut se réfugier dans un confessionnal, tandis que Henri refermoit avec soin la porte de l'église qu'elle avoit franchie. Il s'assura qu'on ne pouvoit l'ouvrir du

dehors, et vint après elle s'agenouiller, comme d'habitude, dans le lieu de la pénitence. Arrivé une heure avant elle avec son vieux valet, il avoit trouvé cette porte ouverte, signe certain et convenu que l'abbé Quillet, son gouverneur, l'attendoit à sa place accoutumée. Le soin qu'il avoit d'empêcher toute surprise, le fit rester lui-même à garder cette entrée jusqu'à l'arrivée de Marie : heureux de voir l'exactitude du bon abbé, il ne voulut pourtant pas quitter son poste pour l'en aller remercier. C'étoit un second père pour lui, à cela près de l'au-

torité, et il agissoit avec ce bon prêtre sans beaucoup de cérémonie.

La vieille paroisse de Saint-Eustache étoit obscure ; seulement, avec la lampe perpétuelle, brûloient quatre flambeaux de cire jaune, qui, attachés au-dessus des bénitiers, contre les principaux piliers, jetoient une lueur rouge sur les marbres bleus et noirs de la basilique déserte. La lumière pénétroit à peine dans les niches enfoncées des ailes du pieux bâtiment. Dans l'une de ces chapelles, et la plus sombre, étoit ce confes-

sionnal dont une grille de fer assez élevée et doublée de planches épaisses, ne laissoit apercevoir que le petit dôme et la croix de bois. Là, s'agenouillèrent de chaque côté Cinq-Mars et Marie de Mantoue; ils ne se voyoient qu'à peine, et trouvèrent que, selon son usage, l'abbé Quillet, assis entre eux, les avoit attendus depuis long-temps. Ils pouvoient entrevoir à travers les petits grillages l'ombre de son camail. Henri d'Effiat s'étoit approché lentement; il venoit arrêter et régler, pour ainsi dire, le reste de sa destinée. Ce n'étoit plus devant son

Roi qu'il alloit paroître , mais devant une souveraine plus puissante, devant celle pour laquelle il avoit entrepris son immense ouvrage. Il alloit éprouver sa foi, et trembloit.

Il frémit surtout , lorsque sa jeune fiancée fut agenouillée en face de lui; il frémit, parce qu'il ne put s'empêcher, à l'aspect de cet ange, de sentir tout le bonheur qu'il pourroit perdre; il n'osa parler le premier, et demeura encore un instant à contempler sa tête dans l'ombre, cette jeune tête sur laquelle reposoient toutes ses espé-

rances. Malgré son amour, toutes les fois qu'il la voyoit, il ne pouvoit se garantir de quelque effroi d'avoir tant entrepris pour une enfant dont la passion n'étoit qu'un foible reflet de la sienne, et qui n'avoit peut-être pas apprécié tous les sacrifices qu'il avoit faits : son caractère ployé pour elle aux complaisances d'un courtisan ; condamné aux intrigues et aux souffrances de l'ambition ; livré aux combinaisons profondes, aux criminelles méditations, aux sombres et violens travaux d'un conspirateur. Jusque là, dans leurs secrètes et

chastes entrevues, elle avoit toujours reçu chaque nouvelle de ses progrès dans sa carrière, avec les transports de plaisir d'un enfant, mais sans apprécier la fatigue de chacun de ces pas si pesans que l'on fait vers les honneurs, et lui demandant toujours avec naïveté quand il seroit connétable enfin, et quand ils se marieroient, comme si elle eût demandé, quand il viendrait au carrousel, et si le temps étoit serein. Jusque là il avoit souri de ces questions et de cette ignorance pardonnables à dix-huit ans, dans une jeune fille née sur un

trône et accoutumée à des grandeurs, pour ainsi dire, naturelles et trouvées autour d'elle en venant à la vie ; mais à cette heure il fit de plus sérieuses réflexions sur ce caractère, et lorsque, sortant presque de l'assemblée imposante des conspirateurs représentans de tous les ordres du royaume, son oreille, où résonnoient encore les voix mâles qui avoient juré d'entreprendre une vaste guerre, fut frappée des premières paroles de celle pour qui elle étoit commencée, il craignit, pour la première fois, que cette sorte d'innocence ne fût de la légè-

reté et ne s'étendît jusqu'au cœur :  
il résolut de l'approfondir.

— Dieu ! que j'ai eu peur, Henri !  
dit-elle en entrant dans le confes-  
sionnal ; vous me faites venir, sans  
gardes, sans carrosse ; je tremble  
toujours d'être vue de mes gens en  
sortant de l'hôtel de Nevers. Fau-  
dra-t-il donc me cacher encore  
long-temps comme une coupable ?  
La Reine n'a pas été contente lors-  
que je le lui ai avoué ; si elle m'en  
parle encore, ce sera avec son air  
sévère que vous connoissez, et qui  
me fait toujours pleurer : j'ai bien  
peur.

Elle se tut, et Cinq-Mars ne répondit que par un profond soupir.

— Quoi ! vous ne me parlez pas ? dit-elle.

— Sont-ce bien là toutes vos terreurs ? dit Cinq-Mars avec amertume.

— Dois-je en avoir de plus grandes ? O mon ami ! de quel ton, avec quelle voix me parlez-vous ? Etes-vous fâché parce que je suis venue trop tard ?

— Trop tôt, Madame, beaucoup trop tôt, pour les choses que vous devez entendre, car je vous en vois bien éloignée.

Marie, affligée de l'accent sombre et amer de sa voix, se prit à pleurer :

— Hélas ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait, dit-elle, pour que vous m'appeliez Madame, et me traitiez si durement ?

— Ah ! rassurez-vous, reprit Cinq-Mars, mais toujours avec ironie. En effet, vous n'êtes pas coupable ; mais je le suis, je suis seul à l'être : ce n'est pas envers vous, mais pour vous.

— Avez-vous donc fait du mal ? avez-vous ordonné la mort de quelqu'un ? Oh ! non, j'en suis bien sûre ; vous êtes si bon !

— Eh quoi ! dit Cinq-Mars, n'êtes-vous pour rien dans mes projets ? ai-je mal compris votre pensée lorsque vous me regardiez chez la Reine ? ne sais-je plus lire dans vos yeux ? le feu qui les animoit, étoit-ce un grand amour pour Richelieu ? cette admiration que vous promettiez à celui qui oseroit tout dire au Roi, qu'est-elle devenue ? Est-ce un mensonge que tout cela ?

Marie fondoit en larmes.

— Vous me parlez toujours d'un air contraint, dit-elle, je ne l'ai pas mérité. Si je ne vous dis rien

de cette conjuration effrayante ,  
 croyez-vous que je l'oublie ? ne  
 me trouvez-vous pas assez malheu-  
 reuse ? aviez-vous besoin de voir  
 mes pleurs ? les voilà. J'en verse  
 assez en secret, Henri ; croyez que  
 si j'ai évité, dans nos dernières en-  
 trevues, ce terrible sujet, c'étoit  
 de crainte d'en trop apprendre ;  
 ai-je une autre pensée que celle de  
 vos dangers ? ne sais-je pas bien  
 que c'est pour moi que vous les  
 courez ? Hélas ! si vous combat-  
 tez pour moi, n'ai-je pas aussi à  
 soutenir des attaques non moins  
 cruelles ? Plus heureux que moi ,

vous n'avez à combattre que la haine, tandis que je lutte contre l'amitié; le Cardinal vous opposera des hommes et des armes; mais la Reine, la douce Anne d'Autriche n'emploie que de tendres conseils, des caresses, et quelquefois des larmes.

— Touchante et invincible contrainte, dit Cinq-Mars avec amertume, pour vous faire accepter un trône. Je conçois que vous ayez besoin de quelques efforts contre de telles séductions; mais avant, Madame, il importe de vous délier de vos sermens.

— Hélas ! grand Dieu ! qu'y a-t-il donc contre nous ?

— Il y a Dieu sur nous et contre nous, reprit Henri d'une voix sévère, le Roi m'a trompé.

L'abbé s'agita dans le confessionnal.

Marie s'écria :

— Voilà ce que je pressentois ; voilà le malheur que j'entrevois. Est-ce moi qui l'ai causé ?

— Il m'a trompé en me serrant la main, poursuivit Cinq-Mars, il m'a trahi par le vil Joseph qu'on m'offre de poignarder.

L'abbé fit un mouvement d'hor-

reur qui ouvrit à demi la porte du confessionnal.

— Ah mon père ! ne craignez rien, continua Henri d'Effiat, votre élève ne frappera jamais de tels coups. Ils s'entendront au loin ceux que je prépare, et le grand jour les éclairera ; mais il me reste un devoir à remplir, un devoir sacré : voyez votre enfant s'immoler devant vous. Hélas ! je n'ai pas vécu long-temps pour le bonheur, je viens le détruire peut-être, par votre main, la même qui l'avoit consacré.

**Il ouvrit en parlant ainsi le léger**

grillage qui le séparoit de son vieux gouverneur; celui-ci gardant toujours un silence surprenant avança le camail sur son front.

— Rendez, dit Cinq-Mars d'une voix moins ferme, rendez cet anneau nuptial à la duchesse de Mantoue, je ne puis le garder qu'elle ne me le donne une seconde fois, car je ne suis plus le même qu'elle promit d'épouser.

Le prêtre saisit brusquement la bague et la passa au travers des losanges du grillage opposé; cette marque d'indifférence étonna Cinq-Mars.

— Eh! quoi, mon père, dit-il, êtes-vous aussi changé?

Cependant Marie ne pleuroit plus; mais, élevant sa voix angélique qui éveilla un foible écho le long des ogives du temple comme le plus doux soupir de l'orgue, elle dit :

— O mon ami! ne soyez plus en colère; je ne vous comprends pas, pouvons-nous rompre ce que Dieu vient d'unir, et pourrois-je vous quitter quand je vous sais malheureux? Si le Roi ne vous aime plus, du moins vous êtes assuré qu'il ne voudra pas vous faire du mal,

puisqu'il n'en a pas fait au Cardinal qu'il n'a jamais aimé. Vous croyez-vous perdu , parce qu'il n'aura pas voulu peut-être se séparer de son vieux serviteur ? Eh bien ! attendons le retour de son amitié ; oubliez ces conspirateurs qui m'effraient. S'ils n'ont plus d'espoir, j'en remercie Dieu ; je n'en tremblerai plus pour vous. Qu'avez-vous donc, mon ami ? et pourquoi nous affliger inutilement ? La Reine nous aime, et nous sommes tous deux bien jeunes, attendons. L'avenir est beau , puisque nous sommes unis et sûrs de nous-

mêmes. Racontez-moi ce que le Roi vous disoit à Chambord? Je vous ai suivi long-temps des yeux. Dieu! que cette partie de chasse fut triste pour moi!

— Il m'a trahi! vous dis-je, répondit Cinq-Mars; et qui l'auroit pu croire, lorsque vous l'avez vu nous serrant la main, passant de son frère à moi et au duc de Bouillon, qu'il se faisoit instruire des moindres détails de la conjuration, du jour même où l'on arrêteroit Richelieu à Lyon, fixoit le lieu de son exil (car ils vouloient sa mort; mais le souvenir de mon père me

fit demander sa vie)? Le Roi disoit que lui-même dirigerait tout à Perpignan, et cependant Joseph, cet impur espion, sortoit du cabinet des Lys! O Marie! vous l'avouerez-vous? au moment où je l'ai appris, mon âme a été bouleversée; j'ai douté de tout, et il m'a semblé que le centre du monde chanceloit en voyant la vérité quitter le cœur d'un roi. Je voyois s'écrouler tout notre édifice; une heure encore, et la conjuration s'évanouissoit: je vous perdois pour toujours; un moyen me restoit, je l'ai employé.

— Lequel ? dit Marie.

— Le traité d'Espagne étoit dans ma main, je l'ai signé.

— O ciel ! déchirez-le.

— Il est parti.

— Qui le porte ?

— Fontrailles.

— Rappelez-le.

— Il doit avoir déjà passé les défilés d'Oloron, dit Cinq-Mars se levant debout. Tout est prêt à Madrid, tout à Sedan ; des armées m'attendent, Marie ; des armées ! et Richelieu est au milieu d'elles ! Il chancelle, il ne faut plus qu'un seul coup pour le renverser, et

vous êtes à moi pour toujours, à Cinq-Mars triomphant !

— A Cinq-Mars rebelle ! dit-elle en gémissant.

— Eh bien ! oui ! rebelle, mais non plus favori. Rebelle, criminel, digne de l'échafaud, je le sais, s'écria ce jeune homme passionné en retombant à genoux ; mais rebelle par amour, rebelle pour vous que mon épée va conquérir enfin tout entière.

— Hélas ! l'épée que l'on trempe dans le sang des siens n'est-elle pas un poignard ?...

— Arrêtez par pitié, Marie ; que

des rois m'abandonnent, que dès guerriers me délaissent, j'en serai plus ferme encore, mais je serois vaincu par un mot de vous, et encore une fois le temps de réfléchir est passé pour moi; oui, je suis criminel, et c'est pourquoi j'hésite à me croire encore digne de vous. Abandonnez-moi, Marie, reprenez cet anneau.

— Je ne le puis, dit-elle, car je suis votre femme, quel que vous soyez.

— Vous l'entendez, mon père, dit Cinq-Mars, transporté de bonheur; bénissez cette seconde union,

c'est celle du dévouement plus belle encore que celle de l'amour. Qu'elle soit à moi tant que je vivrai !

Sans répondre, l'abbé ouvrit la porte du confessionnal, sortit brusquement, et fut hors de l'église, avant que Cinq-Mars eût le temps de se lever pour le suivre.

— Où allez-vous ? qu'avez-vous ? s'écria-t-il.

Mais personne ne paroissoit et ne se faisoit entendre.

— Ne criez pas, au nom du ciel, dit Marie, ou je suis perdue, il a sans doute entendu quelqu'un dans l'église.

Mais troublé et sans lui répondre, d'Effiat, s'élançant sous les arcades et cherchant en vain son gouverneur, courut à une porte qu'il trouva fermée; tirant son épée, il fit le tour du temple, et arrivant à l'entrée que devoit garder Grandchamp, il l'appela et écouta.

— Lâchez-le à présent, dit une voix au coin de la rue, et des chevaux partirent au galop.

— Grandchamp, répondras-tu! cria Cinq-Mars.

— A mon secours, Henri, mon cher enfant, répondit la voix de l'abbé Quillet!

— Eh ! d'où venez-vous donc ?  
 Vous m'exposez, dit le grand-écuyer  
 s'approchant de lui.

Mais il s'aperçut que son pauvre  
 gouverneur, sans chapeau sous la  
 neige qui tomboit, n'étoit pas en  
 état de lui répondre.

— Ils m'ont arrêté, dépouillé,  
 crioit-il, les scélérats, les assas-  
 sins ! ils m'ont empêché d'appeler,  
 ils m'ont serré les lèvres avec un  
 mouchoir.

A ce bruit, Grandchamp survint  
 enfin se frottant les yeux comme  
 un homme qui se réveille, et don-  
 nant le bras galamment à M<sup>lle</sup> Laura

qui sortoit d'une niche de saints, voisine de la porte où elle s'étoit placée en Madone.

Ils entrèrent dans l'église où Cinq-Mars voulut rassurer Marie; tous entourèrent le vieil abbé.

— Les scélérats ! ils m'ont attaché les mains comme vous voyez, ils étoient plus de vingt, ils m'ont pris la clef de cette porte de l'église.

— Quoi ! tout à l'heure, dit Cinq-Mars ; et pourquoi nous quittiez-vous ?

— Vous quitter ! il y a plus de deux heures qu'ils me tiennent !

— Deux heures ! s'écria Henri effrayé !

— Coquine de Bohémienne, chanteuse du diable, dit tout bas Grandchamp en serrant le cou de Laura, je t'étranglerois si nous ne nous trouvions pas chez le bon Dieu !

— Vous n'étiez donc pas avec nous dans le confessionnal ? poursuivit Cinq-Mars avec anxiété, tandis que Marie tremblante se pressoit contre son bras.

— Eh quoi ! dit l'abbé, n'avez-vous pas vu le scélérat à qui ils ont donné ma clef ?

— Non ! qui ? dirent-ils tous à la fois.

— Le père Joseph, répondit le bon prêtre.

— Fuyez, vous êtes perdu ! s'écria Marie.



---

## CHAPITRE XXII.

### L'Orage.

Blow, blow, thou winter wind  
Thou art not so unkind  
As man 's ingratitude ;  
Thy tooth is not so keen ,  
Because thou art not seen  
Altho' thy breath be rude

Heigh-ho ! sing, heigh-ho ! unto the green holly  
Most friendship is feigning ; most loving mere folly :

Souffle , souffle , vent d'orage ;  
Tu n'es pas si cruel  
Que l'ingratitude de l'homme ;  
Ta dent n'est pas si pénétrante ,  
Car tu es invisible ,  
Quoique ton souffle soit rude .

Hé ! ho , hé , chante ; hé , ho ! hé ! dans le houx vert ,  
La plupart des amis sont faux , les amans fous .

SHAKSPEARE.

AU milieu de cette longue et  
superbe chaîne des Pyrénées qui

forme l'isthme crénelé de la Péninsule, au centre de ces pyramides bleues chargées de neiges, de forêts et de gazons, s'ouvre un étroit défilé, un sentier taillé dans le lit desséché d'un torrent perpendiculaire; il circule parmi les rocs, se glisse sous des ponts de neige épaisse, serpente au bord des précipices inondés pour escalader les montagnes voisines d'Urdoz et d'Oloron, et s'élevant enfin sur leur dos inégal, laboure leur cime nébuleuse; pays nouveau qui a encore ses monts et ses profondeurs, tourne à droite, quitte la

France, et descend en Espagne. Jamais le fer relevé de la mule n'a laissé sa trace dans ces détours; l'homme peut à peine s'y tenir debout, il lui faut la chaussure de corde qui ne peut pas glisser et le trèfle du bâton ferré qui s'enfonce dans les fentes des rochers.

Dans les beaux mois de l'été, le *pastour* vêtu de sa cape brune, et le bélier noir à la longue barbe y conduisent des troupeaux dont la laine traînante balaie le gazon. On n'entend plus dans ces lieux escarpés que le bruit des grosses clochettes que portent les moutons

et dont les tintemens inégaux produisent des accords imprévus, des gammes fortuites qui étonnent le voyageur et réjouissent leur berger sauvage et silencieux. Mais lorsque vient le long mois de septembre, un linceul de neige se déroule de la cime des monts jusqu'à leur base, et ne respecte que ce sentier profondément creusé, quelques gorges ouvertes par des torrens et quelques rocs de granit qui allongent leurs formes bizarres comme les ossemens d'un monde enseveli.

C'est alors qu'on voit accourir

de légers troupeaux d'isards qui, renversant sur leur dos leurs cornes recourbées, s'élancent de rochers en rochers, comme si le vent les faisait bondir devant lui, et prennent possession de leur désert aérien; des volées de corbeaux et de corneilles tournent sans cesse dans les gouffres et les puits naturels qu'elles transforment en ténébreux colombiers, tandis que l'ours brun, suivi de sa famille velue qui se joue et se roule autour de lui sur la neige, descend avec lenteur de sa retraite envahie par les frimas. Mais ce ne sont là ni les plus sau-

vages, ni les plus cruels habitans que ramène l'hiver dans ces montagnes; le contrebandier rassuré se hasarde jusqu'à se construire une demeure de bois sur la barrière même de la nature et de la politique, et là, des traités inconnus, des échanges occultes se font entre les deux Navarres, au milieu des brouillards et des vents.

Ce fut dans cet étroit sentier, sur le *versant* \* de France, qu'environ deux mois après les scènes que nous avons vues se passer à

\* Nom du flanc des montagnes dans les Pyrénées.

Paris, deux voyageurs venant d'Espagne, s'arrêtèrent à minuit, fatigués et pleins d'épouvante. On entendoit des coups de fusil dans la montagne.

— Les coquins ! comme ils nous ont poursuivis ! dit l'un d'eux ; je n'en puis plus, sans vous, j'étois pris.

— Et vous le serez encore, ainsi que ce damné papier, si vous perdez votre temps en paroles ; voilà un second coup de feu sur le roc de Saint-Pierre-de-l'Aigle ; ils nous croient partis par la côte du Limaçon, mais en bas, ils s'apercevront

du contraire. Descendez. C'est une ronde sans doute qui chasse les contrebandiers. Descendez.

— Eh ! comment ? je n'y vois pas.

— Descendez toujours ; et prenez-moi le bras.

— Soutenez-moi, je glisse avec mes bottes, dit le premier voyageur, s'accrochant aux pointes de roc pour s'assurer de la solidité du terrain, avant d'y poser le pied.

— Allez donc, allez donc, lui dit l'autre en le poussant, voilà un de ces drôles qui passe sur notre tête.

En effet l'ombre d'un homme armé d'un long fusil se dessina sur la neige. Les deux aventuriers se tinrent immobiles. Il passa, ils continuèrent à descendre.

— Ils nous prendront ! dit celui qui soutenoit l'autre , nous sommes tournés. Donnez-moi votre diable de parchemin ; je porte l'habit des contrebandiers , et je me ferai passer pour tel en cherchant asile chez eux ; mais vous n'auriez pas de ressource avec votre habit galonné.

— Vous avez raison , dit son compagnon en s'arrêtant sur une

pointe de roc ; et , restant suspendu au milieu de la pente , il lui donna un rouleau de bois creux.

Un coup de fusil partit , et une balle vint s'enterrer en sifflant et en frissonnant dans la neige à leurs pieds.

— Averti ! dit le premier. Roulez en bas. Si vous n'êtes pas mort , vous suivrez la route. A gauche du gave est Sainte-Marie ; mais tournez à droite , traversez Oloron , et vous êtes sur le chemin de Pau , et sauvé. Allons , roulez.

En parlant , il poussa son cama-

rade, et, sans daigner le regarder, ne voulant ni monter ni descendre, se mit à suivre horizontalement le flanc du mont, en s'accrochant aux pierres, aux branches, aux plantes même, avec une adresse de chat sauvage, et bientôt se trouva sur un tertre solide, devant une petite case de planches à jour, à travers lesquelles on voyoit une lumière. L'aventurier tourna tout autour comme un loup affamé autour d'un parc, et, appliquant son œil à l'une des ouvertures, vit des choses qui le décidèrent apparemment, car, sans hésiter, il poussa la

porte chancelante , que ne fermoit pas même un foible loquet; la case entière s'ébranla au coup de poing qu'il avoit donné; il vit alors qu'elle étoit divisée en deux cellules par une cloison. Un grand flambeau de cire jaune éclairoit la première; là, une jeune fille, pâle et d'une effroyable maigreur, étoit accroupie dans un coin sur la terre humide où couloit la neige fondue sous les planches de la chaumière. Des cheveux noirs, mêlés et couverts de poussière, mais très-longs, tomboient en désordre sur son vêtement de bure brune; le capuchon

rouge des filles des Pyrénées couvrait sa tête et ses épaules ; elle baissoit les yeux et filoit une petite quenouille attachée à sa ceinture. L'entrée d'un homme ne la troubla pas.

— Hé ! hé ! *la moza* \*, lève-toi, et donne-moi à boire ; je suis las, et j'ai soif.

La jeune fille ne répondit pas, et, sans lever les yeux, continua de filer avec application.

— Entends-tu ? dit l'étranger la poussant avec le pied ; va dire au patron que j'ai vu là, qu'un ami

\* La fille.

vient le voir; et donne-moi à boire avant. Je coucherai ici.

Elle répondit d'une voix enrouée, en filant toujours :

— Je bois la neige qui fond sur le rocher, ou l'écume verte qui nage sur l'eau des marais; mais quand j'ai bien filé, on me donne l'eau de la source de fer.

Quand je dors, le lézard froid passe sur mon visage; mais lorsque j'ai bien lavé une mule, on me jette le foin; le foin est chaud, le foin est bon et chaud; je le mets sur mes pieds de marbre.

—Quelle histoire me fais-tu là?

dit Jacques; je ne parle pas de toi.

Elle poursuivit :

— On me fait tenir un homme pendant qu'on le tue. Oh que j'ai eu de sang sur les mains ! Que Dieu leur pardonne si cela se peut ! Ils m'ont fait tenir sa tête et le baquet rempli d'une eau rouge. O ciel ! moi qui étois l'épouse de Dieu ! On jette leurs corps dans l'abîme de neige, mais le vautour les trouve ; il tapisse son nid avec leurs cheveux. Je te vois à présent plein de vie, je te verrai sanglant, pâle et mort.

L'aventurier, haussant les épaules, se mit à siffler en entrant, et poussa la seconde porte; il trouva l'homme qu'il avoit vu par les fentes de la cabane : il portoit le *berret* \* bleu des Basques sur l'oreille, et couvert d'un ample manteau, assis sur un bât de mulet, courbé sur un large brasier de fonte, fumoit un cigarre et vidoit une outre placée à son côté. La lueur de la braise éclairoit son visage gras et jaune, ainsi que la chambre où étoient rangées des selles de mulet autour du *brasero*,

\* Petit bonnet de laine.

comme des sièges. Il souleva la tête sans se déranger :

— Ha! ha! c'est toi, Jacques, dit-il, c'est bien toi! quoiqu'il y ait quatre ans que je ne t'aie vu, je te reconnois, tu n'es pas changé, brigand. C'est toujours ta grande face de vaurien; mets-toi là, et buvons un coup.

— Oui, me voilà encore ici; mais comment diable y es-tu toi? je te croyois juge, Houmain!

— Et moi donc! je te croyois bien capitaine espagnol, Jacques!

— Ah! je l'ai été quelque temps, c'est vrai, et puis prisonnier; mais

je m'en suis tiré assez joliment, et j'ai repris l'ancien état, l'état libre, la bonne vieille contrebande.

— Viva ! viva ! *Jaleo* ! s'écria Houmain, nous autres braves nous sommes bons à tout. Ah çà ! mais... tu as donc toujours passé par les autres \* *Ports* ; car je ne t'ai pas revu depuis que j'ai repris le métier ?

— Oui, oui, j'ai passé par où tu ne passeras pas, va ! dit Jacques.

— Et qu'apportes-tu ?

— Une marchandise inconnue ; mes mules viendront demain.

\* Nom des chemins qui mènent en France, dans les Pyrénées.

— Sont-ce les ceintures de soie, les cigarres ou la laine ?

— Tu le sauras plus tard, amigo, dit le spadassin ; donne-moi l'outre, j'ai soif.

— Tiens, bois, c'est du vrai Valdepeñas ! nous sommes si heureux ici, nous autres bandoleros ! Aï ! *Jaleo ! Jaleo* \* ! bois donc, les amis vont venir.

— Quels amis ? dit Jacques, laissant retomber l'outre.

— Ne t'inquiète pas, bois toujours ! je vais te conter ça ! et puis

\* Exclamation et jurement habituel et intraduisible.

nous chanterons la Tirana<sup>\*</sup>, l'ancienne Tirana andalouse!

L'aventurier reprit l'outre, et fit semblant de boire tranquillement.

— Quelle est donc cette grande diablesse que j'ai vue à ta porte? reprit-il; elle a l'air à moitié morte.

— Non non, elle n'est que folle, bois toujours, je te conterai ça!

Et prenant à sa ceinture rouge le long poignard dentelé de chaque côté en manière de scie, Houmain s'en servit pour retourner et enflammer la braise, et dit d'un air grave :

\* Sorte de ballade.

— Tu sauras d'abord, si tu ne le sais pas, que là-bas (il montrait le côté de la France) ce vieux loup de Richelieu les mène tambour battant!

— Ha! ha! dit Jacques.

— Oui, on l'appelle *le roi du Roi*. Tu sais? Cependant il y a un petit jeune homme qui est à peu près aussi fort que lui, et qu'on appelle M. le Grand. Ce petit bonhomme commande presque toute l'armée de Perpignan dans ce moment-ci, et il y est arrivé il y a un mois; mais le vieux est toujours à Narbonne, et il est bien fin. Pour le

Roi il est tantôt comme-ci, tantôt comme-ça (en parlant, Houmain retournoit sa main sur le dos et du côté de la paume), oui, entre le zist et le zest; mais en attendant qu'il se décide, moi je suis pour le zist, c'est-à-dire cardinaliste, et j'ai toujours fait les affaires de Monseigneur depuis la première qu'il me donna, il y a bientôt trois ans. Je vais te la conter :

Il avoit besoin de gens de caractère et d'esprit pour une petite expédition, et me fit chercher pour être lieutenant-criminel.

Ha! ha! c'est un joli poste, on me l'avoit dit.

— Oui, c'est un trafic comme le nôtre où l'on vend la corde au lieu du fil; c'est moins honnête, car on tue plus souvent. Mais aussi c'est plus solide, chaque chose a son prix.

— C'est juste, dit Jacques.

— Me voilà donc en robe rouge! je servis à en donner une jaune en soufre à un grand beau garçon, qui étoit curé à Loudun, et qui étoit dans un couvent de nonnes, comme un loup dans la bergerie : aussi il lui en a cuit.

— Ha! ha! ha! c'est fort drôle, s'écria Jacques en riant.

— Bois toujours, continua Houmain. Oui, je t'assure, Jago, que je l'ai vu après l'affaire réduit en petits tas noirs comme ce charbon, tiens, ce charbon-là au bout de mon poignard. Ce que c'est que de nous! voilà comme nous serons chez le diable.

— Oh! pas de ces plaisanteries là, dit l'autre très-gravement; vous savez bien que moi j'ai de la religion.

— Ah! je ne dis pas non. Cela peut être, reprit Houmain du même

ton; Richelieu est bien cardinal!  
 Mais enfin n'importe. Tu sauras  
 que, comme j'étois rapporteur,  
 cela me rapporta.....

— Ah! de l'esprit, coquin!

— Oui, toujours un peu! je dis  
 donc que cela me rapporta cinq  
 cents piastres; car Armand Du-  
 plessis paie bien son monde; il  
 n'y a rien à dire, si ce n'est que  
 l'argent n'est pas à lui, mais nous  
 faisons tous comme cela. Alors, ma  
 foi, j'ai voulu placer cet argent  
 dans notre ancien négoce, et je  
 suis revenu ici. Le métier va bien,  
 heureusement; il y a peine de mort

contre nous , et la marchandise renchérit.

— Qu'est-ce que je vois là ? s'écria Jacques ; un éclair dans ce mois-ci !

— Oui, les orages vont commencer, il y en a déjà eu deux. Nous sommes dans le nuage ; entends-tu le roulement ? mais ce n'est rien, va, bois toujours ; il est une heure du matin à peu près ; nous achèverons l'outre et la nuit ensemble. Je te disois donc que je fis connoissance avec notre président, un grand drôle nommé Laubardemont ; je ne sais pas si tu le connois.

— Oui, oui, un peu, dit Jacques, c'est un fier avare; mais c'est égal. Parle.

— Eh bien ! comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, je lui dis mes petits projets de commerce, et lui recommandai, quand l'occasion des bonnes affaires se présenteroit, de penser à son camarade de tribunal. Il n'y a pas manqué, je n'ai pas à me plaindre.

— Ha ! ha ! dit Jacques; et qu'a-t-il fait ?

— D'abord il y a deux ans qu'il m'a amené lui-même en croupe

sa nièce que tu as vue là à la porte.

— Sa nièce, dit Jacques se levant, et tu la traites comme une esclave! *Demonio!*

— Bois toujours, continua Homain en attisant doucement la braise avec son poignard; c'est lui-même qui l'a désiré. Rassieds-toi.

Jacques se rassit.

— Je crois, poursuivit le contrebandier, qu'il n'auroit même pas été fâché de la savoir..... tu m'entends; il auroit mieux aimé la savoir sous la neige que dessus; mais il ne vouloit pas l'y mettre lui-

même, parce qu'il est bon parent, comme il le dit.

— Et comme je le sais, dit le nouveau venu; mais, va....

— On conçoit qu'un homme comme lui, qui vit à la cour, n'aime pas avoir une nièce folle chez lui. C'est tout simple, si j'avois continué aussi mon rôle d'homme de robe, j'en aurois fait autant en pareil cas. Mais ici nous ne représentons pas, comme tu vois, et je l'ai prise pour *criada* \*, elle a montré plus de bon sens que je n'aurois cru, quoiqu'elle n'ait presque jamais dit

\* Servante.

qu'un seul mot, et qu'elle ait fait la délicate d'abord ; à présent elle brosse un mulet comme un garçon ; elle a un peu de fièvre depuis quelques jours cependant, mais ça finira de manière ou d'autre. Ah ! ça ! ne va pas dire à Laubardemont qu'elle vit encore ; il croiroit que c'est par économie que je l'ai gardée pour servante.

— Comment ! est-ce qu'il est ici, s'écria Jacques ?

— Bois toujours, reprit le flegmatique Houmain qui donnoit lui-même un grand exemple de cette leçon, sa phrase favorite, et com-

mençoit à fermer à demi les yeux d'un air tendre; c'est, vois-tu, la seconde affaire que j'aiè avec ce bon petit Lombard dimon, démon, des monts, comme tu voudras. Jè l'aime comme mes yeux, et je veux que nous buvions à sa santé ce petit vin de Jurançon que voici; c'est le vin d'un luron, du feu roi Henri. Que nous sommes heureux ici! L'Espagne dans la main droite, la France dans la gauche, entre l'outre et la bouteille! La bouteille! j'ai quitté tout pour elle!

Et il fit sauter le goulot d'une bouteille de vin blanc. Après en



avoir pris de longues gorgées , il continua, tandis que l'étranger le dévorait des yeux.

— Oui , il est ici , et il doit avoir froid aux pieds , car il court la montagne depuis la fin du jour avec des gardes à lui et nos camarades ; tu sais , nos *Bandoleros* , les vrais *contrabandistas*.

— Eh ! pourquoi courent-ils , dit Jacques ?

— Ah ! voilà le plaisant de l'affaire ! reprit l'ivrogne ; c'est pour arrêter deux coquins qui veulent apporter ici soixante mille soldats espagnols en papier , dans leur

poche ; tu ne comprends pas peut-être à demi-mot, croquant ! Hein ? eh bien ! c'est pourtant comme je te le dis, dans leur propre poche !

— Si, si, je comprends ! dit Jacques en tâtant son poignard dans sa ceinture et regardant la porte.

— Eh bien ! enfant du diable, chantons la Tirana ; prends ta bouteille, jette ton cigarette, et chante.

A ces mots, l'hôte chancelant se mit à chanter en espagnol, entrecoupant ses chants de rasades qu'il jetoit dans son gosier en se renversant, tandis que Jacques,

toujours assis, le regardoit d'un œil sombre à la lueur du brasier, et méditoit ce qu'il alloit faire.

\* Moi, qui suis contrebandier et qui n'ai peur de rien, me voilà. Je les défie tous, je veille sur moi-même, et l'on me respecte.

*Aï, aï, aï, jaleo!* jeunes filles! jeunes filles! qui veut m'acheter du fil noir?

La lueur d'un éclair entra par une petite lucarne et remplit la chambre d'une odeur de soufre; une effroyable détonation le suivit de près: la cabane trembla, et une poutre tomba en dehors.

— Oh! hé! la maison! cria le

\* Voyez la note à la fin du volume.

**buveur ; le diable est chez nous !  
les amis ne viennent donc pas ?**

— Chantons, dit Jacques en rapprochant le bât, sur lequel il étoit assis, de celui de Houmain.

**Celui-ci but pour se raffermir,  
et reprit :**

*Jaleo ! jaleo !* mon cheval est fatigué ! et moi je marche en courant près de lui.

**Aï ! aï !** la ronde vient ; et la fusillade s'élève dans la montagne.

**Aï ! aï ! aï !** mon petit cheval ! tire-moi de ce danger.

**Vive ! vive mon cheval, mon cheval qui a le chanfrein blanc !**

**Jeunes filles, jaleo !** jeunes filles, achetez-moi du fil noir.

**En achevant, il sentit son siège**

vaciller, et tomba à la renverse; Jacques, après s'en être débarrassé ainsi, s'élançoit vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit, et son visage se heurta contre la figure pâle et glacée de la folle. Il recula.

— Le juge! dit-elle en entrant; et elle tomba étendue sur la terre froide.

Jacques avoit déjà passé un pied par-dessus elle, mais une autre figure apparut, livide et surprise, celle d'un homme de grande taille, couvert d'un manteau ruisselant de neige. Il recula encore, et rit d'horreur et de rage. C'étoit Lau-

bardemont suivi d'hommes armés; ils se regardèrent.

— Eh ! eh ! ca..a..ma..ra..ade coquin , dit Houmain se relevant avec peine , serois-tu royaliste par hasard ?

Mais lorsqu'il vit ces deux hommes qui sembloient pétrifiés l'un par l'autre, il se tut comme eux, ayant la conscience de son ivresse, et s'approcha en trébuchant pour relever la folle toujours étendue entre le juge et le capitaine. Le premier prit la parole.

— N'êtes-vous pas celui que nous poursuivions tout à l'heure ?

— C'est lui, dirent les gens de sa suite tout d'une voix, l'autre est échappé.

Jacques recula jusqu'aux planches fendues qui formoient le mur chancelant de la case ; s'enveloppant dans son manteau comme un ours acculé contre un arbre par une meute nombreuse, et voulant faire diversion et s'assurer un moment de réflexion, il répondit avec une voix forte et sombre :

— Le premier qui passera ce brasier et le corps de cette fille est un homme mort !

Et il tira un long poignard de

son manteau. En ce moment, Houmain, agenouillé, retourna la tête de la jeune femme; les yeux en étoient fermés; il l'approcha du brasier dont la lueur l'éclaira.

— Ah! grand Dieu! s'écria Laubardemont s'oubliant par effroi, Jeanne encore!

— Soyez tranquille, Mon..on.. seigneur, dit Houmain en essayant de soulever les longues paupières noires qui retomboient, et la tête qui se renversoit comme un lin mouillé; soi..oyez tranquille; ne..e vou..ous fâchez pas, elle est bien morte, très-morte.

Jacques posa le pied sur ce corps comme sur une barrière, et se courbant avec un rire féroce sous le visage de Laubardemont, lui dit à demi-voix :

— Laisse-moi passer, et je ne te compromettrai pas, courtisan ; je ne dirai pas qu'elle fut ta nièce, et que je suis ton fils.

Laubardemont se recueillit, regarda ses gens qui se pressaient autour de lui avec des carabines avancées, et leur faisant signe de se retirer à quelques pas, il répondit d'une voix très-basse :

— Livre-moi le traité, et tu passeras.

— Le voilà dans ma ceinture; mais si l'on y touche, je t'appellerai mon père tout haut. Que dira ton maître?

— Donne-le-moi, et je te pardonnerai ta vie.

— Laisse-moi passer, et je te pardonnerai de me l'avoir donnée.

— Toujours le même, brigand?

— Oui, assassin.

— Que t'importe un enfant qui conspire? dit le juge.

— Que t'importe un vieillard qui règne? répondit l'autre.

— Donne-moi ce papier, j'ai fait serment de l'avoir.

— Laisse-le-moi, j'ai juré de le rapporter.

— Quel peut être ton serment et ton Dieu ? dit Laubardemont.

— Et le tien, reprit Jacques, est-ce le crucifix de fer rouge ?

Mais se levant entre eux, Homain, riant et chancelant, dit au juge en lui frappant sur l'épaule :

— Vous êtes bien long-temps à vous expliquer, l'a..ami ; est-ce que vous le connoîtriez d'ancienne date ? C'est..est un bon garçon.

— Moi! non! s'écria Laubarde-  
mont à haute voix, je ne l'ai jamais  
vu.

Pendant cet instant, Jacques,  
que protégeoient l'ivrogne et la  
petitesse de la chambre embarras-  
sée, s'élança avec violence contre  
les foibles planches qui formoient  
le mur, d'un coup de talon, en jeta  
deux dehors, et passa par l'espace  
qu'elles avoient laissé. Tout ce côté  
de la cabane fut brisé, elle chan-  
cela tout entière; le vent y entra  
avec violence.

— Eh! eh! Demonio! santo De-  
monio! où vas-tu? s'écria le con-

trebandier ; tu casses ma maison ,  
et c'est le côté du gave.

Tous s'approchèrent avec précaution , arrachèrent les planches qui restoient , et se penchèrent sur l'abîme. Ils contemplèrent un spectacle étrange : l'orage étoit dans toute sa force , et c'étoit un orage des Pyrénées ; d'immenses éclairs partoient ensemble des quatre points de l'horizon , et leurs feux se succédoient si vite , qu'on n'en voyoit pas l'intervalle , et qu'ils paroissoient immobiles et durables ; seulement la voûte flamboyante s'éteignoit quelque-

fois tout à coup, puis reprenoit ses lueurs constantes. Ce n'étoit plus la flamme qui sembloit étrangère à cette nuit, c'étoit l'obscurité. L'on eût dit que dans ce ciel, naturellement lumineux, il se faisoit des éclipses d'un moment; tant les éclairs étoient longs et tant leur absence étoit rapide. Les pics allongés et les rochers blanchisse détachotent sur ce ciel rouge comme des blocs de marbre sur une coupole d'airain brûlant, et, simulant, au milieu des frimas, les prodiges du volcan, les eaux jaillissoient comme des flammes, les neiges s'é-

**couloient comme une lave éblouissante.**

**Dans leur amas mouvant se débattaient un homme, et ses efforts le faisoient entrer plus avant dans le gouffre tournoyant et liquide; ses genoux ne se voyoient déjà plus; en vain il tenoit embrassé un énorme glaçon pyramidal et transparent, que les éclairs faisoient briller comme un rocher de cristal; ce glaçon même fondoit par sa base et glissoit lentement sur la pente du rocher. On entendoit sous la nappe de neige le bruit des quartiers de granit qui se heurtoient,**

en tombant à des profondeurs immenses. Cependant on auroit pu le sauver encore; l'espace de quatre pieds à peine le séparoit de Laubardemont.

— J'enfonce, cria-t-il; tends-moi quelque chose, et tu auras le traité.

— Donne-le-moi, et je te tendrai ce mousquet, dit le juge.

— Le voilà, dit le spadassin, puisque le diable est pour Richelieu, et, lâchant d'une main son glissant appui, il jeta un rouleau de bois dans la cabane. Laubardemont y rentra, se précipitant sur le traité comme un loup sur sa

proie. Jacques avoit en vain étendu son bras, on le vit glisser lentement avec le bloc énorme et dégelé qui crouloit sur lui, et s'enfoncer sans bruit dans les neiges.

— Malédiction ! tu m'as trompé ! cria-t-il ; mais on ne m'a pas pris le traité.... je te l'ai donné..... entends-tu.... mon père !

Il disparut sous la couche épaisse et blanche de la neige ; on ne vit plus à sa place que cette nappe éblouissante que sillonnoit la foudre en s'y éteignant ; on n'entendit plus que les roulemens du tonnerre et le sifflement des eaux qui

tourbillonnoient contre les rochers, car les hommes groupés autour d'un cadavre et d'un scélérat, dans la cabane à demi brisée, se taisoient, glacés par l'horreur, et craignoient que Dieu ne vînt à diriger la foudre.



---

## CHAPITRE XXIII.

### L'Absence.

L'absence est le plus grand des maux ;  
Non pas pour vous, cruelle !

LA FONTAINE.

Qui de nous n'a trouvé du charme à suivre des yeux les nuages du ciel ? qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu

des airs, soit lorsque, roulés en masse par les vents et colorés par le soleil, ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue seroit dorée, soit lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et allongés comme des oiseaux de passage; transparens comme de vastes opales, détachées du trésor des cieux, ou bien éblouissans de blancheur, comme les neiges des monts que les vents emporteroient sur leurs ailes? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides; rapi-

des moins encore que son imagination, ils ont vu pourtant en un seul jour tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance ; ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connoît pas, et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre sans doute, un rocher sauvage, une plaine aride où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie d'un homme, et ne se peigne dans ses souvenirs ; car, pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trou-

— C'est le côté du soleil, Madame.

— Et des tempêtes, dit la Reine, vous le voyez; croyez-en mon amitié, mon enfant, ces nuages ne peuvent avoir rien vu d'heureux pour vous. J'aimerois mieux vous voir tourner les yeux vers le côté de la Pologne. Regardez à quel beau peuple vous pourriez commander.

En ce moment, pour éviter la pluie qui commençoit, le prince Palatin passoit rapidement sous les fenêtres de la Reine, avec une suite nombreuse de jeunes Polo-

nais à cheval ; leurs vestes turques , couvertes de boutons d'émeraudes et de rubis , les plumes de leurs chevaux les faisoient briller d'un singulier éclat. Ils s'arrêtèrent un moment , et le prince salua deux fois , pendant que le léger animal qu'il montoit marchoit de côté tournant toujours le front vers les princesses ; se cabrant et hennissant , il agitoit les crins de son cou , et sembloit saluer en mettant sa tête entre ses jambes. Toute sa suite répéta cette même évolution en passant. La princesse Marie s'étoit d'abord jetée en arrière , de

peur que l'on ne distinguât les larmes de ses yeux ; mais le spectacle brillant et flatteur la fit revenir au balcon, et elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Que le Palatin monte avec grâce ce joli cheval ! il semble n'y pas songer.

La Reine sourit :

— Il songe à celle qui seroit sa reine demain si elle vouloit faire un signe de tête, et laisser tomber sur ce trône un regard de ses grands yeux noirs en amande, au lieu d'accueillir toujours les pauvres étrangers avec ce petit air bou-

deur, et en faisant la moue comme à présent.

Anne d'Autriche donnoit en parlant un petit coup d'éventail sur les lèvres de Marie qui ne put s'empêcher de sourire aussi; mais à l'instant elle baissa la tête en se le reprochant, et se recueillit pour reprendre sa tristesse qui commençoit à lui échapper. Elle eut même besoin de contempler encore les gros nuages qui planoient sur le château.

— Pauvre enfant, continua la Reine, tu fais tout ce que tu peux pour être bien fidèle, et te bien

maintenir dans la mélancolie de ton roman; tu te fais mal en ne dormant plus, pour pleurer, et en cessant de manger à table; tu passes la nuit à rêver ou à écrire; mais, je t'en avertis, tu ne réussiras à rien, si ce n'est à maigrir, à être moins belle et à n'être pas reine. Ton Cinq-Mars est un petit ambitieux qui s'est perdu.

Voyant Marie cacher sa tête dans son mouchoir pour pleurer encore, Anne d'Autriche rentra un moment dans sa chambre en la laissant au balcon, et feignit de s'occuper à chercher des bijoux

dans sa toilette; elle revint bientôt lentement et gravement se remettre à la fenêtre ; Marie étoit plus calme, et regardoit tristement la campagne, les collines de l'horizon, et l'orage qui s'étendoit peu à peu.

La Reine reprit avec un ton plus grave :

— Dieu a eu plus de bonté pour vous que vos imprudences ne le méritoient peut-être, Marie ; il vous a sauvée d'un grand péril ; vous aviez voulu faire de grands sacrifices ; mais heureusement ils ne sont pas accomplis comme vous

l'aviez cru. L'innocence vous a sauvée de l'amour ; vous êtes comme une personne qui , croyant se donner un poison mortel , n'auroit pris qu'une eau pure et sans danger.

— Hélas , Madame , que voulez-vous me dire ? ne suis-je pas assez malheureuse ?

— Ne m'interrompez pas , dit la Reine , vous allez voir avec d'autres yeux votre position présente. Je ne veux point vous accuser d'ingratitude envers le Cardinal ; j'ai trop de raisons de ne pas l'aimer ! j'ai moi-même vu naître la conjuration. Cependant vous pour-

riez, ma chère, vous rappeler qu'il fut le seul en France à vouloir, contre l'avis de la reine-mère et de toute la cour, la guerre du duché de Mantoue, qu'il arracha à l'Empire et à l'Espagne, et rendit au duc de Nevers, votre père; ici, dans ce château même de Saint-Germain, fut signé le traité qui renversoit le duc de Guastalla \*. Vous étiez bien jeune alors..... on a dû vous l'apprendre pourtant. Voici toutefois que par amour uniquement (je vetix le croire comme vous), un jeune homme

\* Le 19 mai 1632.

de vingt-deux ans est prêt à le faire assassiner....

— Oh! Madame, il en est incapable! je vous jure qu'il l'a refusé...

— Je vous ai priée, Marie, de me laisser parler. Je sais qu'il est généreux et loyal; je veux croire que, contre l'usage de notre temps, il ait assez de modération pour ne pas aller jusque là et tuer un vieillard comme a fait le chevalier de Guise. Sera-t-il le maître de l'empêcher s'il le fait prendre à force ouverte? C'est ce que nous ne pouvons savoir plus que lui! Dieu seul sait l'avenir. Du moins est-il sûr

que pour vous il l'attaque, et pour le renverser, prépare la guerre civile qui éclate peut-être à l'heure même où nous parlons, une guerre sans succès! de quelque manière qu'elle tourne, il ne peut réussir qu'à faire du mal, car MONSIEUR va abandonner la conjuration.

— Quoi! Madame!....

— Ecoutez-moi, vous dis-je, j'en suis certaine, je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage. Que fera le grand-écuyer? le Roi, il l'a bien jugé, est allé consulter le Cardinal. Le consulter c'est lui céder; mais le traité d'Espagne a

été signé : s'il est découvert, que fera seul M. de Cinq-Mars ? Ne tremblez pas ainsi, nous le sauverons, nous sauverons ses jours, je vous le promets, il en est temps... j'espère....

— Ah ! Madame, vous espérez ! je suis perdue, s'écria Marie affoiblie et s'évanouissant à moitié.

— Asseyons-nous, dit la Reine ; et se plaçant près de Marie, à l'entrée de la chambre, elle poursuivit :

— Sans doute MONSIEUR traitera pour tous les conjurés en traitant pour lui ; mais l'exil sera leur moindre peine, l'exil perpétuel.

Voilà donc la duchesse de Nevers et de Mantoue, la princesse Marie de Gonzague, femme de M. Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, exilé !

— Eh bien ! Madame, je le suivrai dans l'exil ; c'est mon devoir, je suis sa femme... s'écria Marie en sanglotant ; je voudrais déjà l'y savoir en sûreté.

— Rêves de dix-huit ans ! dit la Reine en soutenant Marie. Réveillez-vous, enfant, réveillez-vous, il le faut ; je ne veux nier aucune des qualités de M. de Cinq-Mars ; il a un grand caractère, un esprit

vaste, un grand courage, mais il ne peut plus être rien pour vous, et heureusement vous n'êtes ni sa femme, ni même sa fiancée.

— Je suis à lui, Madame, à lui seul....

— Mais sans bénédiction, reprit Anne d'Autriche, sans mariage enfin; aucun prêtre ne l'eût osé; le vôtre même ne l'a pas fait, et me l'a dit. Taisez-vous, ajouta-t-elle, en posant ses deux belles mains sur la bouche de Marie.

Taisez-vous! vous allez me dire que Dieu a entendu vos sermens, que vous ne pouvez vivre sans

lui, que vos destinées sont inséparables, que la mort seule peut briser votre union ? propos de votre âge, délicieuses chimères d'un moment, dont vous sourirez un jour, heureuse de ne pas avoir à les pleurer toute votre vie. De toutes ces jeunes femmes si brillantes que vous voyez autour de moi, à la cour, il n'en est pas une qui n'ait eu à votre âge quelque beau songe d'amour comme le vôtre ; qui n'ait formé de ces liens que l'on croit indissolubles, et n'ait fait en secret d'éternels sermens. Eh bien ! ces songes sont évanouis, ces

nœuds rompus, ces sermens oubliés, et pourtant vous les voyez femmes et mères heureuses; et, entourées des honneurs de leur rang, elles viennent rire et danser tous les soirs.... Je devine encore ce que vous voulez me dire.... Elles n'aimoient pas autant que vous, n'est-ce pas? Eh bien! vous vous trompez, ma chère enfant; elles aimoient autant et ne pleuroient pas moins. Mais c'est ici que je dois vous apprendre à connoître ce grand mystère qui fait votre désespoir, parce que vous ignorez le mal qui vous dévore. Notre exis-

tence est double, mon amie : notre vie intérieure, celle de nos sentimens, nous travaille avec violence, tandis que la vie extérieure nous domine malgré nous. On n'est jamais indépendante des hommes, et surtout dans une condition élevée; seule on se croit maîtresse de sa destinée; mais la vue de trois personnes qui surviennent nous rend toutes nos chaînes, en nous rappelant notre rang et notre entourage. Que dis-je! Soyez enfermée et livrée à tout ce que les passions vous feront naître de résolutions courageuses et extraordinai-

res, vous suggéreront de sacrifices merveilleux, il suffira d'un laquais qui viendra vous demander vos ordres, pour rompre le charme et vous rappeler votre existence réelle. C'est ce combat entre vos projets et votre position qui vous tue; vous vous en voulez intérieurement, vous vous faites d'amers reproches.

Marie détourna la tête.

— Oui, vous vous croyez bien criminelle. Pardonnez-vous, Marie; tous les hommes sont des êtres tellement relatifs et dépendans les uns des autres, que je ne sais si les grandes retraites du monde, que

nous voyons quelquefois, ne sont pas faites pour le monde même : le désespoir a sa recherche, et la solitude sa coquetterie. On prétend que les plus sombres ermites n'ont pu se retenir de s'informer de ce qu'on disoit d'eux. Ce besoin de l'opinion générale est un bien, en ce qu'il combat presque toujours victorieusement ce qu'il y a de déréglé dans notre imagination, et vient à l'aide des devoirs que l'on oublie trop aisément. On éprouve (vous le sentirez, j'espère), en reprenant son sort tel qu'il doit être, après le sacrifice de ce qui détour-

noit de la raison, la satisfaction d'un exilé qui rentre dans sa famille, et d'un malade qui revoit le jour et le soleil après une nuit troublée par le cauchemar. C'est ce sentiment d'un être revenu pour ainsi dire à son état naturel, qui donne le calme que vous voyez dans bien des yeux qui ont eu leurs larmes aussi, car il est peu de femmes qui n'ait connu les vôtres. Vous vous trouveriez parjure en renonçant à Cinq-Mars ? Mais rien ne vous lie ; vous vous êtes plus qu'acquittée envers lui en refusant, durant plus de deux années, les mains royales

qui vous étoient présentées. Eh ! qu'a-t-il fait, après tout, cet amant si passionné ? Il s'est élevé pour vous atteindre ; mais l'ambition qui vous semble ici avoir aidé l'amour, ne pourroit-elle pas s'être aidée de lui ? Ce jeune homme me semble bien profond, bien calme dans ses ruses politiques, bien indépendant dans ses vastes résolutions, dans ses monstrueuses entreprises, pour que je le croie uniquement occupé de sa tendresse. Si vous n'aviez été qu'un moyen au lieu d'un but, que diriez-vous ?

— Je l'aimerois encore, répon-

dit Marie; tant qu'il vivra, je lui appartiendrai, Madame.

— Mais, tant que je vivrai, moi, dit la Reine avec fermeté, je m'y opposerai.

A ces derniers mots, la pluie et la grêle tombèrent sur le balcon avec violence; la Reine en profita pour quitter brusquement la porte et rentrer dans les appartemens où la duchesse de Chevreuse, Mazarin, M<sup>me</sup> de Guimené et le prince Palatin attendoient depuis un moment. La Reine marcha au-devant d'eux; Marie se plaça dans l'ombre près d'un rideau, afin

qu'on ne vît pas la rougeur de ses yeux. Elle ne voulut point d'abord se mêler à la conversation trop enjouée ; cependant quelques mots attirèrent son attention. La Reine montrait à la princesse de Guimené des diamans qu'elle venoit de recevoir de Paris.

— Quant à cette couronne, elle ne m'appartient pas ; le Roi a voulu la faire préparer pour la future reine de Pologne ; on ne sait qui ce sera.

Puis se tournant vers le prince Palatin :

— Nous vous avons vu pas-

ser, prince; chez qui donc alliez-vous ?

— Chez M<sup>lle</sup> la duchesse de Rohan, répondit le Polonais.

L'insinuant Mazarin, qui profitoit de tout pour chercher à deviner des secrets et se rendre nécessaire par des confidences arrachées, dit en s'approchant de la Reine :

— Cela vient à propos quand nous parlions de la couronne de Pologne.

Marie qui écouloit ne put soutenir ce mot devant elle, et dit à M<sup>me</sup> de Guimené, qui étoit à ses côtés :

— Est-ce que M. de Chabot est roi de Pologne ?

La Reine entendit ce mot, et se réjouit de ce léger mouvement d'orgueil. Pour en développer le germe, elle affecta une attention approbative pour la conversation qui suivit et qu'elle encourageoit.

La princesse de Guimené se récrioit :

— Conçoit-on un semblable mariage ! On ne peut le lui ôter de la tête ; enfin, cette même M<sup>lle</sup> de Rohan, que nous vîmes toutes si fière, après avoir refusé le comte de Soissons, le duc de Weymar

et le duc de Nemours, n'épouser qu'un gentilhomme! cela fait pitié, en vérité! Où allons-nous? on ne sait ce que cela deviendra.

Mazarin ajoutoit d'un ton équivoque :

— Eh quoi! est-ce bien vrai? aimer! à la cour! un amour véritable! profond! cela peut-il se croire?

Pendant ceci, la Reine continuoit à fermer et rouvrir, en jouant, la nouvelle couronne.

— Les diamans ne vont bien qu'aux cheveux noirs, dit-elle; voyons, donnez votre front, Marie.....

Mais elle va à ravir , continua-t-elle.

— On la croiroit faite pour madame la princesse , dit le cardinal.

— Je donnerois tout mon sang pour qu'elle demeurât sur ce front , dit le prince Palatin.

Marie laissa voir , à travers les larmes qu'elle avoit encore sur les joues , un sourire enfantin et involontaire , comme un rayon du soleil à travers la pluie , puis , tout à coup devenant d'une excessive rougeur , elle se sauva en courant dans ses appartemens.

On rioit. La Reine la suivit des

**yeux, sourit, donna sa main à baiser à l'ambassadeur polonais, et se retira pour écrire une lettre.**

---

## CHAPITRE XXIV.

### Le Travail.

Peu d'espérance doivent avoir les pauvres  
et menues gens au fait de ce monde, puisque  
si grand Roy y a tant souffert et trauaillé.

PHILIPPE DE COMINES.

Un soir, devant Perpignan, il  
se passa une chose inaccoutumée.  
Il étoit dix heures, et tout dormoit.  
Les opérations lentes et presque

suspendues du siège avoient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols on s'occupoit peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne comme en temps de paix, et dans l'armée française, tous les esprits étoient travaillés par cette inquiétude secrète qui annonce les grands événemens. Cependant tout étoit calme encore en apparence; on n'entendoit que le bruit des pas mesurés des sentinelles, on ne voyoit dans la nuit sombre que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante, de leurs fusils;

lorsque tout à coup les trompettes des mousquetaires, des chevau-légers et des gens-d'armes sonnèrent presque en même temps le *boute-selle et à cheval*. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et l'on vit les sergens de bataille portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main pour réveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchoient dans un sombre silence, circuloient dans les rues du camp et venoient prendre leur place de bataille; on entendoit le choc des bottes pesantes

et le bruit du trot des escadrons, annonçant que la cavalerie faisait les mêmes dispositions. Après une demi-heure de mouvement, les bruits cessèrent, les flambeaux s'éteignirent, et tout rentra dans le calme; seulement l'armée étoit debout.

Des flambeaux intérieurs faisoient briller comme une étoile l'une des dernières tentes du camp, on distinguoit en approchant cette petite pyramide blanche et transparente; sur sa toile se dessinoient deux ombres qui alloient et venoient. Dehors, plusieurs hommes à

cheval attendoient. Dedans étoient de Thou et Cinq-Mars.

Le pieux, le sage de Thou étoit levé, armé pour la révolte. Les fautes d'un ami sont contagieuses; il avoit d'abord combattu ses projets, comme nous l'avons vu, mais l'habitude de les discuter familièrement les lui avoit rendus moins odieux; son mépris pour les vices du premier ministre, son indignation de l'asservissement des parlemens auxquels tenoit sa famille, les noms puissans, et surtout les nobles caractères des personnages qui dirigeoient l'entreprise, tout

avoit adouci la première impression que ce projet avoit produite sur son cœur généreux. Depuis l'événement fortuit qui l'avoit compromis chez Marion de Lorme parmi les conjurés, il se regardoit comme lié par l'honneur avec eux, et plus que tout cela, les dangers de son ami l'entraînoient dans leur tourbillon comme un aimant invincible, et il s'étoit jeté aveuglément dans cette entreprise, qu'il avoit d'abord repoussée. C'est ainsi que les détails d'une pensée coupable réconcilient avec elle.

Le grand-écuyer étoit couvert

de sa cuirasse, armé, et chaussé de larges bottes. Un énorme pistolet étoit posé sur sa table entre deux flambeaux avec sa mèche allumée; une montre pesante dans sa boîte de cuivre devant le pistolet. De Thou, couvert d'un manteau noir, se tenoit immobile, les bras croisés; Cinq-Mars se promenoit les mains derrière le dos, regardant de temps à autre l'aiguille trop lente à son gré; il entr'ouvrit sa tente, et regarda le ciel, puis revint :

— Je ne vois pas mon étoile en haut, dit-il, mais n'importe! elle est là, dans mon cœur.

— Le temps est sombre, dit de Thou.

— Dites que le temps s'avance. Il marche, ami, il marche ; encore vingt minutes, et tout sera fait. L'armée attend le coup de ce pistolet pour commencer.

De Thou tenoit à la main un crucifix d'ivoire, et portoit ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel :

— Voici l'heure, disoit-il, d'accomplir le sacrifice ; je ne me repens pas ; mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres ! J'avois voué mes jours à l'innocence et aux travaux de l'âme,

et me voici prêt à commettre le crime et à saisir l'épée.

Mais prenant avec force la main de Cinq-Mars :

— C'est pour vous, c'est pour vous, ajouta-t-il avec l'élan d'un cœur aveuglément dévoué; je m'applaudis de mes erreurs si elles tournent à votre gloire, je ne vois que votre bonheur dans ma faute. Pardonnez-moi un moment de retour vers les idées habituelles de toute ma vie.

Cinq-Mars le regardoit fixement, et une larme couloit lentement sur sa joue.

— Vertueux ami, dit-il, puisse votre faute ne retomber que sur ma tête ! Mais espérons que Dieu qui pardonne à ceux qui aiment sera pour nous, car nous sommes criminels, moi par amour et vous par amitié.

Mais tout à coup regardant la montre, il prit le long pistolet dans ses mains, et considéra la mèche fumante d'un air farouche. Ses longs cheveux tomboient sur son visage comme la crinière d'un jeune lion.

— Ne te consume pas, s'écria-t-il, brûle lentement ! Tu vas allu-

mer un incendie que toutes les vagues de l'Océan ne sauroient éteindre ; ta flamme va bientôt éclairer la moitié d'un monde, il se peut qu'elle aille jusqu'au bois des trônes. Brûle lentement, flamme précieuse ; les vents qui t'agiteront sont violens et redoutables, l'amour et la haine. Conserve-toi, ton explosion va retentir au loin et trouvera des échos dans la chaumière du pauvre et dans le palais du Roi. Brûle, brûle, flamme chétive, tu es pour moi le sceptre et la foudre !

De Thou, tenant toujours la pe-

tite croix d'ivoire, disoit à voix basse :

— Seigneur, pardonnez-nous le sang qui sera versé, nous combattons le méchant et l'impie!

Puis élevant la voix :

— Ami, la cause de la vertu triomphera, dit-il, elle triomphera seule. C'est Dieu qui a permis que le traité coupable ne vous parvint pas ; ce qui faisoit le crime est anéanti sans doute ; nous combattons sans l'étranger, et peut-être même ne combattons-nous pas ; Dieu changera le cœur du Roi.

— Voici l'heure, voici l'heure,

dit Cinq-Mars les yeux attachés sur la montre avec une sorte de rage joyeuse ; encore quatre minutes, et les Cardinalistes du camp seront écrasés ; nous marcherons sur Narbonne , il est là.....

..... Donnez ce pistolet.

A ces mots il ouvrit brusquement sa tente et prit la mèche du pistolet.

— Courrier de Paris ! courrier de la cour ! cria une voix au dehors , et un homme couvert de sueur , haletant de fatigue , se jeta en bas de son cheval , entra et remit une petite lettre à Cinq-Mars :

— De la Reine, Monseigneur,  
dit-il.

Cinq-Mars pâlit, et lut :

« MONSIEUR LE MARQUIS DE CINQ-MARS,

» Je vous fais cette lettre pour  
» vous conjurer et prier de rendre  
» à ses devoirs notre bien-aimée  
» fille adoptive et amie, la prin-  
» cesse Marie de Gonzague que  
» votre affection détourne seule  
» du trône de Pologne à elle offert.  
» J'ai sondé son âme, elle est bien  
» jeune encore, et *j'ai lieu de*  
» *croire* qu'elle accepteroit la cou-

» bonne avec *moins d'efforts et de*  
» *douleur que vous ne le pensez*  
» *peut-être.*

» C'est pour elle que vous avez  
» entrepris une guerre qui va  
» mettre à feu et à sang mon beau  
» et cher royaume de France ; je  
» vous conjure et supplie d'agir en  
» gentilhomme et de délier noble-  
» ment la duchesse de Mantoue des  
» promesses qu'elle aura pu vous  
» faire. Rendez ainsi le repos à son  
» âme et la paix à notre cher pays.

» La Reine , qui se jette à vos  
» pieds s'il le faut,

» ANNE D'AUTRICHE. »

Cinq-Mars remit avec calme le pistolet sur la table ; son premier mouvement avoit fait tourner le canon contre lui-même ; cependant il le remit, et, saisissant vite un crayon, écrivit sur le revers de la même lettre. •

« MADAME,

» Marie de Gonzague, étant ma femme, ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs.

» CINQ-MARS. »

Et comme s'il n'eût pas voulu se donner un instant de réflexion, la mettant de force dans la main du courrier :

— A cheval, à cheval, lui dit-il d'un ton furieux ! si tu demeures un instant de plus, tu es mort.

Il le vit partir, et rentra.

Seul avec son ami, il resta un instant debout, mais pâle, mais l'œil fixe et regardant la terre comme un insensé. Il se sentit chanceler.

— De Thou ! cria-t-il.

— Que voulez-vous, ami ! cher ami ! je suis près de vous ; vous

venez d'être grand, bien grand !  
sublime !

— De Thou ! cria-t-il encore  
d'une voix horrible, et il tomba  
la face contre terre comme un  
arbre déraciné.

Les vastes tempêtes prennent  
différens aspects, selon les climats  
où elles passent ; celles qui avoient  
une étendue terrible dans les pays  
du Nord se rassemblent, dit-on,  
en un seul nuage sous la zone  
torride, d'autant plus redoutables  
qu'elles laissent à l'horizon toute  
sa pureté, et que les vagues en fu-  
reur réfléchissent encore l'azur du

ciel en se teignant du sang de l'homme. Il en est de même des grandes passions, elles prennent d'étranges aspects selon nos caractères ; mais qu'elles sont terribles, dans les cœurs vigoureux qui ont conservé leur force sous le voile des formes sociales ! Quand la jeunesse et le désespoir viennent à se réunir, on ne peut dire à quelles fureurs ils se porteront, ou quelle sera leur résignation subite ; on ne sait si le volcan va faire éclater la montagne, ou s'il s'éteindra tout à coup dans ses entrailles.

De Thou épouvanté releva son

ami; le sang ruisseloit par ses narines et ses oreilles; il l'auroit cru mort si des torrens de larmes n'eussent coulé de ses yeux, c'étoit le seul signe de sa vie; mais tout à coup il rouvrit ses paupières, regarda autour de lui, et, avec une force de tête extraordinaire, reprit toutes ses pensées et la puissance de sa volonté.

— Je suis en présence des hommes, dit-il, il faut en finir avec eux. Mon ami, il est onze heures et demie; l'heure du signal est passée: donnez pour moi l'ordre de rentrer dans les quartiers; c'étoit

une fausse alerte que j'expliquerai ce soir même.

De Thou avoit déjà senti l'importance de cet ordre; il sortit et revint sur-le-champ, il retrouva Cinq-Mars assis, calme et cherchant à faire disparaître le sang de son visage:

— De Thou, dit-il, en le regardant fixement, retirez-vous, vous me gênez.

— Je ne vous quitte pas, répondit celui-ci.

— Fuyez, vous dis-je, les Pyrénées ne sont pas loin. Je ne sais plus parler long-temps même pour

vous ; mais si vous restez avec moi ,  
vous mourrez , je vous en avertis .

— Je reste , dit encore de Thou .

— Que Dieu vous préserve donc ,  
reprit Cinq-Mars , car je n'y pour-  
rai rien , ce moment passé . Je vous  
laisse ici . Appelez Fontrailles et  
tous les conjurés , distribuez-leur  
ces passeports , qu'ils s'enfuient sur-  
le-champ ; dites-leur que tout est  
manqué , et que je les remercie .  
Pour vous , encore une fois , fuyez  
avec eux , je vous le demande ; mais ,  
quoi que vous fassiez , sur votre vie ,  
ne me suivez pas . Je vous jure de  
ne point me frapper moi-même .

A ces mots, serrant la main à son ami, sans le regarder, il s'élança brusquement hors de sa tente.

Cependant, à quelques lieues de là se tenoient d'autres discours. A Narbonne, dans le même cabinet où nous vîmes autrefois Richelieu régler avec Joseph les intérêts de l'Etat, étoient encore assis ces deux hommes à peu près les mêmes : le ministre cependant fort vieilli par trois ans de souffrances, et le capucin aussi effrayé du résultat de ses voyages que son maître étoit tranquille.

Le Cardinal, assis dans sa chaise

longue et les jambes liées et entourées d'étoffes chaudes et fourrées, tenoit sur ses genoux trois jeunes chats qui se rouloient et se culbutoient sur sa robe rouge; de temps en temps il en prenoit un, et le plaçoit sur les autres pour perpétuer leurs jeux; il rioit en les regardant; sur ses pieds étoit couchée leur mère, comme un énorme manchon et une fourrure vivante.

Joseph assis près de lui renouveloit le récit de tout ce qu'il avoit entendu dans le confessionnal; pâlisant encore du danger qu'il avoit couru d'être découvert ou

tué par Jacques, il finit par ces paroles :

— Enfin, Monseigneur, je ne puis m'empêcher d'être troublé jusqu'au fond du cœur lorsque je me rappelle les périls qui menaçoient et menacent encore Votre Eminence. Des spadassins s'offroient pour vous poignarder; je vois en France toute la cour soulevée contre vous, la moitié de l'armée, et deux provinces; à l'étranger, l'Espagne et l'Autriche prêtes à fournir des troupes; partout des pièges ou des combats, des poignards ou des canons!...

Le Cardinal bâilla trois fois sans cesser son jeu, et dit :

—C'est un bien joli animal qu'un chat! c'est un tigre de salon! quelle souplesse! quelle finesse extraordinaire! Voyez ce petit jaune qui fait semblant de dormir pour que l'autre rayé ne prenne pas garde à lui, et tombe sur son frère; et celui-là comme il le déchire! voyez comme il lui enfonce ses griffes dans le côté! il le tueroit, je crois, il le mangerait, s'il étoit plus fort! c'est très-plaisant! quels jolis animaux!

Il toussa, éternua assez longtemps, puis reprit :

— Messire Joseph, je vous ai fait dire de ne me parler d'affaires qu'après mon souper; j'ai faim maintenant, et ce n'est pas mon heure; mon médecin Chicot m'a recommandé la régularité, et j'ai ma douleur au côté. Voici quelle sera ma soirée, ajouta-t-il en regardant l'horloge : A neuf heures nous réglerons les affaires de M. le Grand, à dix je me ferai porter autour du jardin pour prendre l'air au clair de la lune, ensuite je dormirai une heure ou deux, à minuit le Roi viendra, et à quatre heures vous pourrez repasser pour

prendre les divers ordres d'arrestations, condamnations ou autres que j'aurai à vous donner pour les provinces ; Paris ou les armées de Sa Majesté.

Richelieu dit tout ceci avec le même son de voix et une prononciation uniforme , altérée seulement par l'affoiblissement de sa poitrine et la perte de plusieurs dents.

Il étoit sept heures du soir ; le capucin se retira. Le Cardinal soupa avec la plus grande tranquillité, et, quand l'horloge frappa huit heures et demie , fit appeler Joseph et lui

dit lorsqu'il fut assis près de la table :

— Voilà donc tout ce qu'ils ont pu faire contre moi pendant plus de deux années? Ce sont de pauvres gens en vérité! Le duc de Bouillon même, que je croyois assez capable, se perd tout-à-fait dans mon esprit par ce trait; je l'ai suivi des yeux, et, je te le demande, a-t-il fait un pas digne d'un véritable homme d'Etat? Le Roi, **MONSIEUR**, et tous les autres n'ont fait que se monter la tête ensemble contre moi, et ne m'ont seulement pas enlevé un homme! Il n'y a que

ce petit Cinq-Mars qui ait de la suite dans les idées ; tout ce qu'il a fait étoit conduit d'une manière surprenante : il faut lui rendre justice, il avoit des dispositions, j'en aurois fait mon élève sans la roideur de son caractère ; mais il m'a rompu en visière, j'en suis bien fâché pour lui. Je les ai tous laissés nager plus de deux ans en pleine eau, à présent tirons le filet.

— Il en est temps, Monseigneur, dit Joseph, qui souvent frémissait involontairement en parlant ; savez-vous que de Perpignan à Narbonne le trajet est court ? savez-vous que

si vous avez ici une forte armée, vos troupes du camp sont foibles et incertaines ? que cette jeune noblesse est furieuse, et que le Roi n'est pas sûr ?

Le Cardinal regarda l'horloge :

— Il n'est encore que huit heures et demie, mons Joseph ; je vous ai déjà dit que je ne m'occuperois de cette affaire qu'à neuf heures. En attendant, comme il faut que justice se fasse, vous allez écrire ce que j'ai à vous dicter, car j'ai la mémoire fort bonne. Il reste encore au monde, je le vois sur mes notes, quatre des juges d'Urbain-

traces de cet ancien procès; la Providence m'a bien servi en enlevant tous ces hommes; j'achève son ouvrage. Voici tout ce qu'en saura la postérité.

Et il lut au capucin cette page de ses Mémoires, où il raconte la possession et les sortilèges du magicien \*.

Pendant sa lente lecture, Joseph ne pouvoit s'empêcher de regarder l'horloge.

— Il te tarde d'en venir à M. le Grand, dit enfin le Cardinal; eh

\* Voyez les Mémoires de Richelieu. *Collection des Mémoires*, t. XXVIII, p. 189.

bien ! pour te faire plaisir, passons-y.

Tu crois donc que je n'ai pas mes raisons pour être tranquille ! Tu crois que j'ai laissé aller ces pauvres conspirateurs trop loin ? Non. Voici des petits papiers qui te rassureroient si tu les connoissois. D'abord dans ce rouleau de bois creux est le traité avec l'Espagne saisi à Oloron. Je suis très-satisfait de Laubardemont, c'est un habile homme !

Le feu d'une féroce jalousie brilla sous les épais sourcils de Joseph.

— Ah ! Monseigneur , dit-il , ignore à quel homme il l'a arraché ; il est vrai qu'il l'a laissé mourir , et , sous ce rapport , on n'a pas à se plaindre ; mais enfin il étoit l'agent de la conjuration ; c'étoit son fils.

— Dites-vous la vérité ? dit le Cardinal d'un air sévère ; oui , car vous n'oseriez pas mentir avec moi. Comment l'avez-vous su ?

— Par les gens de sa suite , Monseigneur ; voici leurs rapports , ils comparoîtront.

Le Cardinal examina ces papiers nouveaux , et ajouta :

— Donc, nous allons l'employer encore à juger nos conjurés, et ensuite vous en ferez ce que vous voudrez, je vous le donne.

Joseph, joyeux, reprit ses précieuses dénonciations, et continua :

— Son Eminence parle de juger des gens encore armés et à cheval?

— Ils n'y sont pas tous. Lis cette lettre de MONSIEUR à Chavigny; il demande grâce, il en a assez. Il n'osoit même pas s'adresser à moi le premier jour, et n'élevoit pas sa prière plus haut

que les genoux d'un de mes serviteurs \*.

Mais le lendemain, il a repris courage et m'a envoyé celle-ci à

\* *A. M. De Chavigny.*

« MONSIEUR DE CHAVIGNY,

» Encore que je croie que vous n'êtes pas satisfait de moy, et que véritablement vous en ayez sujet, je ne laisse pas de vous prier de travailler à mon accommodement avec Son Eminence, et d'attendre cet effet de la véritable affection que vous avez pour moy, qui, je crois, sera encore plus grande que votre colère. Vous sçavez le besoin que j'ai que vous me tiriez de la peine où je suis. Vous l'avez déjà fait deux fois auprès de Son Eminence. Je vous jure que ce sera la dernière fois que je vous donnerai de pareils emplois.

» GASTON D'ORLÉANS. »

moi-même \*, et une troisième pour le Roi.

\* *A Son Eminence le Cardinal-Duc.*

« MON COUSIN ,

» Ce mesconnoissant Monsieur le Grand est  
» l'homme du monde le plus coupable de vous  
» avoir dépleu ; les grâces qu'il recevoit de Sa  
» Majesté m'ont toujours fait garder de luy et  
» de tous ses artifices , mais c'est pour vous ,  
» mon cousin , que je conserve mon estime et  
» mon amitié tout entière.... Je suis touché  
» d'un véritable repentir d'avoir encore manqué  
» à la fidélité que je dois au Roy , Monseigneur ,  
» et je prends Dieu à témoin de la sincérité  
» avec laquelle je serai toute ma vie le plus  
» fidèle de vos amis et avec la mesme passion  
» que je suis ,

» MON COUSIN ,

» Votre affectionné Cousin ,

» GASTON. »

Son projet l'étouffoit; il n'a pas pu le garder. Mais on ne m'apaise pas à si peu de frais, il faut une confession détaillée, ou bien je le chasserai du royaume. Je le lui ai fait écrire ce matin \*.

Quant au magnifique et puissant duc de Bouillon, seigneur souve-

\* *Réponse du Cardinal.*

« MONSIEUR,

» Puisque Dieu veut que les hommes aient  
 » recours à une ingénue et entière confession  
 » pour être absous de leurs fautes en ce monde,  
 » je vous enseigne le chemin que vous devez  
 » tenir pour vous tirer de peine. V. A. a bien  
 » commencé, c'est à elle d'achever. C'est tout  
 » ce que je puis vous dire. »

rain de Sedan et général en chef des armées d'Italie, il vient d'être saisi par ses officiers au milieu de ses soldats et caché dans une botte de paille. Il reste donc encore seulement mes deux jeunes voisins. Ils s'imaginent avoir le camp tout entier à leurs ordres, et il ne leur reste attaché que les compagnies Rouges ; tout le reste étant à MONSIEUR n'agira pas, et mes régimens les arrêteront. Cependant j'ai permis qu'on eût l'air de leur obéir. S'ils donnent le signal à onze heures et demie, ils seront arrêtés au premier pas. Sinon le Roi me les li-

vrera ce soir... N'ouvre pas tes yeux étonnés, il va me les livrer, te dis-je, entre minuit et une heure. Vous voyez que tout s'est fait sans vous, Joseph, nous nous en passons fort bien; et pendant ce temps-là, je ne vois pas que nous ayons reçu de grands services de vous; vous vous négligez.

— Ah! Monseigneur! si vous saviez ce qu'il m'a fallu de peines pour découvrir le chemin des messagers du traité! Je ne l'ai su qu'en risquant ma vie entre ces deux jeunes gens....

Ici le Cardinal se mit à rire d'un

air moqueur du fond de son fauteuil.

— Tu devois être bien ridicule et avoir bien peur dans cette boîte, Joseph ! et je pense que c'est la première fois de ta vie que tu aies entendu parler d'amour. Aimes-tu ce langage-là, Père Joseph ? et dis-moi, le comprends-tu bien clairement ? Je ne crois pas que tu t'en fasses une idée très-belle.

Richelieu, les bras croisés, regardoit avec plaisir son capucin interdit, et poursuivit du ton persifleur d'un grand seigneur qu'il prenoit quelquefois ; se plaisant à

faire passer les plus nobles expressions par les lèvres les plus impures :

— Voyons , Joseph , fais - moi une définition de l'amour selon tes idées ? Qu'est-ce que cela peut être ? car enfin tu vois que cela existe ailleurs que dans les romans , ce bon jeune homme n'a fait toutes ces petites conjurations que par amour. Tu l'as entendu toi-même ; de tes oreilles indignes. Voyons , qu'est-ce que l'amour ? moi d'abord je n'en sais rien.

Cet homme fut anéanti et regarda le parquet avec l'œil stu-

pide de quelque animal ignoble. Après avoir cherché long-temps, il répondit enfin d'une voix traînante et nasillarde :

— Ce doit être quelque fièvre maligne qui égare le cerveau ; mais en vérité, Monseigneur, je vous avoue que je n'y avois jamais réfléchi jusqu'ici, et j'ai toujours été embarrassé pour parler à une femme ; je voudrois qu'on pût les retrancher de la société, car je ne vois pas à quoi elles servent, si ce n'est à faire découvrir des secrets, comme la petite duchesse ou comme Marion de Lorme, que

je ne puis trop recommander à  
 Votre Eminence ; elle a pensé à  
 tout, et a jeté avec beaucoup d'a-  
 dresse notre petite prophétie au  
 milieu de ses conspirateurs. Nous  
 n'avons pas manqué *le merveil-*  
*leux* \* cette fois , comme pour le  
 siège d'Hesdin ; il ne s'agira plus  
 que de trouver une fenêtre par  
 laquelle vous passerez le jour de  
 l'exécution.

\* En 1638, le prince Thomas ayant fait  
 lever le siège d'Hesdin, le Cardinal en fut très-  
 peiné. Une religieuse du couvent du Mont-  
 Calvaire avoit dit que la victoire seroit au Roi,  
 et le P. Joseph vouloit ainsi que l'on crût que  
 le Ciel protégeoit le ministère. (*Mémoires pour  
 l'histoire du Cardinal de Richelieu.*)

— Voilà encore de vos sottises, Monsieur, dit le Cardinal ; vous me rendrez aussi ridicule que vous, si vous continuez ; je suis trop fort pour me servir du Ciel, que cela ne vous arrive plus. Ne vous occupez que des gens que je vous donne ; je vous ai fait votre part tout à l'heure. Quand le grand-écuyer sera pris, vous le ferez juger et exécuter à Lyon. Je ne veux plus m'en mêler. Cette affaire est trop petite pour moi, c'est un caillou sous mes pieds auquel je n'aurois pas dû penser si long-temps.

Joseph se tut, il ne pouvoit com-

prendre cet homme qui, entouré d'ennemis armés, parloit de l'avenir comme d'un présent à sa disposition, et du présent comme d'un passé qu'il ne craignoit plus. Il ne savoit s'il devoit le croire fou ou prophète, inférieur ou supérieur à l'humanité.

Sa surprise redoubla lorsque Chavigny entra précipitamment, et heurtant ses bottes fortes contre le tabouret du Cardinal de manière à courir les risques de tomber, s'écria d'un air fort troublé :

— Monseigneur, un de vos domestiques arrive de Perpignan, et

il y a vu le camp en rumeur et vos ennemis à cheval....

— Ils mettront pied à terre, Monsieur, répondit Richelieu en remplaçant son tabouret; vous me paraissez manquer de calme.

— Mais..... mais..... Monseigneur, ne faut-il pas avertir M. de Fabert?

— Laissez-le dormir, et allez vous coucher vous-même, ainsi que Joseph.

— Monseigneur, une autre chose extraordinaire! le Roi vient.

— En effet, c'est extraordinaire, dit le ministre regardant l'horloge,

je ne l'attendois que dans deux heures ; sortez tous deux.

Bientôt on entendit un bruit de bottes et d'armes , qui annonçoit l'arrivée du prince ; on ouvrit les deux battans : les gardes du Cardinal frappèrent trois fois leurs piques sur le parquet , et le Roi parut.

Il marchoit en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté , de l'autre sur l'épaule de son confesseur , le P. Sirmond , qui se retira et le laissa avec le Cardinal ; celui-ci s'étoit levé avec la plus grande peine , et ne put faire un pas au-

devant du Roi, parce que ses jambes malades étoient enveloppées ; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissemens fréquens que lui causoit sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde, et seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante :

— Je m'en vais, mon cher Cardinal ; je sens que je m'en vais

à Dieu ; je m'affoiblis de jour en jour ; ni l'été , ni l'air du Midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté , répondit le ministre ; la mort a déjà conquis mes jambes , vous le voyez ; mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire , je serai bon pour votre service.

— Et je suis sûr que votre intention étoit d'ajouter le cœur pour m'aimer , dit le Roi.

— Votre Majesté en peut-elle douter ? répondit le Cardinal en fronçant le sourcil et se mordant

les lèvres, par l'impatience que lui donnoit ce début.

— Quelquefois j'en doute, reprit le prince; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert, et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans; jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulois en secret, et même, si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir.

C'étoit là de cette sorte de franchise propre aux caractères foibles,

qui se dédommagent ainsi en inquiétant leur dominateur du mal qu'ils n'osent pas lui faire complètement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avoit couru un grand danger; mais il vit en même temps le besoin de confesser pour ainsi dire toute sa rancune, et, pour faciliter l'explosion de ces importans aveux, il accumula les protestations qu'il croyoit le plus propres à impatienter le Roi.

— Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai à rien, tant que

vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parloit dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement, je veux dire le procès d'Urban-Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre.

— N'est-ce que cela, Sire? dit Richelieu; sont-ce là mes seules fautes? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devoit être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et

dégoûtans de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable, à nommer *magie* des crimes dont le nom révolte la pudeur, dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères; ce fut une sainte ruse pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés.....

— Assez, c'en est assez, Cardinal, dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant, je ne puis en entendre davantage; je vous conçois, ces tableaux m'offenseroient, j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'a-

voit pas dit cela; on m'avoit caché ses vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ses crimes?

— Je les eus toutes entre les mains, Sire; et quant à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché; oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation; elle daigna, la première, jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avoit alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'inté-

rêt de Votre Majesté ! mais comme ce sacrifice fut fait pour vous , je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule....

— Vous , à la bonne heure ; mais moi , dit le prince avec amertume.

— Eh ! Sire , s'écria le Cardinal , le Fils \* de Dieu lui-même vous en donna l'exemple , et c'est sur le mo-

\* L'auteur de cette histoire n'eût pas osé mettre dans la bouche d'un cardinal cette citation impie , s'il ne l'eût rencontrée dans une pièce du temps composée par Richelieu , et donnée au Roi en 1639 ; lorsqu'il consulta son conseil sur la supplique de sa mère exilée , pour rentrer en France. On y trouve ces mots :

« Qui peut douter qu'il ne soit permis à un prince de se séparer d'une mère pour des considérations importantes?... Le Fils de Dieu n'a

dèle de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis; et si les monumens dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur, et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler! Je dirai

point fait difficulté de se séparer un temps de sa mère et de la laisser en peine quelques jours. La réponse qu'il fit à sa mère lorsqu'elle s'en plaignoit, apprend aux Roys que ceux à qui Dieu a commis le soin du bien général d'un royaume doivent toujours le préférer à toutes les obligations particulières. »

*Relations de M. de Fontrailles.*

moi-même la première messe à Saint-Denis quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force.

Ici, le Roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid, et le Cardinal, jugeant qu'il n'iroit pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le Roi, il dit froidement :

— Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort ?

— Moi, dit le Roi, on vous a

trompé ; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulois vous en dire quelque chose ; mais je n'ai rien ordonné contre vous.

— Ce n'est pas ce que disent les conjurés, Sire ; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner ?

— Je... voulois vous dire franchement, et entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à MONSIEUR....

— Ah ! Sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il

vient de m'envoyer pour vous, et il sembleroit avoir été coupable envers Votre Majesté même.

Le Roi étonné lut :

« MONSEIGNEUR ,

» Je suis au désespoir d'avoir en-  
» core manqué à la fidélité que je  
» dois à Vostre Majesté, je la sup-  
» plie, très-humblement, d'agréer  
» que je luy en demande un million  
» de pardons, avec un compliment  
» de soumission et de repentance.

» Votre très-humble sujet,

» GASTON. »

— Qu'est-ce que cela veut dire !  
s'écria Louis ; oseroient-ils s'armer  
contre moi-même aussi ?

— *Aussi!* dit tout bas le Cardinal  
se mordant les lèvres, puis il re-  
prit : Oui, Sire, aussi ; c'est ce que  
me feroit croire jusqu'à un certain  
point ce petit rouleau de papiers.

Et il tiroit en parlant un parche-  
min roulé, d'un morceau de bois de  
sureau creusé, et le déployoit sous  
les yeux du Roi.

— C'est tout simplement un  
traité avec l'Espagne auquel, par  
exemple, je ne crois pas que Votre  
Majesté ait souscrit. Vous pouvez

en voir les vingt articles bien en règle \*. Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent.

— Les traîtres ! s'écria Louis agité, il faut les faire saisir; mon frère renonce et se repent; mais faites arrêter le duc de Bouillon.....

— Oui, Sire.

— Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie.

— Je réponds de son arrestation sur ma tête, Sire; mais ne reste-t-il pas un autre nom ?

\* On trouvera la copie exacte du traité dans les notes à la fin de l'ouvrage.

— Lequel?... quoi?... Cinq-Mars?  
dit le Roi en balbutiant.

— Précisément, Sire, dit le Cardinal.

— Je le vois bien..... mais..... je crois que l'on pourroit...

— Ecoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui. Votre favori est à cheval à la tête de son parti; choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant, il n'y a pas de milieu.

— Eh! que voulez-vous donc si je vous favorise? dit le Roi.

— Sa tête et celle de son confident.

— Jamais..... c'est impossible, reprit le Roi avec horreur, et tombant dans la même irrésolution où il étoit avec Cinq-Mars contre Richelieu ! Il est mon ami aussi bien que vous ; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux ? pourquoi cette division ? c'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir, vous et lui, vous me rendez le plus malheureux des hommes !

Louis cachoit sa tête dans ses

deux mains en parlant, et peut-être versoit-il des larmes; mais l'inflexible ministre le suivoit des yeux, comme on regarde sa proie, et sans pitié, sans lui accorder un moment pour respirer, profita au contraire de ce trouble pour parler plus long-temps.

— Est-ce ainsi, disoit-il, avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandemens que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur? Vous me dites un jour que l'Église vous ordonnoit expressément de révéler à votre premier ministre tout ce

que vous entendriez contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration, que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore, et c'est lui qui a tout conduit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'Etat,

ressuscitez des prétentions écrasées et rallumez enfin la Ligue éteinte par votre père ; car c'est elle, ne vous y trompez pas, c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Êtes-vous prêt au combat ? où donc est votre massue ?

Le Roi anéanti ne répondoit pas, et cachoit toujours sa tête dans ses mains. Le Cardinal inexorable croisa ses bras et poursuivit :

— Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas, et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup ? En vé-

rité, je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire et mettre cet immense fardeau de l'Etat dans la main de ce jeune homme. Vous pensez bien que depuis vingt ans que je connois votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré quelque retraite où, malgré vous-même, je pourrois aller, de ce pas, achever six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce seroit un curieux spectacle pour moi que celui d'un tel règne! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront

à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'osèrent à Henri IV sur son trône : « Partagez-nous tous les grands gouvernemens à titres héréditaires et souveraineté , nous serons contens \* . » Vous le ferez , je n'en doute pas , et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu , et ce sera plus heureux peut-être , car pour gouverner l'île de France , qu'ils vous laisseront sans doute , comme domaine originaire , votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers .

\* Mém. de Sully , 1595.

En parlant il poussa , avec colère , la vaste table qui remplissoit presque la chambre , et que surchargeoient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louïs fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre.

— Eh bien ! Monsieur , dit-il , je répondrai que je veux régner par moi seul.

— A la bonne heure , dit Richelieu ; mais je dois vous prévenir

que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Richelieu, je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna; à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent, et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement; car, nous

l'avons dit, il ne pouvoit plus marcher. En passant dans la chambre où travailloient les secrétaires, il dit à haute voix : Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le Roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution, et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on comptoit alors d'empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe; il en ouvrit un, et le trouva divisé en cases dont le nombre égaloit celui des subdivisions de

tout le pays auquel il étoit destiné. Tout étoit en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermoit que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchoit que le point juste des relations du moment avec la France. Ce laconisme étoit à peu près aussi énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvroient la table. Là, tout étoit confusion; sur des édits de bannissemens et d'expropriations des huguenots de La Rochelle, se trouvoient jetés les traités avec Gus-

tave Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire; des notes sur le général Bannier, sur Walsstein, le duc de Wéymar et Jean de Wert, étoient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la Reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermoient, et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étoient ces mots : *sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel.* Plus loin étoient entassées les dénonciations contre

les huguenots, les plans de république qu'ils avoient arrêtés; la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef; le sceau de cet Etat projeté y étoit joint, représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible qu'il élevoit sur son front. A côté étoit une liste des cardinaux que le Pape avoit nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvoit le marquis de Bédemar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisoit en vain ses forces sur des détails d'une autre

époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avoit tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet; c'étoit un secrétaire d'Etat nommé Desnoyers; il s'avança en saluant :

— Puis-je parler à Sa Majesté des affaires de Portugal? dit-il.

— D'Espagne par conséquent, dit Louis; le Portugal est une province d'Espagne.

— De Portugal , insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant , et il lut :

Don Juan , par la grâce de Dieu , roi de Portugal , des Algarves , royaumes deçà l'Afrique , seigneur de la Guinée , conquête , navigation et commerce de l'Estiopie , Arabie , Perse et des Indes....

— Qu'est-ce que tout cela ? dit le Roi ; qui parle donc ainsi ?

— Le duc de Bragance , roi de Portugal , couronné il y a déjà une. .... il y a quelque temps , Sire , par un homme appelé Pinto. A peine

remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée.

— La Catalogne se révolte aussi ? Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc ?

— Au contraire, Sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des Etats-Généraux catalans à S. M. Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes *sacrilèges* et *excommuniées*. Le roi de Portugal....

— Dites le duc de Bragance, reprit Louis ; je ne reconnois pas un révolté.

— Le duc de Bragance donc, Sire, dit froidement le conseiller d'Etat, envoie à la PRINCIPAUTÉ de Catalogne son neveu D. Ignace de Mascareñas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir. Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan.

— Eh bien ! qu'importe ? dit Louis.

— Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, Sire, et il est encore temps d'enlever cette

tutelle au roi de... au duc de Portugal.

— Moi soutenir des rebelles ! vous osez !...

— C'étoit le projet de Son Eminence , poursuivit le conseiller d'Etat ; l'Espagne et la France sont en pleine guerre [d'ailleurs , et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté Catholique à nos huguenots.

— C'est bon , j'y penserai , dit le Roi ; laissez-moi.

— Sire , les Etats-Généraux de Catalogne sont pressés , les troupes d'Aragon marchent contre eux....

— Nous verrons.... Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'Etat sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

— Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Gloucester; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu pro-

fitable à S. M. britannique. Le parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles I<sup>er</sup> demande des secours que la reine ne trouve plus en Hollande.

— Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédens, et, en parcourant les notes du Cardinal, il trouva que, sur une première demande du roi d'Angleterre, il avoit écrit de sa main :

« Faut réfléchir long-temps et attendre : — les communes sont

fortes ; — le roi Charles compte sur les Ecossais, ils le vendront.

» Faut prendre garde. Il y a là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit qu'*on ne devoit jamais frapper les princes qu'à la tête*. REMARQUABLE, ajoutoit le Cardinal. Puis il avoit rayé ce mot, y substituant REDOUTABLE. »

Et plus bas :

« — Cet homme domine Fairfax ; — il fait l'inspiré ; ce sera un grand homme : — secours refusé ; — argent perdu. »

Le Roi dit alors : Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai.

— Mais, Sire, dit Chavigny, les événemens sont rapides ; si le courrier retarde d'une heure, la perte du Roi peut s'avancer d'un an.

— En sont-ils là ? demanda Louis.

— Dans le camp des Indépendans, on prêche la république la Bible à la main ; dans celui des Royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit.

— Mais un moment de bonheur peut tout sauver !

— Les Stuarts ne sont pas heureux, Sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissoit beaucoup à penser.

— Laissez-moi, dit le Roi d'un ton d'humeur. Le secrétaire d'Etat sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvoit en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entouroit, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources même qu'il inventoit. Il se leva, et changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au

nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui appa- roissoient comme des Euménides; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan; il lui sembloit entendre les cris de détresse des rois qui l'appeloient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fen- dre sous ses pieds; sa vue foible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

— Richelieu ! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une son- nette; qu'on rappelle le Cardinal !

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi rouvrit les yeux , ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avoit mis sur les lèvres et les tempes , il vit un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières , et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avoit fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi , comme le siège d'un médecin près du lit de son malade , et fixoit ses yeux étincelans et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'en-

tendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

— Vous m'avez rappelé, dit-il ; que me voulez-vous ?

Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée armée de deux yeux flamboyans, et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtemens de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentoit un esprit infernal.

— Régnez, dit-il d'une voix faible.

— Mais..... me livrez-vous Cinq-

Mars et de Thou? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu; ce papier porte : « Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa.

— Laissez-moi, par pitié, je meurs, dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique ; je ne suis pas sûr de vous ; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

\* « Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes, et quand le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté. »

De plus :

\* Manuscrits de Pointis, 1642, n° 185.

— \* « Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. »

— Mes enfans ! s'écria Louis, relevant sa tête, vous osez !

— Aimez-vous mieux que je me retire ? dit Richelieu.

Le Roi signa.

— Est-ce donc fini ? dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'étoit pas fini ; une autre douleur lui étoit réservée. La porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit

\* Mém. d'Anne d'Autriche, 1642.

entrer Cinq-Mars. Ce fut cette fois le Cardinal qui trembla.

— Que voulez-vous, Monsieur? dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le grand-écuyer étoit d'une pâleur égale à celle du Roi; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme regarde un homme qui vient de recevoir sa sentence de mort.

— Vous devez trouver, Sire, quelque difficulté à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes

à moi, dit Henri d'Effiat avec la voix la plus douce.

— Hélas! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses?

— Oui, Sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous venez sans doute de me livrer, dit-il en la détachant, et la posant aux pieds du Roi qui baissa les yeux sans répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume, parce qu'il n'appartenoit déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris :

— Je me rends, parce que je veux mourir, dit-il, mais je ne suis pas vaincu.

Le Cardinal serra les poings par fureur; mais il se contraignit.

— Et quels sont vos complices? dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement, et entr'ouvrit les lèvres pour parler...

Le Roi baissa la tête et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.

— Je n'en ai point, dit enfin Cinq-Mars, ayant pitié du prince, et il sortit de l'appartement.

Il s'arrêta dès la première galerie où tous les gentilshommes et Fabert se levèrent en le voyant. Il marcha droit à celui-ci, et lui dit :

— Monsieur, donnez ordre à ces gentilshommes de m'arrêter.

Tous se regardèrent sans oser l'approcher.

— Oui, Monsieur, je suis votre prisonnier..... oui, Messieurs, je suis sans épée, et je vous le répète, prisonnier du Roi.

— Je ne sais ce que je vois, dit le général, vous êtes deux qui venez vous rendre, et je n'ai l'ordre d'arrêter personne.

— Deux? dit Cinq-Mars, ce ne peut être que de Thou; hélas! à ce dévouement je le devine?

— Eh! ne t'avois-je pas aussi deviné? s'écria celui-ci en se montrant et se jetant dans ses bras.

---

## CHAPITRE XXV.

### Les Prisonniers.

J'ai trouvé dans mon cœur le dessein de mon frère.

PICHAT, *Léonidas.*

Mourir ! sans vider mon carquois !

Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange

Ces bourreaux barbouilleurs de lois !

ANDRÉ CHÉNIER.

PARMI ces vieux châteaux dont la  
France se dépouille à regret chaque  
année, comme des fleurons de sa  
couronne, il y en avoit un d'un

aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il sembloit une sentinelle formidable placée à l'une des portes de Lyon et tenoit son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime recourbée sur la route et penchée jusques sur le fleuve, se réunissoit jadis, dit-on, à d'autres roches que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont; mais le temps, les eaux et la main des hommes, n'ont laissé debout que le vieux amas de granits qui ser-

voit de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avoient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisoient leur résidence; depuis, elle devint une place de guerre, et sous Louis XIII une prison d'Etat. Une seule tour colossale, où le jour ne pouvoit pénétrer que par trois longues meurtrières, dominoit l'édifice, et quelques bâtimens irréguliers l'entouroient de leurs épaisses murailles dont les lignes et les angles suivoient les formes de la roche immense et perpendiculaire.

Ce fut là que le cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduire lui-même ses jeunes ennemis. Laisant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Narbonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe, et venant prendre le Rhône presque à son embouchure, comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des dieux, étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur deux barques à rames dorées et pavoisées de ses armoi-

ries; couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne.

Souvent le soir, lorsque la chaleur étoit passée, les deux nacelles étoient dépouillées de leur tente, et l'on voyoit dans l'une, Richelieu pâle et décharné assis sur la poupe; dans celle qui suivoit, les deux jeunes prisonniers, debout, le front calme, appuyés l'un sur l'autre, et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. Jadis, les soldats de César, qui campèrent sur ces mêmes bords, eussent cru voir l'inflexible

batelier des enfers, conduisant les ombres amies de Castor et Pollux ; des chrétiens n'eurent pas même l'audace de réfléchir et d'y voir un prêtre menant ses deux ennemis au bourreau ; c'étoit le premier ministre qui passoit.

En effet il passa, les laissant en garde à cette ville même où les conjurés avoient proposé de le faire périr. Il aimoit à se jouer ainsi en face de la destinée, et à planter un trophée où elle avoit voulu mettre sa tombe.

Au milieu d'une nuit du mois d'août, tandis que tout sembloit

sommeiller dans l'inexpugnable tour des prisonniers, la porte de leur première chambre tourna, sans bruit, sur ses gonds, et sur le seuil parut un homme, vêtu d'une robe brune ceinte d'une corde, ses pieds chaussés de sandales et un paquet de grosses clefs dans la main, c'étoit Joseph. Il regarda avec précaution sans avancer, et contempla en silence l'appartement du grand-écuyer. D'épais tapis, de larges et splendides tentures voiloient les murs de la prison; un lit de damas rouge étoit préparé, mais le captif n'y étoit

pas; assis, près d'une haute cheminée, dans un grand fauteuil, vêtu d'une longue robe grise, de la forme de celle des prêtres, la tête baissée, les yeux fixés sur une petite croix d'or, à la lueur tremblotante d'une lampe, il étoit absorbé par une méditation si profonde, que le capucin eut le loisir d'approcher jusqu'à lui, et de se placer debout face à face du prisonnier, avant qu'il s'en aperçût. Enfin il leva tout à coup la tête, et s'écria :

— Que viens-tu faire ici, misérable!

— Jeune homme, vous êtes em-

porté, répondit d'une voix très-basse le mystérieux visiteur; deux mois de prison auroient pu vous calmer. Je viens pour vous dire d'importantes choses : écoutez-moi, j'ai beaucoup pensé à vous, et je ne vous hais pas tant que vous croyez. Les momens sont précieux, je vous dirai tout en peu de mots. Dans deux heures, on va venir vous interroger, vous juger et vous mettre à mort avec votre ami; cela ne peut manquer, parce qu'il faut que tout se termine le même jour.

— Je le sais, dit Cinq-Mars, et j'y compte.

— Eh bien ! je puis encore vous tirer d'affaire, car j'ai beaucoup réfléchi, comme je vous l'ai dit, et je viens vous proposer des choses qui vous seront agréables. Le Cardinal n'a pas six mois à vivre, ne faisons pas les mystérieux entre nous, il faut être francs, vous voyez où je vous ai amené pour lui, et vous pouvez juger par là du point où je le conduirai pour vous, si vous voulez ; nous pouvons lui retrancher ces six mois qui lui restent. Le Roi vous aime et vous rappellera près de lui avec transport, quand il vous saura vi-

vant; vous êtes jeune, vous serez long-temps heureux et puissant; vous me protégerez, vous me ferez cardinal.

L'étonnement rendit muet le jeune prisonnier qui ne pouvoit comprendre un tel langage, et sembloit avoir de la peine à y descendre de la hauteur de ses méditations.

Tout ce qu'il put dire fut :

— Votre bienfaiteur, Richelieu ?

Le capucin sourit et poursuivit tout bas, en se rapprochant de lui :

— Il n'y a point de bienfaits en politique; il y a des intérêts, et voilà tout. Un homme employé par

un ministre , ne doit pas être plus reconnoissant qu'un cheval monté par un écuyer ne l'est d'être préféré aux autres. Mon allure lui a convenu , j'en suis bien aise. A présent , il me convient de le jeter à terre.

Oui , cet homme n'aime que lui-même , il m'a trompé , je le vois bien , en reculant toujours mon élévation ; mais encore une fois j'ai des moyens sûrs de vous faire évader sans bruit ; je peux tout ici. Je ferai mettre à la place des hommes sur lesquels il compte , d'autres hommes qu'il destinoit à la mort ,

et qui sont ici près dans la tour du nord, la tour des Oubliettes, qui s'avance au-dessus de l'eau. Ses créatures iront remplacer ces gens-là. J'envoie un médecin, un empirique qui m'appartient, au glorieux Cardinal que les plus savans de Paris ont abandonné ; si vous vous entendez avec moi, il lui portera un remède universel et éternel.

— Retire-toi, dit Cinq-Mars, retire-toi, religieux infernal ! aucun homme n'est semblable à toi, tu n'es pas un homme ! tu marches d'un pas furtif et silencieux dans les ténèbres, tu traverses les mu-

railles pour présider à des crimes secrets, tu te places entre les cœurs des amans pour les séparer éternellement. Qui es-tu? tu ressembles à l'âme tourmentée d'un damné.

— Romanesque enfant! dit Joseph, vous auriez eu de grandes qualités sans vos idées fausses; il n'y a peut-être ni damnation, ni âme. Si celles des morts revenoient se plaindre, j'en aurois mille autour de moi, et je n'en ai jamais vu, même en songe.

— Monstre! dit Cinq-Mars à demi-voix.

— Voilà encore des mots! reprit

Joseph, il n'y a point de monstre, ni d'homme vertueux. Vous et de Thou qui vous piquez de ce que vous nommez vertu, vous avez manqué de causer la mort de cent mille hommes peut-être, en masse et au grand jour, pour rien, tandis que, Richelieu et moi, nous en avons fait périr beaucoup moins en détail et la nuit, pour fonder un grand pouvoir. Quand on veut rester pur, il ne faut point se mêler d'agir sur les hommes; ou plutôt ce qu'il y a de plus raisonnable est de voir ce qui est et de se dire comme moi : il est possible que

l'âme n'existe pas, nous sommes les fils du hasard, mais relativement aux autres hommes, nous avons des passions qu'il faut satisfaire.

— Je respire ! s'écria Cinq-Mars, il ne croit pas en Dieu !

Joseph poursuivit :

— Or Richelieu, vous et moi sommes nés ambitieux, il falloit donc tout sacrifier à cette idée.

— Malheureux ! ne me confondez pas avec vous !

— C'est la vérité pure cependant, reprit le capucin, et seule-

ment vous voyez à présent que notre système valoit mieux que le vôtre.

— Misérable ! c'étoit paramour...

— Non ! non ! non ! non !..... Ce n'est point cela. Voici encore des mots, vous l'avez cru peut-être vous-même, mais c'étoit pour vous ; je vous ai entendu parler à cette jeune fille, vous ne pensiez qu'à vous-mêmes tous les deux ; vous ne vous aimiez ni l'un ni l'autre ; elle ne songeoit qu'à son rang et vous à votre ambition ; c'est pour s'entendre dire qu'on est parfait et se voir adorer qu'on veut être aimé,

c'est encore et toujours là le saint égoïsme, mon Dieu!

— Cruel serpent! dit Cinq-Mars, n'étoit-ce pas assez de nous faire mourir? Pourquoi viens-tu jeter tes venins sur la vie que tu nous ôtes? Quel démon t'a enseigné ton horrible analyse des cœurs?

— La haine de tout ce qui m'est supérieur, dit Joseph avec un rire bas et faux, et le désir de fouler aux pieds tous ceux que je hais, m'ont rendu ambitieux et ingénieux à trouver le côté foible de vos rêves. Il y a un ver qui rampe au cœur de tous ces beaux fruits.

— Grand Dieu ! l'entends-tu ?  
s'écria Cinq-Mars se levant et éten-  
dant ses bras vers le ciel.

La solitude de sa prison, les pieuses conversations de son ami, et surtout la présence de la mort qui vient comme la lumière d'un astre inconnu donner d'autres couleurs à tous les objets accoutumés de nos regards, les méditations de l'éternité, et (le dirons-nous?) de grands efforts pour changer ses regrets déchirans en espérances immortelles et pour diriger vers Dieu toute cette force d'aimer qui l'avoit égaré sur la terre ; tout avoit fait

en lui-même une étrange révolution ; et , semblable à ces épis que mûrit subitement un seul coup du soleil, son âme avoit acquis de plus vives lumières , exaltée par l'influence mystérieuse de la mort.

— Grand Dieu ! répéta-t-il , si celui-ci et son maître sont des hommes , suis-je un homme aussi ? Contemple, contemple deux ambitions réunies , l'une égoïste et sanglante , l'autre dévouée et sans taches , la leur soufflée par la haine , la nôtre inspirée par l'amour. Regarde , Seigneur , regarde , juge et pardonne. Pardonne , car nous

fûmes bien criminels de marcher un seul jour dans la même voie à laquelle on ne donne qu'un nom sur la terre, quel que soit le but où elle conduise.

Joseph l'interrompit durement en frappant du pied :

— Quand vous aurez fini votre prière, dit-il, vous m'apprendrez si vous voulez m'aider, et je vous sauverai à l'instant.

— Jamais, scélérat impur, jamais, dit Henri d'Effiat, je ne m'associerai à toi et à un assassinat. Je l'ai refusé quand j'étois puissant, et sur toi-même.

— Vous avez eu tort, vous seriez maître à présent.

— Eh! quel bonheur aurois-je de mon pouvoir, partagé qu'il seroit avec une femme qui ne me comprit pas, m'aima foiblement et me préféra une couronne? Après son abandon, je n'ai pas voulu devoir l'autorité à la victoire; juge si je la recevrai du crime?

— Inconcevable folie! dit le capucin en riant.

— Tout avec elle, rien sans elle, c'étoit là toute mon âme.

— C'est par entêtement et par

vanité que vous persistez ; c'est impossible ! reprit Joseph ; ce n'est pas dans la nature.

— Toi qui veux nier le dévouement, reprit Cinq-Mars, comprends-tu du moins celui de mon ami ?

— Il n'existe pas davantage ; il a voulu vous suivre, parce que....

Ici le capucin un peu embarrassé, chercha un instant.

— Parce que..... parce que..... il vous a formé, vous êtes son œuvre... il tient à vous par amour-propre d'auteur..... il étoit habitué à vous sermoner, et il sent qu'il ne

trouveroit plus d'élève si docile à l'écouter et à l'applaudir.... La coutume constante lui a persuadé que sa vie tenoit à la vôtre..... c'est quelque chose comme cela.... il vous accompagne par routine..... D'ailleurs ce n'est pas fini..... nous verrons la suite et l'interrogatoire; il niera sûrement qu'il ait su la conjuration.

— Il ne le niera pas ! s'écria impétueusement Cinq-Mars.

— Il la savoit donc, vous l'avouez, dit Joseph triomphant; vous n'en aviez pas encore dit si long.

— O Ciel! qu'ai-je fait! soupira Cinq-Mars en se cachant la tête.

— Calmez-vous, il est sauvé, malgré cet aveu, si vous acceptez mon offre.

D'Effiat fut quelque temps sans répondre... Le capucin poursuivit:

— Sauvez votre ami.... La faveur du Roi vous attend, et peut-être l'amour égaré un moment...

— Homme, ou qui que tu sois, si tu as quelque chose en toi de semblable à un cœur, répondit le prisonnier, sauve-le; c'est le plus pur des êtres créés. Mais fais-le

emporter loin d'ici pendant son sommeil , car s'il s'éveille , tu ne le pourras pas.

— A quoi me seroit-il bon ? dit en riant le capucin ; c'est vous et votre faveur qu'il me faut.

L'impétueux Cinq-Mars se leva , et saisissant le bras de Joseph qu'il regardoit d'un air terrible :

— Je l'abaissois en te priant pour lui : viens , scélérat , dit-il , en soulevant une tapisserie qui séparoit l'appartement de son ami du sien ; viens , et doute du dévouement et de l'immortalité des âmes..... Compare l'inquiétude de

ton triomphe au calme de notre défaite, la bassesse de ton règne à la grandeur de notre captivité, et ta veille sanglante au sommeil du juste.

Une lampe solitaire éclairait de Thou. Ce jeune homme étoit à genoux encore devant un prie-dieu surmonté d'un vaste crucifix d'ébène ; il sembloit s'être endormi en priant ; sa tête penchée en arrière étoit élevée encore vers la croix ; ses lèvres pâles sourioient d'un sourire calme et divin, et son corps affaissé reposoit sur les tapis et le coussin du siège.

— Jésus! comme il dort, dit le capucin stupéfait, mêlant par oubli à ses affreux propos le nom céleste qu'il prononçoit habituellement chaque jour. Puis tout à coup il se retira brusquement en portant la main à ses yeux, comme ébloui par une vision du ciel.

— Brou... brr... berr... dit-il en secouant la tête et se passant la main sur le visage.... Tout cela est un enfantillage... cela me gagneroit si j'y pensois... Ces idées-là peuvent être bonnes comme l'opium pour calmer..... Mais il ne s'agit pas de cela; dites oui ou non.

— Non....., dit Cinq-Mars, le jetant à la porte par l'épaule, je ne veux point de la vie, et ne me repens pas d'avoir perdu une seconde fois de Thou, car il n'en auroit pas voulu au prix d'un assassinat ; et quand il s'est livré à Narbonne, ce n'étoit pas pour reculer à Lyon.

— Réveillez-le donc, car voici les juges, dit d'une voix aigre et riante le capucin furieux.

En effet huit juges vêtus de noir et portant de longues barbes vinrent, à la lueur des flambeaux, se ranger en silence à droite et à gauche de la chambre; Laubarde-

mont étoit à leur tête. Joseph les salua, les fit placer avec des politesses révérencieuses, et leur parla souvent à l'oreille, il sembloit faire les honneurs d'une fête. Il regardoit Laubardemont d'un air ironique et férocé, et lui dit de s'approcher de l'accusé et de procéder à l'interrogatoire. On annonça que M. le chancelier du parlement avoit ordre de ne point paroître, de peur d'être influencé par le souvenir de son ancienne amitié pour le prisonnier. Le vrai motif de son absence fut la honte d'être envoyé par le Cardinal pour juger son bien-

fauteur. Cinq-Mars l'avoit fait conserver dans sa charge lors du procès du duc de la Valette qui l'ébranla dans la faveur du Roi. Mais Richelieu voulut positivement que le chancelier vint à Lyon pour cette affaire. On trouve encore dans ses lettres au Roi les citations qu'il mit à l'appui, disant que M. de Marillac fut à Nantes au procès de Chalais; M. de Chateauneuf à Toulouse, pour M. de Montmorency; et M. de Bellièvre à Paris pour le procès de M. de Biron. Ce magistrat vint, mais ne parut pas, comme on le signifioit.

Il fut convenu que le fauteuil serviroit de sellette, et l'on se tut pour écouter la réponse du prisonnier.

Il parla d'une voix douce et calme.

— Dites, à M. le chancelier, que j'aurois le droit d'en appeler au parlement de Paris, et de récuser mes juges, parce qu'il y a parmi eux deux de mes ennemis; et à leur tête un de mes amis, M. Séguier lui-même que j'ai conservé dans sa charge.

Mais je vous épargnerai bien des peines, Messieurs, en me re-

connoissant coupable de toute la conjuration par moi seul conçue et ordonnée. Ma volonté est de mourir. Je n'ai donc rien à ajouter pour moi; mais, si vous voulez être justes, vous laisserez la vie à celui que le Roi même a nommé le plus honnête homme de France, et qui ne meurt que pour moi.

— Qu'on l'introduise, dit Laubardemont; deux gardes entrèrent chez de Thou, et l'amènèrent.

Il entra et salua gravement avec un sourire angélique sur les lèvres, et embrassant Cinq-Mars :

— Voici donc enfin le jour de

notre gloire, dit-il, nous allons gagner le ciel et le bonheur éternel.

— Nous apprenons, Monsieur, dit Laubardemont, nous apprenons par la bouche même de M. de Cinq-Mars que vous avez su la conjuration.

De Thou répondit à l'instant, et sans aucun trouble, toujours avec un demi-sourire, et les yeux baissés :

— Messieurs,

J'ai passé ma vie à étudier les lois humaines, et je sais que le témoignage d'un accusé ne peut condamner l'autre. Je pourrais répéter

aussi ce que j'ai déjà dit : Que l'on ne m'auroit pas cru si j'avois dénoncé sans preuve le frère du Roi. Vous voyez donc que ma vie et ma mort sont entre mes mains. Pourtant, lorsque j'ai bien envisagé l'une et l'autre, j'ai connu clairement, que de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle ne pourroit être que malheureuse après la perte de M. de Cinq-Mars ; j'avoue donc et confesse que j'ai su sa conspiration, j'ai fait mon possible pour l'en détourner. Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je ne l'ai pas voulu trahir ; c'est pourquoi je me

condamne, par les lois qu'a rapportées mon père lui-même, qui me pardonne, j'espère.

A ces mots les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cinq-Mars s'écrioit :

— Ami, ami, que je regrette ta mort que j'ai causée ! Je t'ai trahi deux fois ; mais tu sauras comment.

Mais de Thou l'embrassant et le consolant, répondoit en levant les yeux en haut :

— Ah ! que nous sommes heureux de finir de la sorte ! qu'avons-nous fait qui nous mérite la grâce

du martyre et le bonheur de mourir ensemble ?

Les juges n'étoient pas préparés à cette douceur, et se regardoient avec surprise.

— Ah ! si l'on me donnoit seulement une pertuisane, dit une voix enrouée, c'étoit le vieux Grandchamp qui s'étoit glissé dans la chambre, et dont les yeux étoient rouges de fureur, je déferais bien Monseigneur de tous ces hommes noirs, disoit-il.

Deux hallebardiers vinrent se mettre près de lui en silence; il se tut, et pour se consoler se mit à

une fenêtre du côté de la rivière, où le soleil ne se montrait pas encore, et il sembla ne plus faire attention à ce qui se passoit dans la chambre.

Cependant, Laubardemont, craignant que les juges ne vinssent à s'attendrir, dit à voix haute : Actuellement, d'après l'ordre de M. le Cardinal, on va mettre ces deux Messieurs à la gêne, c'est-à-dire à la question ordinaire et extraordinaire.

Cinq-Mars rentra dans son caractère par indignation, et croisant les bras, fit vers Laubarde-

mont et Joseph, deux pas qui les épouvantèrent. Le premier porta involontairement la main à son front.

— Sommes-nous ici à Loudun, s'écria le prisonnier ?

Mais de Thou s'approchant lui prit la main et la serra ; il se tut et reprit d'un ton calme en regardant les juges :

— Messieurs, ce n'est point à des âmes comme les nôtres que l'on peut arracher des secrets par les souffrances du corps. Nous sommes devenus prisonniers par notre volonté et à l'heure marquée

par nous-mêmes; nous vous avons dit seulement ce qu'il vous falloit pour nous faire mourir, vous ne saurez rien de plus, nous avons ce que nous voulions.

— Que faites-vous, ami? interrompit de Thou.... Il se trompe, Messieurs, nous ne refusons point le martyre que Dieu nous offre, nous le demandons.

— Mais, disoit Cinq-Mars, qu'avez vous besoin de ces tortures infâmes pour conquérir le ciel? vous martyr déjà, martyr volontaire de l'amitié! Messieurs, moi seul je puis avoir d'importans se-

crets, c'est le chef d'une conjuration qui la connoît, mettez-moi seul à la question, si nous devons être ici traités comme les plus vils malfaiteurs.

— Par charité, Messieurs, reprenoit de Thou, ne me privez pas des mêmes douleurs que lui; je ne l'ai pas suivi si loin pour l'abandonner à cette heure précieuse, et ne pas faire tous mes efforts pour l'accompagner jusque dans le ciel.

Pendant ce débat, il s'en étoit engagé un autre entre Laubarde-  
mont et Joseph : celui-ci, craignant

que la douleur n'arrachât le récit de son entretien, n'étoit pas d'avis de donner la question; l'autre, ne trouvant pas son triomphe complété par la mort, l'exigeoit impérieusement. Les juges entouroient et écoutoient ces deux ministres secrets du grand ministre; cependant plusieurs choses leur ayant fait soupçonner que le crédit du capucin étoit plus puissant que celui du juge, ils penchoient pour lui, et se décidèrent à l'humanité quand il finit par ces paroles prononcées à voix basse :

— Je connois leurs secrets; nous

n'avons pas besoin de les savoir, parce qu'ils sont inutiles, et qu'ils vont trop haut. M. le Grand n'a à dénoncer que le Roi, et l'autre la Reine ; c'est ce qu'il vaut mieux ignorer. D'ailleurs, ils ne parleroient pas ; je les connois, ils se tairoient, l'un par orgueil, l'autre par piété. Laissons-les, la torture les blessera ; ils seront défigurés et ne pourront plus marcher, cela gâtera toute la cérémonie ; il faut les conserver pour paroître.

Cette dernière et haute considération prévalut ; les juges se reti-

rèrent pour aller délibérer avec le chancelier. En sortant, Joseph dit à Laubardemont :

— Je vous ai laissé assez de plaisir ici ; maintenant vous allez avoir encore celui de délibérer, et vous irez interroger trois prévenus dans la tour du Nord.

C'étoient les trois juges d'Urbain-Grandier.

Il dit, rit aux éclats, et sortit le dernier, poussant devant lui le maître des requêtes ébahi.

A peine le sombre tribunal eut-il défilé, que Grandchamp, délivré de ses deux estafiers, se précipita

vers son maître, et lui saisissant la main, lui dit :

— Au nom du ciel, venez sur la terrasse, Monseigneur, je vous montrerai quelque chose; au nom de votre mère, venez....

Mais la porte s'ouvrit au vieux abbé Quillet presque dans le même instant :

— Mes enfans! mes pauvres enfans! crioit le vieillard en pleurant; hélas! pourquoi ne m'a-t-on permis d'entrer qu'aujourd'hui? Cher Henri, votre mère, votre frère, votre sœur sont ici cachés...

— Taisez-vous, M. l'abbé, disoit

**Grandchamp ; venez sur la terrasse,  
Monseigneur.**

**Mais le vieux prêtre retenoit son  
élève en l'embrassant.**

**— Nous espérons, nous espé-  
rons beaucoup la grâce.**

**— Je la refuserois, dit Cinq-Mars.**

**— Nous n'espérons que les grâces  
de Dieu, reprit de Thou.**

**— Taisez-vous, interrompit en-  
core Grandchamp, les juges re-  
viennent.**

**En effet, la porte s'ouvrit en-  
core à la sinistre procession où  
Joseph et Laubardemont man-  
quoient.**

— Messieurs, s'écria le bon abbé s'adressant aux commissaires, je suis heureux de vous dire que je viens de Paris, que personne ne doute de la grâce de tous les conjurés. J'ai vu chez Sa Majesté, MONSIEUR lui-même et le duc de Bouillon rentrés en faveur; j'espère.....

— Silence! dit un commissaire élevant un papier qu'il lut:

« La chambre déléguée \* considérant

» 1°. Que celui qui touche la personne des ministres des princes

\* Voy. pièces du procès et rapport de M. de Marca.

est regardé par les lois anciennes et *constitutions des empereurs*, comme criminel de lèse-majesté ;

» 2°. Que la troisième ordonnance du pieux roi Louis XI porte peine de mort contre quiconque ne révèle pas une conjuration contre l'Etat ,

» A conclu à la mort dans les vingt-quatre heures. »

Les deux amis s'embrassèrent.

— Cruels ! dit le vieillard fondant en larmes , pour trouver des armes contre eux , il vous a fallu fouiller dans l'arsenal des tyrans.

Pourquoi me laisser entrer dans ce moment.....

— Comme confesseur, d'après le choix du P. Joseph. Remerciez-le, car, depuis deux mois, aucun étranger n'a eu permission d'entrer ici, dit le commissaire en sortant avec les juges silencieux.

Dès que la porte fut refermée :

— Sur la terrasse, au nom du ciel ! s'écria encore Grandchamp, et il y entraîna son maître et de Thou. Le vieux gouverneur les suivit en boitant.

— Que nous veux-tu dans un moment semblable ? dit Cinq-

**Mars avec une gravité pleine d'indulgence.**

— **Regardez les chaînes de la ville, dit le fidèle domestique.**

**Le soleil naissant coloroit le ciel depuis un instant à peine. Il paroissoit à l'horizon une ligne éclatante et jaune, sur laquelle les montagnes découpoient durement leurs formes d'un bleu foncé; les vagues de la Saône et les chaînes de la ville, tendues d'un bord à l'autre, étoient encore voilées par une légère vapeur qui s'élevoit aussi de Lyon, et déroboit à l'œil le toit des maisons. Les premiers**

jets de la lumière matinale ne colo-  
roient encore que les points les  
plus élevés du magnifique paysage.  
Dans la Cité, les clochers de l'Hôtel-  
de-Ville et de Saint-Nisier; sur les  
collines environnantes, les monas-  
tères des Carmes et de Sainte-  
Marie; et la forteresse entière  
de Pierre-Encise, étoient dorés  
de tous les feux de l'aurore. On  
entendoit le bruit des carillons  
joyeux des églises, les matines pai-  
sibles de la cloche des couvens et  
des villages. Les murs seuls de la  
prison étoient silencieux.

— Eh bien! dit Cinq-Mars, que

nous faut-il voir? est-ce la beauté des plaines ou la richesse des villes? est-ce la paix de ces villages? Ah! mes amis, il y a partout là des passions et des douleurs comme celles qui nous ont amenés ici.

Le vieil abbé et Grandchamp se penchèrent sur le parapet de la terrasse pour regarder du côté de la rivière.

— Le brouillard est trop épais, on ne voit rien encore, dit l'abbé.

— Que notre dernier soleil est lent à paroître! disoit de Thou.

— N'apercevez-vous pas en bas, au pied des rochers, sur l'autre

rive, une petite maison blanche, entre la porte d'Halincourt et le boulevard Saint-Jean? dit l'abbé.

— Je ne vois rien, répondit Cinq-Mars, qu'un amas de murailles grisâtres.

— Ce maudit brouillard est épais, reprenoit Grandchamp toujours penché en avant comme un marin qui s'appuie sur la dernière planche d'une jetée pour apercevoir une voile à l'horizon.

— Chut! dit l'abbé, on parle près de nous.

En effet, un murmure confus,

sourd et inexplicable, se faisoit entendre dans une petite tourelle adossée à la plate-forme de la terrasse. Comme elle n'étoit guère plus grande qu'un colombier, les prisonniers l'avoient à peine remarquée jusque là.

— Vient-on déjà nous chercher, dit Cinq-Mars ?

— Bah ! bah ! répondit Grandchamp, ne vous occupez pas de cela ; c'est la tour des Oubliettes. Il y a deux mois que je rôde autour du fort, et j'ai vu tomber du monde de là dans l'eau, au moins une fois par semaine. Pensons à notre af-

faire : je vois une lumière à la fenêtre là bas.

Une invincible curiosité entraîna cependant les deux prisonniers à jeter un regard sur la tourelle, malgré l'horreur de leur situation. Elle s'avançoit, en effet, en dehors du rocher à pic et au-dessus d'un gouffre rempli d'une eau verte et bouillonnante, sorte de source inutile, qu'un bras égaré de la Saône formoit entre les rocs à une profondeur effrayante. On y voyoit tourner rapidement la roue d'un moulin abandonné depuis long-temps. On entendit trois fois

un craquement semblable à celui d'un pont-levis qui s'abaisseroit et se releveroit tout à coup comme par ressort, en frappant contre la pierre des murs, et trois fois on vit quelque chose de noir tomber dans l'eau et la faire rejaillir en écume à une grande hauteur.

— Misericorde ! seroient-ce des hommes ? s'écria l'abbé en se signant.

— J'ai cru voir des robes brunes qui tourbillonnoient en l'air, dit Grandchamp ; ce sont des amis du Cardinal.

Un cri horrible partit de la tour avec un jurement impie.

La lourde trappe gémit une quatrième fois. L'eau verte reçut avec bruit un fardeau qui fit crier l'énorme roue du moulin ; un de ses larges rayons fut brisé, et un homme embarrassé dans les poutres vermoulues, parut hors de l'écume qu'il coloroit d'un sang noir, tourna deux fois en criant, et s'engloutit. C'étoit Laubarde-  
mont.

Pénétré d'une profonde horreur, Cinq-Mars recula.

— Il y a une Providence, dit

Grandchamp; c'est aujourd'hui le 18 août, et Urbain-Grandier l'avoit ajourné à trois ans. Allons, allons, le temps est précieux; Messieurs, ne restez pas là immobiles, que ce soit lui ou non; je n'en serois pas étonné, car ces coquins-là se mangent eux-mêmes comme les rats. Mais tâchons de leur enlever leur meilleur morceau. Vive Dieu! je vois le signal! nous sommes sauvés, tout est prêt; accourez de ce côté-ci, M. l'abbé. Voilà le mouchoir blanc à la fenêtre; nos amis sont préparés.

L'abbé saisit aussitôt la main de

chacun des deux amis, et les entraîna du côté de la terrasse où ils avoient d'abord attaché leurs regards.

— Ecoutez-moi tous deux, leur dit-il : apprenez qu'aucun des conjurés n'a voulu de la retraite que vous leur assuriez ; ils sont tous accourus à Lyon, travestis et en grand nombre ; ils ont versé dans la ville assez d'or pour n'être pas trahis ; ils veulent tenter un coup de main pour vous délivrer. Le moment choisi est celui où l'on vous conduira au supplice ; le signal sera votre chapeau que vous

mettez sur votre tête quand il faudra commencer.

Le bon abbé, moitié pleurant, moitié souriant par espoir, raconta que, lors de l'arrestation de son élève, il étoit accouru à Paris; qu'un tel secret enveloppoit toutes les actions du Cardinal, que personne n'y savoit le lieu de la détention du grand-écuyer; beaucoup le disoient exilé, et, lorsque l'on avoit vu l'accommodement de MONSIEUR et du duc de Bouillon avec le Roi, on n'avoit plus douté que la vie des autres ne fût assurée, et l'on avoit cessé de parler de cette

affaire qui compromettoit peu de personnes, n'ayant pas eu d'exécution. On s'étoit même, en quelque sorte, réjoui dans Paris de voir la ville de Sedan et son territoire ajoutés au royaume, en échange des lettres d'*abolition*, accordées à ce prince reconnu innocent, comme MONSIEUR; que le résultat de tous les arrangemens avoit fait admirer l'habileté du Cardinal et sa clémence envers les conspirateurs, qui, disoit-on, avoient voulu sa mort. On faisoit même courir le bruit qu'il avoit fait évader Cinq-Mars et de Thou, s'occupant géné-

reusement de leur retraite en pays étranger, après les avoir fait arrêter courageusement au milieu du camp de Perpignan.

A cet endroit du récit, Cinq-Mars ne put s'empêcher d'oublier sa résignation, et serrant la main de son ami :

— *Arrêter!* s'écria-t-il; faut-il renoncer même à l'honneur de nous être livrés volontairement? Faut-il tout sacrifier jusqu'à l'opinion de la postérité?

— C'étoit encore là une vanité, reprit de Thou en mettant le doigt sur sa bouche; mais

**chut ! écoutons l'abbé jusqu'au bout.**

**Le gouverneur ne doutant pas que le calme de ces deux jeunes gens ne vînt de la joie qu'ils ressen-  
sentoient de voir leur fuite assu-  
rée, et voyant que le soleil avoit à  
peine encore dissipé les vapeurs  
du matin, se livra sans contrainte  
à ce plaisir involontaire qu'éprou-  
vent les vieillards en apprenant  
des événemens nouveaux, ceux  
même qui doivent affliger. Il ra-  
conta toutes ses peines infructueu-  
ses, pour découvrir la retraite de  
son élève, ignorée de la cour et de**

la ville, où l'on n'osoit pas même prononcer son nom dans les asiles les plus secrets. Il n'avoit appris l'emprisonnement à Pierre-Encise que par la Reine elle-même qui avoit daigné le faire venir et le charger d'en avertir la maréchale d'Effiat et tous les conjurés, afin qu'ils tentassent un effort désespéré pour délivrer leur jeune chef; Anne d'Autriche avoit même osé envoyer beaucoup de gentilshommes d'Auvergne et de Touraine à Lyon pour aider ce dernier coup.

— La bonne Reine! dit-il, elle

pleuroit beaucoup lorsque je la vis, et disoit qu'elle donneroit tout ce qu'elle possède pour vous sauver; elle se faisoit beaucoup de reproches d'une lettre, je ne sais pas quelle lettre. Elle parloit du salut de la France, mais ne s'expliquoit pas. Elle me dit qu'elle vous admiroit et vous conjuroit de vous sauver, ne fût-ce que par pitié pour elle à qui vous laisseriez des remords éternels.

— N'a-t-elle rien dit de plus? interrompit de Thou, qui soutenoit Cinq-Mars pâlisant.

— Rien de plus, dit le vieillard...

Et personne ne vous a parlé de moi? reprit le grand-écuyer.

— Personne, dit l'abbé.

— Encore, si elle m'eût écrit, dit Henri à demi-voix.

— Souvenez-vous donc, mon père, que vous êtes envoyé ici comme confesseur, reprit de Thou.

Cependant le vieux Grandchamp aux genoux de Cinq-Mars, et le tirant par ses habits de l'autre côté de la terrasse, lui cria d'une voix entrecoupée :

— Monseigneur....., mon maître..., mon bon maître..., les voyez-

vous? les voilà....., ce sont eux....., ce sont elles...., elles toutes.

— Eh! qui donc? mon vieil ami, disoit son maître.

— Qui? grand Dieu! regardez cette fenêtre, ne les reconnoissez-vous pas?... Votre mère, vos sœurs, votre frère.

En effet, le jour entièrement venu lui fit voir dans l'éloignement des femmes qui agitoient des mouchoirs blancs; l'une d'elles, vêtue de noir, étendoit ses bras vers la prison, se retiroit de la fenêtre comme pour reprendre des forces; puis, soutenue par les

autres, reparoissoit et ouvroit les bras, ou posoit la main sur son cœur.

Cinq-Mars reconnut sa mère et sa famille, et ses forces le quittèrent un moment; il pencha la tête sur le sein de son ami, et pleura.

— Combien de fois me faudrait-il donc mourir? dit-il.

Puis répondant du haut de la tour par un geste de sa main à ceux de sa famille :

— Descendons vite, mon père, répondit-il au vieil abbé; vous allez me dire au tribunal de la pénitence et devant Dieu si le reste de ma

vie vaut encore que je fasse verser du sang pour le conquérir.

Cependant tout étoit calme dans la ville de Lyon, lorsqu'au grand étonnement de ses habitans on vit arriver par toutes les portes des troupes d'infanterie et de cavalerie que l'on savoit campées et cantonnées fort loin de là. Les gardes françaises et suisses, les régimens de Pompadour, les gens-d'armes de Maurevert et les carabins de la Roque, tous défilèrent en silence ; la cavalerie, portant le mousquet appuyé sur le pommeau de la selle, vint silencieusement se ranger au-

tour du château de Pierre-Encise ; l'infanterie forma la haie sur les bords de la Saône depuis la porte du fort jusqu'à la place des Terreaux. C'étoit le lieu ordinaire des exécutions.

Rien n'avoit transpiré dans la ville sur le nom des prisonniers ; les murs inaccessibles de la forteresse ne laissoient rien sortir ni rien pénétrer que dans la nuit, et les cachots profonds avoient quelquefois renfermé le père et le fils durant des années entières à quatre pieds l'un de l'autre sans qu'ils s'en doutassent. La surprise fut extrê-

me à cet appareil éclatant, et la foule accourut, ne sachant s'il s'agissoit d'une fête ou d'un supplice.

Ce même secret qu'avoient gardé les agens du ministre avoit été aussi soigneusement caché par les conjurés ; car leur tête en répondoit.

Montrésor, Fontrailles, le baron de Beauvau, Olivier d'Entraigues, Gondi, le comte Du Lude et l'avocat Fournier, déguisés en soldats, en ouvriers et en baladins, armés de poignards sous leurs habits, avoient jeté et partagé dans la foule plus de cinq cents gentilshommes et domestiques déguisés comme

eux ; des chevaux étoient préparés sur la route d'Italie, et des barques sur le Rhône avoient été payées d'avance. Le jeune marquis d'Effiat, frère aîné de Cinq-Mars, habillé en chartreux, parcouroit la foule, alloit et venoit sans cesse de la place des Terreaux à la petite maison où sa mère et sa sœur étoient renfermées avec la présidente de Pontac, sœur du malheureux de Thou ; il les rassuroit, leur donnoit un peu d'espérance, et revenoit trouver les conjurés et s'assurer que chacun d'eux étoit disposé à l'action.

Chaque soldat formant la haie avoit à son côté un homme prêt à le poignarder.

La foule innombrable entassée derrière la ligne des gardes les poussoit en avant, débordoit leur alignement, et leur faisoit perdre du terrain. Ambrosio, domestique espagnol, qu'avoit conservé Cinq-Mars, s'étoit chargé du capitaine des piquiers, et déguisé en musicien catalan, avoit entamé une dispute avec lui, feignant de ne vouloir pas cesser de jouer de la vielle. Chacun étoit à son poste.

L'abbé de Gondi, Olivier d'En-

traigues et le marquis d'Effiat étoient au milieu d'un groupe de poissardes et d'écaillères qui se disputoient et jetoient de grands cris ; elles disoient des injures à l'une d'elles plus jeune et plus timide que ses mâles compagnes. Le frère de Cinq-Mars s'approcha pour écouter leur querelle.

— Eh ! pourquoi , disoit-elle aux autres , voulez-vous que Jean le Roux , qui est un honnête homme , aille couper la tête à deux chrétiens , parce qu'il est boucher de son état ? Tant que je serai sa

femme, je ne le souffrirai pas ;  
j'aimerois mieux....

— Eh bien ! tu as tort, répon-  
doient ses compagnes : qu'est-ce  
que cela te fait que la viande qu'il  
coupe se mange ou ne se mange  
pas ? Il n'en est pas moins vrai que  
tu aurois cent écus pour faire ha-  
biller tes trois enfans à neuf. T'es  
trop heureuse d'être l'*épouse* d'un  
boucher. Profite donc, ma mi-  
gnonne, de ce que Dieu t'envoie  
par la grâce de Son Eminence.

— Laissez-moi tranquille, re-  
prenoit la première, jé ne veux pas  
accepter, j'ai vu ces beaux jeunes

gens à la fenêtre, ils ont l'air doux comme des agneaux.

— Eh ben! est-ce qu'on ne tue pas tes agneaux et tes veaux? reprenoit la femme le Bon? Qu'il arrive donc du bonheur à une petite femme comme ça! quelle pitié! quand c'est de la part du révérend capucin encore!

— Que la gaîté du peuple est horrible! s'écria Olivier d'Entraigues étourdiment.

Toutes ces femmes l'entendirent et commencèrent à murmurer contre lui.

— *Du peuple!* disoient-elles, et

d'où est donc ce petit maçon avec ce plâtre sur ses habits ?

— Ah ! interrompoit une autre, tu ne vois pas que c'est quelque gentilhomme déguisé ? regarde ses mains blanches, ça n'a jamais travaillé.

— Oui, oui, c'est quelque petit conspirateur d'ameret ; j'ai bien envie d'aller chercher M. le chevalier du guet, pour le faire arrêter.

L'abbé de Gondi sentit tout le danger de cette situation, et, se jetant d'un air de colère sur Olivier avec toutes les manières d'un menuisier dont il avoit pris le costume

et le tablier, il s'écria, en le saisissant au collet :

— Vous avez raison, c'est un petit drôle qui ne travaille jamais ; depuis deux ans que mon père l'a mis en apprentissage, il n'a fait que peigner ses cheveux blonds, pour plaire aux petites filles. Alons, rentre à la maison.

Et lui donnant des coups de latte, il lui fit percer la foule, et revint se placer sur un autre point de la haie ; après avoir tancé le page étourdi, il lui demanda la lettre qu'il disoit avoir à remettre à M. de Cinq-Mars, quand il se-

roit évadé. Olivier l'avoit depuis deux mois dans sa poche, et la lui donna, c'est d'un prisonnier à un autre, dit-il, car le chevalier de Jars, en sortant de la Bastille, me l'a envoyée de la part d'un de ses compagnons de captivité.

— Ma foi, dit Gondi, il peut y avoir quelque secret important pour notre ami, je la décachète, vous auriez dû y penser plus tôt.

— Ah! bah! c'est du vieux Bassompierre. Lisons :

« MON CHER ENFANT,

» J'apprends du fond de la Bastille où je suis encore, que vous

» voulez conspirer contre ce tyran  
 » de Richelieu qui ne cesse d'hu-  
 » milier notre bonne vieille no-  
 » blesse et les parlemens, et de  
 » saper dans ses fondemens l'édi-  
 » fice sur lequel reposoit l'Etat.  
 » J'apprends que les nobles sont  
 » mis à la taille, et condamnés par  
 » de petits juges ! contre les privi-  
 » léges de leur condition, forcés à  
 » l'arrière-ban contre les pratiques  
 » anciennes. . . . . »

— Ah ! le vieux radoteur, in-  
 terrompt le page en riant aux  
 éclats.

— Pas si sot que vous croyez ;

seulement il est un peu reculé pour notre affaire....

« Je ne puis qu'approuver ce généreux projet, et je vous prie de me bailler avis de tout..... »

— Ah ! le vieux langage du dernier règne, dit Olivier ; il ne sait pas écrire : *me faire expert de toutes choses*, comme on dit à présent.

— Laissez-moi lire, pour Dieu, dit l'abbé ; dans cent ans on se moquera aussi de nos phrases..... Il poursuivit :

« Je puis vous bien conseiller, » nonobstant mon grand aage, en

» vous racontant ce qui m'advint  
» en 1560. »

— Ah! ma foi, je n'ai pas le  
temps de m'ennuyer à lire tout.  
Voyons la fin....

« Quand je me rappelle mon  
» dîner chez M<sup>m</sup>e la maréchale  
» d'Effiat, votre mère, et que je  
» me demande ce que sont deve-  
» nus tous les convives, je m'aff-  
» flige véritablement : mon pauvre  
» Puy-Laurens est mort à Vincen-  
» nes, de chagrin d'être oublié par  
» MONSIEUR dans cette prison; de  
» Launay, tué en duel, et j'en suis  
» marri; car, malgré que je fus mal

» satisfait de mon arrestation, il y  
» mit de la courtoisie, et je l'ai  
» toujours tenu pour un galant  
» homme. Pour moi, me voilà sous  
» clef jusqu'à la fin de la vie de  
» M. le Cardinal; aussi, mon en-  
» fant, nous étions treize à table;  
» il ne faut pas se moquer des vieil-  
» les croyances. Remerciez Dieu de  
» ce que vous êtes le seul à qui il ne  
» soit pas arrivé malencontre.... »

— Encore un à-propos ! dit Oli-  
vier en riant de tout son cœur,  
et cette fois l'abbé de Gondi ne  
put tenir son sérieux malgré ses  
efforts.

Ils déchirèrent la lettre inutile, pour ne pas prolonger encore la détention du pauvre maréchal, si elle étoit trouvée, et se rapprochèrent de la place des Terreaux et de la haie de gardes qu'ils devoient attaquer, lorsque le signal du chapeau seroit donné par le jeune prisonnier. Ils virent avec satisfaction tous leurs amis à leur poste, et prêts à jouer des couteaux, selon leur propre expression. Le peuple, en se pressant autour d'eux, les favorisoit sans le vouloir. Il survint près de l'abbé une troupe de jeunes demoiselles

vêtues de blanc et voilées; elles alloient à l'église pour communier, et les religieuses qui les conduisoient, croyant comme tout le peuple que ce cortége étoit destiné à rendre des honneurs à quelque grand personnage, leur permirent de monter sur de larges pierres de taille accumulées derrière les soldats. Là elles se groupèrent avec la grâce de cet âge, comme vingt belles statues sur un seul piédestal. On eût dit ces vestales que l'antiquité convioit aux sanglans spectacles des gladiateurs. Elles se parloient à l'oreille, en re-

gardant autour d'elles, rioient et rougissoient ensemble comme font les enfans.

L'abbé de Gondi vit avec humeur qu'Olivier alloit encore oublier son rôle de conspirateur et son costume de maçon pour leur lancer des œillades, et prendre un maintien trop élégant, et des gestes trop civilisés pour l'état qu'on devoit lui supposer : il commençoit déjà à s'approcher d'elles, en bouclant ses cheveux avec ses doigts ; lorsque Fontrailles et Montrésor survinrent par bonheur sous un habit de soldats suisses, un groupe

de gentilshommes déguisés en mariniers les suivoit avec des bâtons ferrés à la main; ils avoient une pâleur sur le visage qui n'annonçoit rien de bon. On entendit une marche sonnée par des trompettes.

— Restons ici, dit l'un d'eux à sa suite, c'est ici.

L'air sombre et le silence de ces spectateurs contrastoient singulièrement avec les regards enjoués et curieux des jeunes filles et leurs propos enfantins.

— Ah! le beau cortége, crioient-elles! voilà au moins cinq cents hommes avec des cuirasses et des

habits rouges, sur de beaux chevaux; ils ont des plumes jaunes sur leurs grands chapeaux. ( Ce sont des étrangers, des Catalans, dit un garde français. ) Qui conduisent-ils donc? — Ah! voici un beau carrosse doré! mais il n'y a personne dedans. — Ah! je vois trois hommes à pied; où vont-ils?

— A la mort, dit Foutrailles d'une voix sinistre qui fit taire toutes les voix. On n'entendit plus que les pas lents des chevaux qui s'arrêtèrent tout à coup par un de ces retards qui arrivent dans la marche de tous les cortéges. On

vit alors un douloureux et singulier spectacle. Un vieillard à la tête tonsurée, marchoit avec peine en sanglotant, soutenu par deux jeunes gens d'une figure intéressante et charmante, qui se donnoient une main derrière ses épaules voûtées; tandis que de l'autre, chacun d'eux tenoit l'un de ses bras. Celui qui marchoit à sa gauche étoit vêtu de noir; il étoit grave et baissoit les yeux; l'autre, beaucoup plus jeune, étoit revêtu d'une parure éclatante \*;

\* Le portrait en pied de M. de Cinq-Mars est conservé dans la galerie du Palais-Royal, chez M. le duc d'Orléans.

une sorte de cuirasse de dentelles, nommée alors *pourpoint*, et de larges manches bouffantes et brodées le couvroient du cou à la ceinture, habillement assez semblable au corset des femmes; le reste de ses vêtemens en velours noir brodé de palmes d'argent; des bottines grisâtres, à talons rouges, où s'attachoient des éperons d'or, tout rehaussoit la grâce de sa taille élégante et souple. Il saluoit à droite et à gauche de la haie avec un sourire mélancolique. Un vieux domestique, avec des moustaches et une barbe blanche, suivoit le

front baissé, tenant en main deux chevaux de bataille caparaçonnés.

Les jeunes demoiselles se taisoient, mais elles ne purent retenir leurs sanglots en les voyant.

— C'est donc ce pauvre vieillard qu'on mène à la mort, s'écrièrent-elles ? Ses enfans le soutiennent.

— A genoux, Mesdames, dit une religieuse, et priez pour lui.

— A genoux, cria Gondi, et prions pour que Dieu les sauve !

Tous les conjurés répétèrent : A genoux, à genoux ! et donnèrent l'exemple au peuple qui les imita en silence.

— Nous pouvons mieux voir ses mouvemens à présent, dit tout bas Gondi à Montrésor ; levez-vous ; que fait-il ?

— Il est arrêté et parle de notre côté , en nous saluant, je crois qu'il nous reconnoît.

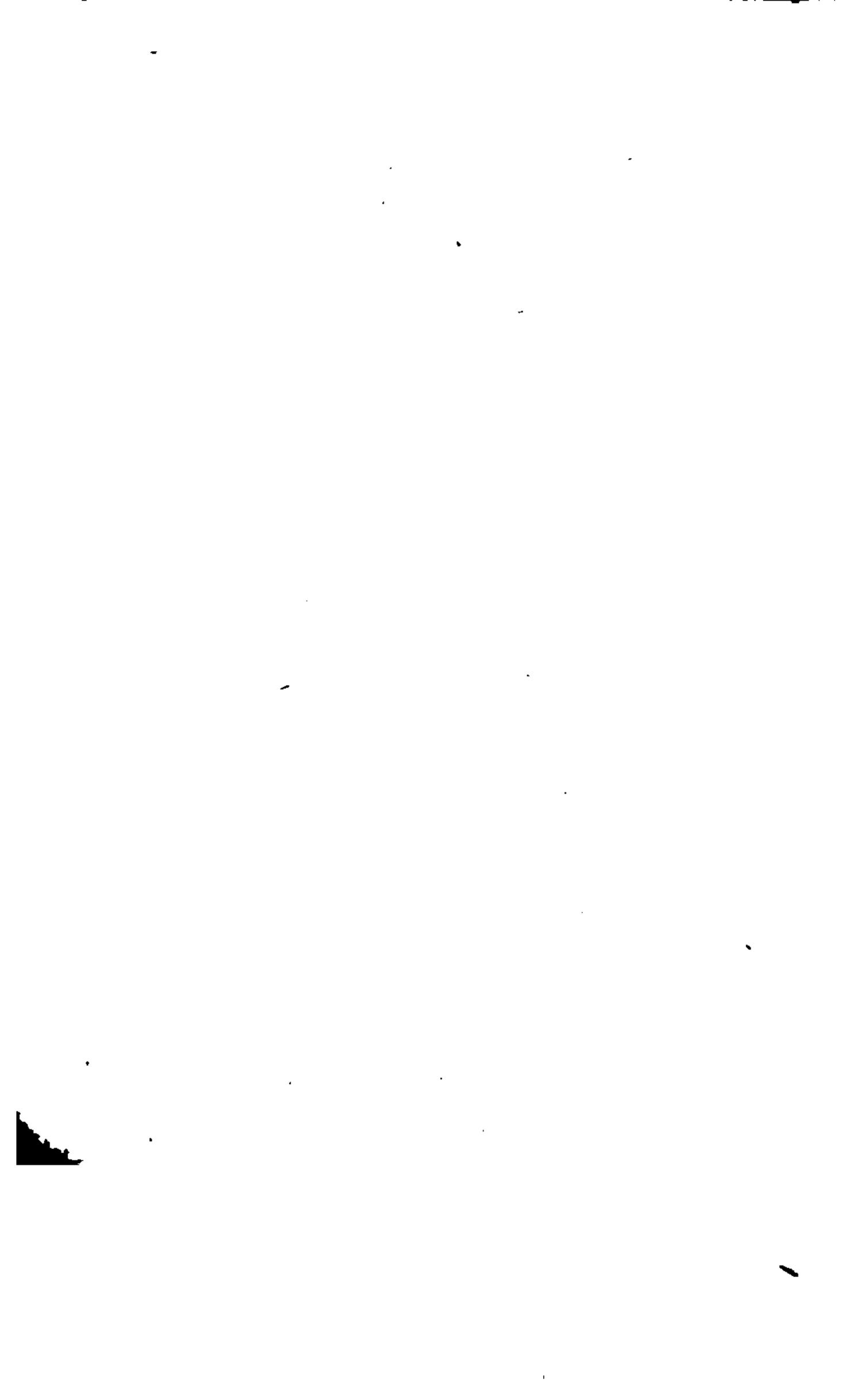
Le silence le plus profond régnoit sur la foule immense ; on eût entendu les ailes du moucheron des fleuves , le souffle du moindre vent ou le passage des grains de poussière qu'il soulève ; mais l'air étoit calme , le soleil brillant , le ciel bleu. Tout le peuple écoutoit. On étoit proche de la place des

Terreaux; on entendit des coups de marteau sur des planches, puis la voix de Cinq-Mars.

Un jeune chartreux avança sa tête pâle entre deux gardes; tous les conjurés se levèrent au-dessus du peuple à genoux; chacun d'eux portant la main à sa ceinture ou dans son sein, et serrant de près le soldat qu'il devoit poignarder.

— Que fait-il? dit le chartreux; a-t-il son chapeau sur la tête?

— Il jette son chapeau à terre loin de lui, dit paisiblement l'arquebusier qu'il interrogeoit.



---

## CHAPITRE XXVI.

### *La Fête.*

On l'entraîne..... triste et parée.  
EMILE DESCHAMPS, *la Noce d'Elmance.*

LE jour même du cortège sinistre de Lyon, et durant les scènes que nous venons de voir, une fête magnifique se donnoit à Paris, avec

tout le luxe et le mauvais goût du temps. Le puissant Cardinal avoit voulu remplir à la fois de ses pompes les deux premières villes de France.

Sous le nom d'ouverture du Palais-Cardinal, on annonça cette fête donnée au Roi et à toute la cour. Maître de l'Empire par la force, il voulut encore l'être des esprits par la séduction, et las de dominer, il espéra plaire. La tragédie de *Mirame* alloit être représentée dans une salle construite exprès pour ce grand jour. Ce qui éleva les frais de cette soi-

rée, dit Péliſſon, à trois cent mille écus.

La garde entière du premier ministre \* étoit ſous les armes ; ſes quatre compagnies de mousquetaires et de gens-d'armes étoient rangées en haie ſur les vaites eſcaliers et à l'entrée des longues galeries du Palais-Cardinal. Ce brillant *Pandemonium*, où les péchés mortels ont un temple à chaque étage, n'appartint ce jour-là qu'à

\* Le Roi donna au Cardinal, en 1626, une garde de deux cents arquebuſiers ; en 1632, quatre cents mousquetaires à pied ; en 1638, deux compagnies de gens-d'armes et de chevau-légers furent formées par lui.

l'orgueil, qui l'occupoit du haut en bas. Sur chaque marche étoit posté l'un des arquebusiers de la garde du Cardinal, tenant une torche à la main et une longue carabine dans l'autre; la foule de ses gentilshommes circuloit entre ces candélabres vivans, tandis que dans le grand jardin, entouré d'épais marronniers, remplacés aujourd'hui par les arcades, deux compagnies de cheveu-légers à cheval, le mousquet au poing, se tenoient prêtes au premier ordre et à la première crainte de leur maître.

Le Cardinal, porté et suivi par ses trente huit pages, vint se placer dans sa loge tendue de pourpre, en face de celle où le Roi étoit couché à demi, derrière des rideaux verts qui le préservoient de l'éclat des flambeaux. Toute la cour étoit entassée dans les loges, et se leva lorsqu'il parut; la musique commença une ouverture brillante, et l'on ouvrit le parterre à tous les hommes de la ville et de l'armée qui se présentèrent. Trois flots impétueux de spectateurs s'y précipitèrent, et le remplirent en un instant; ils étoient debout et

tellement pressés, que le mouvement d'un bras suffisoit pour causer sur toute la foule le balancement d'un champ de blé. On vit tel homme dont la tête décrivoit ainsi un cercle assez étendu, comme celle d'un compas, sans que ses pieds eussent quitté le point où ils étoient fixés, et on emporta quelques jeunes gens évanouis. Le ministre, contre sa coutume, avança sa tête décharnée hors de sa tribune, et salua l'assemblée d'un air qui vouloit être gracieux. Cette grimace n'obtint de réponse qu'aux loges; le parterre fut silen-

cieux. Richelieu avoit voulu montrer qu'il ne craignoit pas le jugement public pour son ouvrage, et avoit permis que l'on introduisît sans choix tous ceux qui se présenteroient. Il commençoit à s'en repentir, mais trop tard. En effet, cette impartiale assemblée fut aussi froide que la *tragédie-pastorale* l'étoit elle-même; en vain les *bergères* du théâtre, couvertes de pierres, exhaussées sur des talons rouges, et portant du bout des doigts des houlettes ornées de rubans, et suspendant des guirlandes de fleurs sur leurs robes que sou-

levoient les *vertugadins*, se mouvoient d'amour en longues tirades de deux cents vers langoureux; en vain des *amans parfaits* (car c'étoit le beau idéal de l'époque) se laissoient dépérir de faim dans un antre solitaire, et déploroient leur mort avec emphase, en attachant à leurs cheveux des rubans de la couleur favorite de leur belle; en vain les femmes de la cour donnoient des signes de ravissement, penchées au bord de leurs loges, et tentoient même l'évanouissement le plus flatteur; le morne parterre ne donnoit d'autre signe

de vie que le balancement perpétuel des têtes noires à longs cheveux. Le Cardinal mordoit ses lèvres et faisoit le distrait pendant le premier acte et le second ; le silence avec lequel s'écoulèrent le quatrième fit une telle blessure à son cœur paternel , qu'il se fit soulever à demi hors de son balcon , et , dans cette incommode et ridicule attitude , faisoit signe à ses amis de la cour de remarquer les plus beaux endroits , et donnoit le signal des applaudissemens ; on y répondoit de quelques loges , mais l'impassible parterre étoit plus si-

lencieux que jamais ; laissant la scène se passer entre le théâtre et les régions supérieures, il s'obstinoit à demeurer neutre. Le maître de l'Europe et de la France, jetant alors un regard de feu sur ce petit amas d'hommes qui osoient ne pas admirer son œuvre, sentit dans son cœur le vœu de Néron, et pensa un moment combien il seroit heureux qu'il n'y eût là qu'une tête.

Tout à coup cette masse noire et immobile s'anima, et des salves interminables d'applaudissemens éclatèrent, au grand étonnement des loges, et surtout du

ministre. Il se pencha, saluant avec reconnoissance; mais il s'arrêta en remarquant que les battemens des mains interrompoient les acteurs toutes les fois qu'ils vouloient recommencer. Le Roi fit ouvrir les rideaux de sa loge, fermés jusque là, pour voir ce qui excitoit tant d'enthousiasme; toute la cour se pencha hors des colonnes. On aperçut alors, dans la foule des spectateurs assis sur le théâtre, un jeune homme humblement vêtu, qui venoit de se placer avec peine; tous les regards se portoient sur lui. Il en paroissoit fort embarrassé, et

cherchoit à se couvrir de son petit manteau noir trop court : *Le Cid ! le Cid !* cria le parterre ne cessant d'applaudir. Corneille effrayé se sauva dans les coulisses, et tout retomba dans le silence.

Le Cardinal, hors de lui, fit fermer les rideaux de sa loge, et se fit emporter dans ses galeries.

Ce fut là que s'exécuta une autre scène préparée dès long-temps par les soins de Joseph qui avoit sur ce point endoctriné les gens de sa suite, avant de quitter Paris. Le cardinal Mazarin s'écriant qu'il étoit plus prompt de faire passer Son

Eminence par une longue fenêtre vitrée qui ne s'élevoit qu'à deux pieds de terre, et conduisoit de sa loge aux appartemens, la fit ouvrir, et les pages y firent passer le fauteuil. Aussitôt cent voix s'élevèrent pour dire et proclamer l'accomplissement de la grande prophétie de Nostradamus. On se disoit à demi-voix : le *bonnet rouge*, c'est Monseigneur; *quarante onces*, c'étoit Cinq-Mars; tout *finira*, c'étoit de Thou : quel heureux coup du ciel ! Son Eminence règne sur l'avenir comme sur le présent !

Il s'avançoit ainsi sur son trône

ambulant dans de longues et resplendissantes galeries, écoutant ce doux murmure d'une flatterie nouvelle; mais insensible à ce bruit des voix qui divinisoient son génie, il eût donné tous leurs propos pour un seul mot, un seul geste de ce public immobile et inflexible, quand même ce mot eût été un cri de haine, car on étouffe des clameurs; mais comment se venger du silence? On empêche un peuple de frapper; mais qui l'empêchera d'attendre? Poursuivi par le fantôme importun de l'opinion publique, le sombre ministre ne se crut en sù-

reté qu'arrivé au fond de son palais, au milieu de sa cour tremblante et flatteuse, dont les adorations lui firent bientôt oublier que quelques hommes avoient osé ne pas l'admirer. Il se fit placer comme un roi au milieu de ses vastes appartemens, et regardant autour de lui, se mit à compter attentivement les hommes puissans et soumis qui l'entouroient; il les compta et s'admira. Les chefs de toutes les grandes familles, les princes de l'Eglise, les présidens de tous les parlemens, les gouverneurs des provinces, les maréchaux et les

généraux en chef des armées, le nonce, les ambassadeurs de tous les royaumes, les députés et les sénateurs des républiques, étoient immobiles, soumis et rangés autour de lui, comme attendant ses ordres. Plus un regard qui osât soutenir son regard, plus une parole qui osât s'élever sans sa volonté, plus un projet qu'on osât former dans le repli le plus secret du cœur, plus une pensée qui ne procédât de la sienné. L'Europe muette l'écoutoit par représentans. De loin en loin il élevoit une voix impérieuse, et jetoit une parole

satisfaite au milieu de ce cercle pompeux, comme un denier dans la foule des pauvres. On pouvoit alors reconnoître à l'orgueil qui s'allumoit dans ses regards, et à la joie de sa contenance, celui des princes sur qui venoit de tomber une telle faveur; celui-là se trouvoit même transformé tout à coup en un autre homme, et sembloit avoir fait un pas subit dans la hiérarchie des pouvoirs, tant on entouroit d'adorations inespérées et de soudaines caresses ce fortuné courtisan, dont le Cardinal n'apercevoit pas même le bonheur obs-

cur. Le frère du Roi et le duc de Bouillon étoient debout dans la foule d'où le ministre ne daigna pas les tirer ; seulement il affecta de dire qu'il seroit bon de démanteler quelques places fortes, parla longuement de la nécessité des pavés et des quais dans les rues de Paris , et dit en deux mots à Turenne qu'on pourroit l'envoyer à l'armée d'Italie, près du prince Thomas, pour chercher son bâton de maréchal.

Tandis que Richelieu ballottoit ainsi dans ses mains puissantes les plus grandes et les moindres choses

de l'Europe au milieu d'une fête bruyante, dans son magnifique palais, on avertissoit la Reine au Louvre, que l'heure étoit venue de se rendre chez le Cardinal où le Roi l'attendroit après la tragédie. La sérieuse Anne d'Autriche n'assistoit à aucun spectacle, mais n'avoit pu refuser la fête du premier ministre. Elle étoit dans son oratoire, prête à partir et couverte de perles, sa parure favorite; debout près d'une grande glace avec Marie de Mantoue, elle se plaisoit à terminer de sa main la toilette de la jeune duchesse qui, vêtue d'une

longue robe rose, contemploit elle-même avec attention, mais un peu d'ennui et un air boudeur, l'ensemble de sa toilette.

La Reine considéroit son propre ouvrage dans Marie, et plus troublée qu'elle, songeoit avec crainte au moment où cesseroit cette éphémère tranquillité, malgré la profonde connoissance qu'elle avoit du caractère sensible mais léger de Marie. Depuis la conversation de Saint-Germain, depuis la lettre fatale, elle n'avoit pas quitté un seul instant la jeune princesse, et avoit donné tous ses soins à con-

duire son esprit dans la voie qu'elle avoit tracée d'avance, car le trait le plus prononcé du caractère d'Anne d'Autriche, étoit une invincible obstination dans ses calculs, auxquels elle eût voulu soumettre tous les événemens et toutes les passions avec une exactitude géométrique; et c'est sans doute à cet esprit positif et sans mobilité que l'on doit attribuer tous les malheurs de sa régence. La sinistre réponse de Cinq-Mars, son arrestation, son jugement, tout avoit été caché à la princesse Marie, dont la faute première, il est vrai,

avoit été un mouvement d'amour-propre et un instant d'oubli. Cependant la Reine étoit bonne, et s'étoit amèrement repentie de sa précipitation à écrire de si décisives paroles dont les conséquences avoient été si graves, et tous ses efforts avoient tendu à en atténuer les suites. En envisageant son action dans ses rapports avec le bonheur de la France, elle s'applaudissoit d'avoir étouffé ainsi, tout à coup, le germe d'une guerre civile qui eût ébranlé l'Etat jusque dans ses fondemens ; mais lorsqu'elle s'approchoit de sa jeune

amie et considéroit cet être charmant qu'elle brisoit dans sa fleur, et qu'un vieillard sur un trône ne dédommageroit pas de la perte qu'elle avoit faite pour toujours, quand elle songeoit à l'entier dévouement, à cette totale abnégation de soi-même qu'elle venoit de voir dans un jeune homme de vingt-deux ans, d'un si grand caractère et presque maître du royaume, elle plaignoit Marie, et admiroit du fond de l'âme l'homme qu'elle avoit si mal jugé.

Elle auroit voulu du moins faire connoître tout ce qu'il valoit à celle

qu'il avoit tant aimée, et qui ne le savoit pas ; mais elle espéroit encore en ce moment que tous les conjurés réunis à Lyon parviendroient à le sauver, et, une fois le sachant en pays étranger, elle pourroit alors tout dire à sa chère Marie.

Quant à celle-ci, elle avoit d'abord redouté la guerre; mais entourée des gens de la Reine qui n'avoient laissé parvenir jusqu'à elle que les nouvelles dictées par cette princesse, elle avoit su ou cru savoir que la conjuration n'avoit pas eu d'exécution ; que le Roi

et le Cardinal étoient d'abord revenus à Paris presque ensemble ; que MONSIEUR, éloigné quelque temps, avoit reparu à la cour ; que le duc de Bouillon, moyennant la cession de Sedan, étoit aussi rentré en grâce, et que si le grand-écuyer ne paroissoit pas encore, le motif en étoit la haine plus prononcée du Cardinal contre lui, et la grande part qu'il avoit dans la conjuration. Mais le simple bon sens et le sentiment naturel de la justice disoient assez que, n'ayant agi que sous les ordres du frère du Roi, son pardon devoit suivre celui de

ce prince. Tout avoit donc calmé l'inquiétude première de son cœur, tandis que rien n'avoit adouci une sorte de ressentiment orgueilleux qu'elle avoit contre Cinq-Mars, assez indifférent pour ne pas lui faire savoir le lieu de sa retraite, ignoré de la Reine même et de toute la cour, tandis qu'elle n'avoit songé qu'à lui, disoit-elle. Depuis deux mois, d'ailleurs, les bals et les carrousels s'étoient si rapidement succédé, et tant de *devoirs* impérieux l'avoient entraînée, qu'il lui restoit à peine, pour s'attrister et se plaindre, le temps de sa toi-

lette où elle étoit presque seule. Elle commençoit bien chaque soir cette réflexion générale sur l'ingratitude et l'inconstance des hommes, pensée profonde et nouvelle, qui ne manque jamais d'occuper la tête d'une jeune personne à l'âge du premier amour; mais le sommeil ne lui permettoit jamais de l'achever, et la fatigue de la danse fermoit ses grands yeux noirs avant que ses idées eussent trouvé le temps de se classer dans sa mémoire, et de lui présenter des images bien nettes du passé. Dès son réveil, elle se trouvoit entourée

des jeunes princesses de la cour, et, à peine en état de paroître, elle étoit forcée de passer chez la Reine, où l'attendoient les éternels, mais moins désagréables hommages du prince Palatin; les Polonais avoient eu le temps d'apprendre à la cour de France cette réserve mystérieuse et ce silence éloquent qui plaisent tant aux femmes, parce qu'ils accroissent l'importance des secrets toujours cachés et rehaussent les êtres que l'on respecte assez pour ne pas oser même souffrir en leur présence. On regardoit Marie comme

accordée au roi Uladislas , et elle-même, il faut le confesser, s'étoit si bien faite à cette idée, que le trône de Pologne, occupé par une autre reine, lui eût paru une chose monstrueuse ; elle ne voyoit pas avec bonheur le moment d'y monter, mais avoit cependant pris possession des hommages qu'on lui rendoit d'avance. Aussi, sans se l'avouer à elle-même, exagéroit-elle beaucoup les prétendus torts de Cinq-Mars, que la Reine lui avoit dévoilés à Saint-Germain.

— Vous êtes fraîche comme les roses de ce bouquet, dit la Reine ;

allons, ma chère enfant, êtes-vous prête? Quel est ce petit air boudeur? venez que je referme cette boucle d'oreille..... N'aimez-vous pas ces topazes? voulez-vous une autre parure?

— Oh! non, Madame, je pense que je ne devrois pas me parer, car personne ne sait mieux que vous combien je suis malheureuse. Les hommes sont bien cruels envers nous.

Je réfléchis encore à tout ce que vous m'avez dit, et tout m'est bien prouvé actuellement. Oui, il est bien vrai qu'il ne m'aimoit pas;

car, enfin, s'il m'avoit aimée, d'abord il eût renoncé à une entreprise qui me faisoit tant de peine, comme je le lui avois dit; je me rappelle même! ce qui est bien plus fort, ajouta-t-elle d'un air important et même solennel, que je lui dis qu'il seroit rebelle; oui, Madame, *rebelle*, je le lui dis à Saint-Eustache. Mais je vois que Votre Majesté avoit bien raison; je suis bien malheureuse; il avoit plus d'ambition que d'amour. Ici une larme de dépit s'échappa de ses yeux et roula vite et seule sur sa joue comme une perle sur une rose.

Oui, c'est bien certain....., continua-t-elle en attachant ses bracelets; et la plus grande preuve, c'est que depuis deux mois qu'il a renoncé à son entreprise (comme vous m'avez dit que vous l'aviez fait sauver), il auroit bien pu me faire savoir où il s'est retiré. Et moi, pendant ce temps-là, je pleurois, j'implorais toute votre puissance en sa faveur; je m'indignois un mot qui m'apprît une de ses actions; je ne pensais qu'à lui; et encore à présent, je refuse tous les jours le trône de Pologne, parce que je veux prouver jusqu'à la

fin que je suis constante, que vous-même ne pouvez me faire manquer à mon attachement, bien plus sérieux que le sien, et que nous valons mieux que les hommes; mais du moins je crois que je puis bien aller ce soir à cette fête, puisque ce n'est pas un bal.

— Oui, oui, ma chère enfant, venez vite, dit la Reine, voulant faire cesser ce langage enfantin qui l'affligeoit, et dont elle avoit causé les erreurs ingénues; venez, vous verrez l'union qui règne entre les princes et le Cardinal, et nous

apprendrons peut-être quelques bonnes nouvelles.

Elles partirent.

Lorsque les deux princesses entrèrent dans les longues galeries du Palais-Cardinal, elles furent reçues et saluées froidement par le Roi et le ministre, qui, entourés et pressés par une foule de courtisans silencieux, jouoient aux échecs sur une table étroite et basse. Toutes les femmes qui entrèrent avec la Reine, ou après elle, se répandirent dans les appartemens, et bientôt une musique fort douce s'éleva dans l'une des salles, comme

un accompagnement à mille conversations particulières qui s'engagèrent autour des tables de jeu.

Auprès de la Reine passèrent en saluant deux jeunes et nouveaux mariés, l'heureux Chabot et la belle duchesse de Rohan; ils sembloient éviter la foule, et chercher à l'écart le moment de se parler d'eux-mêmes. Tout le monde les accueilloit en souriant, et les voyoit avec envie : leur félicité se lisoit sur le visage des autres autant que sur le leur.

Marie les suivit des yeux : Ils sont heureux pourtant, dit-elle à

la Reine, se rappelant le blâme que l'on avoit voulu jeter sur eux.

Mais, sans lui répondre, Anne d'Autriche, craignant que, dans la foule, un mot inconsideré ne vint apprendre quelque funeste événement à sa jeune amie, se plaça derrière le Roi avec elle. Bientôt MONSIEUR, le prince Palatin et le duc de Bouillon vinrent lui parler d'un air libre et enjoué. Cependant le second jetant sur Marie un regard sévère et scrutateur, lui dit :  
 « Mademoiselle la duchesse, vous  
 » êtes ce soir d'une beauté et d'une  
 » gaieté surprenantes. »

Elle fut interdite de ces paroles et de le voir s'éloigner d'un air sombre; elle parla au duc d'Orléans, qui ne répondit pas, et sembla ne pas entendre. Marie regarda la Reine, et crut remarquer de la pâleur et de l'inquiétude sur ses traits. Cependant personne n'osoit approcher le ministre qui méditoit lentement ses coups d'échecs; Mazarin seul, appuyé sur le bras de son fauteuil, et, suivant les coups avec une attention servile, faisoit des gestes d'admiration toutes les fois que le Cardinal avoit joué. L'application sembla dissiper un

moment le nuage qui couvrait le front du ministre; il venoit d'avancer une *tour* qui mettoit le roi de Louis XIII dans cette fausse position qu'on nomme *pat*, situation où ce roi d'ébène, sans être attaqué personnellement, ne peut cependant ni reculer ni avancer dans aucun sens. Le Cardinal, levant les yeux, regarda son adversaire, et se mit à sourire d'un côté des lèvres seulement, ne pouvant peut-être s'interdire un secret rapprochement. Puis, en voyant les yeux éteints et la figure mourante du prince, il se pen-

cha à l'oreille de Mazarin, et lui dit :

— Je crois, ma foi, qu'il partira avant moi; il est bien changé.

En même temps il lui prit une longue et violente toux; souvent il sentoit en lui cette douleur aiguë et persévérante; à cet avertissement sinistre, il porta à sa bouche un mouchoir qu'il en retira sanglant; mais, pour le cacher, il le jeta sous la table, et sourit, en regardant sévèrement autour de lui, comme pour défendre l'inquiétude.

Louis XIII, parfaitement insen-

sible, ne fit pas le plus léger mouvement, et rangea ses pièces pour une autre partie avec une main décharnée et tremblante. Ces deux mourans sembloient tirer au sort leur dernière heure.

En cet instant, une horloge sonna minuit. Le Roi leva la tête :

— Ha! ha! dit-il, ce matin, à la même heure, M. le Grand a passé un mauvais moment.

Un cri perçant partit auprès de lui, il frémit, et se jeta de l'autre côté, renversant le jeu. Marie de Mantoue, sans connoissance, étoit dans les bras de la Reine; celle-ci

pleurant amèrement, dit à l'oreille du Roi :

— Ah ! Sire, vous avez une hache à deux tranchans.

Elle prodiguoit ensuite des soins et des baisers maternels à la jeune princesse, qui, entourée de toutes les femmes de la cour, ne revint de son évanouissement que pour verser des torrens de larmes. Sitôt qu'elle rouvrit les yeux :

— Hélas ! oui, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche ; ma pauvre enfant, vous êtes reine de Pologne.



---

IL est arrivé souvent que le même événement qui faisoit couler des larmes dans le palais des rois a répandu l'allégresse au dehors; car le peuple croit toujours que la joie habite avec les fêtes. Il y eut cinq jours de réjouissances pour le retour du ministre, et chaque soir, sous les fenêtres du Palais-Cardinal et sous celles du Louvre, se pressoient les habitans

de Paris ; les dernières émeutes les avoient pour ainsi dire mis en goût pour les mouvemens publics. Ils couroient d'une rue à l'autre avec une curiosité quelquefois insultante et hostile, tantôt marchant en processions silencieuses, tantôt poussant de longs éclats de rire, ou des huées prolongées dont on ignoroit le sens. Des bandes de jeunes hommes se battoient dans les carrefours, et dansoient en rond sur les places publiques, comme pour manifester quelque espérance inconnue de plaisir et quelque joie insensée qui serroit

le cœur. Il étoit remarquable que le silence le plus triste régnoit justement dans les lieux que les ordres du ministre avoient préparés pour les réjouissances, et que l'on passoit avec dédain devant les façades illuminées de son palais. Si quelques voix s'élevoient, c'étoit pour lire et relire sans cesse avec ironie les légendes et les inscriptions dont l'idiote flatterie de quelques écrivains obscurs avoit entouré les portraits du ministre. L'une de ces images étoit gardée par des arquebusiers qui ne la garantissoient pas des pierres que lui

lançoient de loin des mains incon-  
nues. Elle représentoit le Cardinal  
généralissime portant un casque  
entouré de lauriers. On lisoit au-  
dessous :

\* Grand duc ! c'est justement que la France  
t'honore ;  
Ainsi que le dieu Mars , dans Paris on  
t'adore.

Ces belles choses ne persua-  
doient pas au peuple qu'il fût heu-  
reux , et en effet il n'adoroit pas  
plus le Cardinal que le dieu Mars,  
mais il acceptoit ses fêtes à titre de  
désordre. Tout Paris étoit en ru-

\* Cette gravure existe encore.

meur, et des hommes à longue barbe, portant des torches, des pots remplis de vin, et des verres d'étain qu'ils choquoient à grand bruit, se tenoient sous le bras, et chantoient à l'unisson avec des voix rudes et grossières, une ancienne ronde de la Ligue :

\* Reprenons la danse,  
Allons, c'est assez :  
Le printemps commence,  
Les Rois sont passés.

Prenons quelque trêve ;  
Nous sommes lassés,  
Les Rois de la fève  
Nous ont harassés.

\* Chant des guerres civiles. (Voy. Mém. de la Ligue.)

Allons, Jean du Mayne,  
Les Rois sont passés....

Les bandes effrayantes, qui burloient ces paroles, traversèrent les quais et le Pont-Neuf, froissant contre les hautes maisons, qui le couvroient alors, quelques bourgeois paisibles attirés par la curiosité. Deux jeunes gens enveloppés dans des manteaux furent jetés l'un contre l'autre, et se reconnurent à la lueur d'une torche placée au pied de la statue d'Henri IV, nouvellement élevée, sous laquelle ils se trouvoient.

— Quoi! encore à Paris, Mon-

sieur, dit Corneille à Milton, je vous croyois à Londres.

— Entendez-vous ce peuple, Monsieur, l'entendez-vous ? quel est ce refrain terrible ?

Les Rois sont passés !

— Ce n'est rien encore, Monsieur ; faites attention à leurs propos.

— Le parlement est mort, disoit l'un des hommes ; les seigneurs sont morts ; dansons, nous sommes les maîtres ; le vieux Cardinal s'en va, il n'y a plus que le Roi et nous.

— Entendez-vous ce misérable ?

Monsieur, reprit Corneille; tout est là, toute notre époque est dans ce mot.

— Eh! quoi! est-ce là l'œuvre de ce ministre que l'on appelle grand parmi vous, et même chez les autres peuples? Je ne comprends pas cet homme.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, lui répondit Corneille; mais avant cela écoutez la fin de cette lettre que j'ai reçue aujourd'hui. Approchons-nous de cette lanterne, sous la statue du feu Roi. Nous sommes seuls, la foule est passée; écoutez :

« ..... C'est par l'une de ces im-  
 » prévoyances qui empêchent l'ac-  
 » complissement des plus géné-  
 » reuses entreprises, que nous n'a-  
 » vons pu sauver MM. de Cinq-  
 » Mars et de Thou. Nous eussions  
 » dû penser que, préparés à la  
 » mort par de longues méditations,  
 » ils refuseroient nos secours; mais  
 » cette idée ne vint à aucun de nous;  
 » dans la précipitation de nos me-  
 » sures, nous fîmes encore la faute  
 » de nous trop disséminer dans la  
 » foule, ce qui nous ôta le moyen  
 » de prendre une résolution su-  
 » bite. J'étois placé pour mon mal-

» heur près de l'échafaud, et je vis  
» s'avancer jusqu'au pied nos deux  
» malheureux amis qui soutenoient  
» le pauvre abbé Quillet destiné à  
» voir mourir son élève qu'il avoit  
» vu naître. Il sanglotoit et n'avoit  
» que la force de baiser les mains  
» des deux amis. Nous nous avan-  
» çâmes tous, prêts à nous élancer  
» sur les gardes au signal convenu;  
» mais je vis avec douleur M. de  
» Cinq - Mars jeter son chapeau  
» loin de lui d'un air de dédain.  
» On avoit remarqué notre mou-  
» vement, et la garde catalane fut  
» doublée autour de l'échafaud.

» Je ne pouvois plus voir, mais  
 » j'entendois pleurer ; bientôt pa-  
 » rut au-dessus des têtes du peuple  
 » le jeune et brillant Cinq-Mars,  
 » debout sur les planches à côté  
 » du bourreau, il salua gracieuse-  
 » ment autour de lui, et s'agenouil-  
 » la. J'aperçus les deux mains trem-  
 » blantes du vieux abbé qui élevoit  
 » un crucifix devant ses yeux ; tout  
 » à coup, une voix claire et pure  
 » comme celle d'un ange, entonna  
 » l'*Ave maris Stella*, répété par le  
 » peuple ; je reconnus la voix de  
 » M. de Thou, qui attendoit au  
 » pied de l'échafaud ; je vis s'éle-

» ver une hache , je détournai la  
 » tête , et je tombai à genoux. Un  
 » cri effroyable de tout le peuple  
 » m'avertit qu'il n'étoit plus. J'eus  
 » encore la force , heureusement,  
 » de penser à son âme et de com-  
 » mencer une prière pour lui; je  
 » la mêlois avec la prière que j'en-  
 » tendois prononcer à haute voix  
 » au pieux de Thou. Je me relevai  
 » et le vis s'élançer sur l'échafaud.  
 » Serrant un crucifix d'ivoire sur  
 » sa poitrine avec passion , il monta  
 » les degrés comme si son âme eût  
 » emporté son corps vers le ciel ;  
 » puis , s'agenouillant , il baisa le

» sang de Cinq-Mars comme celui  
» d'un martyr, et devint plus mar-  
» tyr encore lui-même. Je ne sais  
» si Dieu voulut lui accorder cette  
» grâce; mais je vis avec horreur  
» le bourreau, effrayé sans doute  
» du premier coup qu'il avoit por-  
» té, le frapper sur le haut de  
» la tête où le malheureux jeune  
» homme porta la main; le peuple  
» poussa un long gémissement, et  
» s'avança en criant contre le bour-  
» reau; ce misérable tout troublé  
» lui porta un second coup qui ne  
» fit encore que l'écorcher et l'a-  
» battre sur le théâtre où l'exécu-

» teur se roula avec sa victime pour  
 » l'achever. On ne vit plus rien  
 » alors, et les cris du peuple fu-  
 » rent épouvantables. Un événe-  
 » ment étrange l'effrayoit plus en-  
 » core que l'horrible spectacle. Le  
 » vieux domestique de M. de Cinq-  
 » Mars tenoit son cheval comme à  
 » un convoi funèbre; il s'étoit arrêté  
 » au pied de l'échafaud, et, sem-  
 » blable à un homme paralysé, re-  
 » garda son maître jusqu'à la fin,  
 » puis tout à coup, comme frappé  
 » de la même hache, tomba mort  
 » sous le coup qui avoit fait tomber  
 » la tête.

» Je vous écris à la hâte ces  
 » tristes détails à bord d'une ga-  
 » lère de Gênes où Fontrailles,  
 » Gondi, d'Entraigues, Beauvau,  
 » Du Lude et tous les conjurés,  
 » sommes retirés. Nous' allons en  
 » Angleterre attendre que le temps  
 » ait délivré la France du tyran que  
 » nous n'avons pu détruire. J'aban-  
 » donne pour toujours le service  
 » du lâche prince qui nous a trahis.

» MONTRESOR. »

Telle vient d'être, poursuit  
 Corneille, la fin de ces deux jeunes

gens que vous vîtes naguère si puissans. Leur dernier soupir a été celui de l'ancienne monarchie; il ne peut plus régner ici qu'une cour dorénavant; les grands et les sénats sont anéantis\*.

— Et voilà donc ce prétendu grand homme, reprit Milton; qu'a-t-il voulu faire? Il veut donc créer des républiques dans l'avenir, puisqu'il détruit les bases de votre monarchie?

— Ne le cherchez pas si loin,

\* On appeloit le parlement *sénat*. Il existe des lettres adressées à *Monseigneur de Harlay*, prince du sénat de Paris et premier juge du royaume.

dit Corneille; il n'a voulu que régner jusqu'à la fin de sa vie. Il a travaillé pour le moment et non pour l'avenir; il a continué l'œuvre de Louis XI.

L'Anglais se prit à rire.

— Je croyois, dit-il, je croyois que le vrai génie avoit une autre marche. Cet homme a ébranlé ce qu'il devoit soutenir, et on l'admire! Je plains votre nation.

— Ne la plaignez pas, s'écria vivement Corneille; un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci, Monsieur, est doué d'une immortelle énergie que rien

ne peut éteindre ; souvent son imagination l'égarera, mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres même, d'où elle sortira peut-être.

Les deux jeunes et déjà grands hommes se promenoient en parlant ainsi sur cet emplacement qui sépare la statue d'Henri IV de la place Dauphine, au milieu de laquelle ils s'arrêtèrent un moment.

— Oui, Monsieur, poursuivit Corneille, je vois tous les soirs avec quelle vitesse une pensée généreuse retentit dans les cœurs français, et tous les soirs je me

reître heureux de l'avoir vu. La reconnaissance prosterne les pauvres devant cette statue d'un bon Roi; qui sait quel autre monument élèveroit une autre passion auprès de celui-ci; qui sait jusqu'ou l'amour de la gloire conduiroit notre peuple; qui sait si, au lieu même où nous sommes, ne s'élèvera pas une pyramide arrachée à l'Orient?

— Ce sont les secrets de l'avenir, dit Milton; j'admire, comme vous, votre peuple passionné, mais je le crains pour lui-même. Je le comprends mal aussi, et je ne reconnois pas son esprit, quand je

le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du pouvoir est bien puéril, et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible! il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie? Non, non. Lorsqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne vouloit que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout

entier? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru, et que je vois dominé par cette misérable ambition; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell.

FIN.



# Notes.

[Tome I<sup>er</sup>, page 87.]

Nous n'avons pu nous empêcher d'écarter des détails trop odieux.....

Les pièces authentiques et les récits naïfs de cet effrayant procès existent en grand nombre. Tout ce qui étonnera ici, tout ce qui fera horreur, est l'histoire, et même l'histoire adoucie, comme pourroient s'en convaincre ceux qui voudroient supporter la lecture des longues relations du dix-septième siècle, parmi lesquelles les plus curieuses sont le *Récit des Causes célèbres* et les *Diabes de Loudun*.

En 1824, il a paru sur cette accusation de magie si surprenante dans le dix-septième siècle, un volume intitulé *Urbain-Grandier*,

par M. Bonnelier. C'est, je crois, le premier ouvrage que l'on ait consacré à la mémoire de ce malheureux prêtre.

Malgré ce qu'on a lu et ce qu'on lira encore sur Richelieu, il n'en reste pas moins un très-grand ministre, surtout à l'extérieur, comme certains capitaines illustres demeurèrent ce que la postérité appelle grands hommes malgré leurs crimes. Je ne crois même pas que le célèbre Cardinal fût né sanguinaire, et ses traits ne l'annoncent pas; il est juste de considérer que l'assassinat s'étoit alors glissé dans nos mœurs par les Médicis; l'Italie avoit pour ainsi dire inoculé le crime à la France. Le premier *coup d'Etat* que Richelieu apprit à encenser fut le guet-apens dans lequel tomba son protecteur Concini; la première fois qu'il salua Louis XIII son souverain, ce fut pour le féliciter de cette expédition lorsqu'on l'éleva aux yeux de la cour sur une table de billard, bizarre pavois bien digne du fait d'armes; il est donc possible que l'Evêque de Luçon, ayant toujours présente à la pen-

sée la fin tragique du maréchal d'Ancre dont il étoit souvent menacé, ait fini par envisager ses sanglantes exécutions comme des ressorts politiques en usage dont il étoit fort permis d'user, sans manquer à ses devoirs de chrétien. On ne peut nier d'ailleurs que la coutume de trancher la tête un fois admise, ne simplifie singulièrement l'administration.

[Tome II, page 16.]

Une barbe plate et rousse à l'extrémité.....

« Pendant sa jeunesse, dit l'historien du P. Joseph, il avoit les cheveux et la barbe d'un roux un peu ardent. Il s'étoit aperçu que Louis XIII ne pouvoit souffrir cette couleur; aussi avoit-il pris soin de la brunir avec des peignes de plomb et d'acier jusqu'à ce qu'il eut trouvé le secret de la blanchir que lui donna plus tard un empirique. L'horreur du roi pour cette couleur de cheveux étoit telle, qu'un jour son pre-

mier gentilhomme de la chambre (dont le père avoit le plus beau gouvernement du royaume), ayant l'honneur d'accompagner S. M. à Fontainebleau dans une partie de chasse, il fit tant de pluie qu'elle emporta toute la peinture dont il cachoit la rougeur de ses cheveux. Le prince l'ayant aperçue, en eut peur, et lui dit : Bon Dieu, que vois-je ! ne paraissez plus devant moi. Le gentilhomme fut obligé de se défaire de sa charge. »

[ Tome II , page 20. ]

### Son confident.....

Ce trop célèbre capucin que l'un de ses historiens appelle *l'esprit auxiliaire* du Cardinal, fut non seulement son confident, mais celui du roi même. Inflexible, souple et bas, il affermissoit les pas du ministre dans les voies du sang, et l'aidoit à y faire descendre le foible prince. L'histoire de cet homme est partout ; mais voici les dé-

tails d'une de ses manœuvres que l'on connoît peu.

Montmorency étoit pris à Castelnaudary. Louis XIII hésitoit à le faire périr. MONSIEUR, qui l'avoit abandonné sur le champ de bataille, demandoit sa grâce avec vigueur. Le Cardinal vouloit la mort, et ne savoit comment obtenir cette précieuse faveur. Bullion étoit chargé de la négociation et conseilloit Gaston, ce fut à cet homme que Joseph s'adressa d'abord. Il s'empare de lui avec une adresse de serpent, et par son organe fait conseiller à MONSIEUR de ne plus demander au Roi des assurances pour la grâce du jeune duc, mais de s'en remettre à la bonté seule de Louis dont on blessoit le cœur en ayant l'air d'en douter; MONSIEUR croit voir dans ces discours l'intention de pardonner insinuée par son frère même, et fait son *accommodement* pour lui seul sans rien stipuler pour le jeune duc et s'en remettant à la clémence du Roi. C'est alors qu'en un conseil étroit entre le Roi, le Cardinal et Joseph, celui-ci ose

prendre la parole le premier , et concertant la fougue de ses vociférations politiques avec les flegmatiques argumens du Cardinal , arrache de Louis la promesse , trop bien tenue , d'être inflexible.

Brulart de Léon , ambassadeur à Ratisbonne avec Joseph , dit que le capucin n'avoit de chrétien que le nom , et ne cherchoit qu'à tromper tout le monde.

Un ouvrage de 1635 , intitulé *la Vérité défendue* , en parle en ces termes :

« Il est le grand inquisiteur de l'Etat , interroge les prétendus criminels , fait mettre les hommes en prison sans information , empêche que leur justification ne soit écoutée , et , par des terreurs paniques , il tire les déclarations qui servent pour couvrir l'injustice du Cardinal. Il fait indignement servir le ciel à la terre , le nom de Dieu aux tromperies , et la religion aux ruses de l'Etat. » (Du Tremblay.) Du reste , il appartenoit à une très-bonne famille.

Je renvoie à la vie même de cet indigne religieux ceux qui le voudront mieux con-

noître. Quelques personnes dont j'honore les talens ont regretté, m'a-t-on dit, que je n'eusse pas donné à ce personnage un caractère et un génie supérieur à celui du puissant Cardinal. Je n'ai rien vu dans l'histoire qui m'autorisât à cette injustice, et d'ailleurs Richelieu eût donc paru sous Joseph, Louis sous Richelieu, en vérité, c'eût été mettre la France trop bas.

[ Tome II, page 29. ]

**Le Cardinal lui dicta ces devoirs de nouvelle nature, etc.**

Ces insolens commandemens de la religion ministérielle fondée par Richelieu, sont extraits d'un manuscrit qui, s'il existe aujourd'hui, est sans doute soigneusement caché. Voici comme s'exprime à ce sujet le révérend et naïf historien et généalogiste du P. Joseph, continuateur de l'abbé Richard :

« Il composa avec le Cardinal un livre ayant pour titre : *L'Unité du ministre, et les qualités qu'il doit avoir*. Cet ouvrage n'a

jamais vu le jour qu'entre les mains du Roi, et c'est ce traité qui déterminâ S. M. à se reposer entièrement du gouvernement de son royaume sur Son Eminence. J'ai vu ce manuscrit *in-folio* qui est très-bien écrit..... On n'aura pas de peine à reconnoître que le P. Joseph en est l'auteur, par la lecture des principales propositions qui y sont prouvées, premièrement comme vérités chrétiennes, secondement comme vérités politiques. On pourroit intituler ce livre Testament politique du P. Joseph. Tous les grands hommes du siècle passé en ont laissé. On reconnoitra aisément le génie du Père dans l'extrait de ce testament. » (Hist du P. Joseph.)

Suivent les articles tels qu'on vient de les lire.

[Tome II, page 45.]

Quant au Marillac, etc.

Il fut privé de ses juges légitimes, les membres du Parlement, qui voulurent en

vain prendre connoissance de l'affaire , et virent Molé leur procureur-général, *décrété et interdit* ; traîné innocent de tribunaux en tribunaux sans en trouver un assez habile pour lui découvrir un crime ; il tomba enfin sous l'arrêt des *commissaires* , lu par un garde des sceaux ecclésiastique (Châteauneuf), auquel il fallut une dispense de Rome , sollicitée exprès pour condamner un homme sans reproche ; et le Cardinal se prit à rire des *lumières* qu'il avoit fait descendre forcément sur ses juges. — Quelle confusion ! quel temps ! On ne sauroit trop éclairer les points principaux de l'histoire pour éteindre les puérils regrets du passé dans quelques esprits qui n'examinent pas.

[ Tome II, page 106. ]

### Ses seconds.....

*Voyez dans les Mémoires du cardinal de Retz, des exemples de ces duels réguliers et cérémonieux.*

[Tome II, page 194.]

**Ce jour-là, le Cardinal parut revêtu d'un costume entièrement guerrier...**

**Ce costume est exactement décrit dans les Mémoires manuscrits de Pointis, tel qu'on le lit ici. (Bibl. de l'Arsenal.)**

[Tome II, page 285.]

**D'extirper une branche royale de Bourbon...**

**Le comte de Soissons assassiné à la bataille de la Marfée qu'il gaignoit sur les troupes du Roi ou plutôt du Cardinal. J'ai sous les yeux la relation contemporaine la plus détaillée de cette affaire; elle renferme ce qui suit :**

**« Le régiment de Metternick et les dragons s'étant rompus, il ne resta près dudit comte que trois à quatre des siens; lequel, dans ce désordre, fut abordé d'un cavalier seul, que ses gens ne connurent dans cette**

confusion pour ennemy, qui luy donna un coup de pistolet au-dessous de l'œil, dont il fut tué tout roide..... Ce grand prince, n'ayant d'autre dessein que de servir Sa Majesté et son Estat, et arrester les violences de celuy qui veut ruiner tout ce qui est au-dessus de luy;.... il (le Cardinal) vient d'extirper une branche royale de Bourbon, ayant fait choisir ce prince par un de ses gardes qui s'étoit mis, avec ce dessein exécrationnable et par son commandement parmy les gens-d'armes de ce prince, *ayant été reconnu tel* après qu'il fut tué sur la place par Riquemont, escuyer du mesme prince défunct. »

[ Tome III, page 326. ]

Je n'ai pas voulu la servir parce qu'elle est huguenote.....

Cette Reine cruelle et savante, qui abdiqua par ennui du trône, voulut y remonter par ennui de sa liberté, et se fit catholique pour être mieux reçue à Rome, n'abjura le luthéranisme qu'en 1654, c'est-à-dire douze

ans après l'époque de la conjuration de Cinq-Mars. Il est triste que ce soit après sa conversion qu'elle ait dit le mot le plus atroce que l'histoire nous ait transmis.

Son Monaldeschi ne pouvoit croire que l'ordre de le faire mourir [vint de sa maîtresse, et refusoit de se confesser : Allez, dit-elle à son capitaine des gardes, et pour qu'il y croie, *blessez-le*. Voyez *Mémoires de Motteville*.

[ Tome IV, page 154. ]

### La Tirana, *Yo que soi*, etc.

Aucune expression ne peut représenter dans notre langue la précision énergique de cette romance espagnole. Il faut l'entendre chanter par la voix nasillarde et éclatante, dure et molle, vive et nonchalante tour à tour de quelque Andalous qui caresse de l'extrémité des doigts les cordes d'une petite guitare. Le mouvement est celui d'une danse, et les pensées celles d'un chant de guerre.

Ce refrain , que répétèrent dans tous les temps les montagnes de l'Espagne , a réveillé l'écho des rochers de Saint-Domingue , dans la bouche de ce Spartacus noir , de ce Bug-Jargal , dont M. Victor Hugo a conçu le grand caractère et dessiné la figure colossale.

Yo que soi contrabandista ,  
 I campo por mi respeto ,  
 A todos los desafio ,  
 Pues a nadie tengo miedo.

Ay! jaleo! Muchachas.  
 Quien me merca un hilo negro ;  
 Mi caballo esta cansado ,  
 Y yo me marchó corriendo..

Ay! ay! que viene la ronda ,  
 Y se mueve el tiroteo ;  
 Ay! ay! cavallito mio ,  
 Ay! saca me deste aprieto.

Viva , viva mi cavallo ,  
 Cavallo mio carreto ;  
 Ay! jaleo! Muchachas , ay! jaleo!...

[ Tome IV , page 184. ]

### Comme le chevalier de Guise.....

En 1613, il rencontra, à midi, le baron de Luz dans la rue Saint-Honoré, et le tua de deux coups d'épée.

« Le brave procédé, dit Marie de Médicis à Bassompierre, de tuer un vieil gentilhomme sans défense et sans dire gare ! Mais ce sont des tours de sa maison. C'est une copie de Saint-Paul. » (BASSOMPIERRE, tome I<sup>er</sup>.)

Un mois après, le fils de ce vieux lieutenant-général demanda raison à son meurtrier. Ils se battirent à cheval deux contre deux. Le jeune de Luz fut tué, et la Régente, oubliant sa colère de la mort du père, envoya savoir des nouvelles du chevalier de Guise, qu'elle avoit voulu faire juger par le parlement.

[ Tome IV , page 281. ]

## Le duc de Bragance , roi de Portugal.....

Un lecteur attentif aura pu remarquer dans le chapitre du Cabinet , que le page Olivier d'Entraigues écrivoit ou plutôt devoit écrire une lettre à D. Juan de Bragance. Richelieu préparoit dès lors la révolution de Portugal avec cette habileté , ce mystère et ce bonheur qu'il porta dans tout.

« Trente-trois jours avant de recevoir la nouvelle des succès de Pinto , auquel il avoit envoyé un gentilhomme nommé Saint-Pé , il reçut un paquet de Lisbonne ; en l'ouvrant , il fut surpris par un seigneur de la cour qui avoit ses entrées libres dans son cabinet. Le Cardinal ayant alors jeté son paquet sur son bureau , on introduisit encore une princesse qu'il fut obligé de conduire. Après l'avoir quittée , il fit signe au capitaine de ses gardes d'arrêter ce seigneur quand il sortiroit de son appartement et de

le conduire à la Bastille , avec défense de parler à qui que ce fût. Après trente-trois jours , le Cardinal apprit enfin que le duc de Bragance étoit sur le trône : ce n'étoit plus un secret , il fit sortir le gentilhomme de la Bastille , et lui envoya autant de mille écus qu'il avoit demeuré de jours en prison sans savoir pourquoi. ( Hist. du P. Joseph. )

A cette époque , le Cardinal se gênoit peu pour déguiser sa puissance. Brulard de Léon ayant perdu treize cents pistoles à la prime contre lui , dit en les payant , *qu'il y avoit des corsaires par terre comme par mer*. Le Cardinal se levant , le prit doucement par le cou , et dit qu'il étoit bel homme , et qu'il seroit fâcheux de séparer la tête du corps comme il en avoit couru risque. ( Mém. sur la vie du cardinal de Richelieu. )

[ Tome IV, page 396. ]

**Las de dominer, il espéra plaire.  
La tragédie de *Mirame* alloit être  
représentée, etc.**

Lorsqu'on entreprend le dessin d'une des grandes figures de l'histoire, je crois qu'il faut, comme le peintre, les regarder vêtues de tous les costumes, tournées sous toutes les faces, éclairées de tous les jours. Ce n'est point légèrement que j'ai étudié celle du cardinal de Richelieu; j'aurois sans nul doute manqué l'un de ses traits principaux, si je ne l'eusse montré auteur. Voici ce que dit Pélisson de la représentation de *Mirame* :

« Le Cardinal témoigna des tendresses de père pour cette pièce, dont la représentation lui coûta trois cent mille écus, et pour laquelle il fit bâtir cette grande salle de son palais qui sert encore aujourd'hui à ces spectacles. Aussi est-elle intitulée : Ouverture du Palais-Cardinal. J'ai ouï dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette

pièce , ou plutôt à celui qu'on savoit qui y prenoit beaucoup d'intérêt , transportoient le Cardinal hors de lui-même , que tantôt il se levoit et se tiroit à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'assemblée , tantôt imposito silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. »

L'abbé Arnaud dit de cette soirée : « La Reine fut un peu vengée du Cardinal par le peu d'estime qu'on fit de sa pièce , ce dont il fut assez mortifié. On ne pouvoit alors avoir d'autre satisfaction des offenses d'un homme qui étoit maître de tout et redoutable à tout le monde. »

## ARTICLES DU TRAITÉ

*Fait entre le Comte-Duc pour le Roy d'Espagne, et M. de Fontrailles, pour et au nom de MONSIEUR, à Madrid, le 13 janvier 1642, dont MONSIEUR fait mention dans sa Déclaration du 7 juillet dudit an. (Au 1<sup>er</sup> tome des Mémoires de Fontrailles.)*

Le sieur de Fontrailles aiant esté envoyé par mon Seigneur le Duc d'Orléans vers le roy d'Espagne avec lettres de Son Altesse pour Sa Majesté Catholique, et mon Seigneur le Comte-Duc de San-Lucar, datées de Paris, du 20 décembre, a proposé, en vertu du pouvoir à luy donné, que Son Altesse désirant le bien général et particulier de la France, de voir la noblesse et le peuple de ce royaume délivré des oppressions qu'ils souffrent depuis long-tems par une si sanglante guerre. Pour faire cesser la cause d'icelle et pour establir une paix générale et raisonnable entre l'Empereur et les deux

couronnes au bénéfice de la chrestienté, prendroit volontiers les armes à cette fin, si Sa Majesté Catholique y vouloit concourir de son costé avec les moyens possibles pour avancer leurs affaires. Et, après avoir déclaré le particulier de sa commission en ce qui est des offres et demandes que font les Seigneurs d'Orléans et ceux de son party, a esté accordé et conclu que ledit Seigneur Comte-Duc pour leurs Majestez Impériale et Catholique, et au nom de Son Altesse par ledit sieur de Fontrailles, les articles suivans :

1. Comme le principal but de ce Traité est de faire une juste paix entre les deux couronnes d'Espagne et de France, pour leur bien commun et de toute la chrestienté, ont déclaré unanimement qu'on ne prétent en cecy aucune chose contre le Roy très-chrestien et au préjudice de ses Estats, ny contre les droits et authoritez de la Reyne très-chrestienne, et régnaute; ains, au contraire, on aura soin de la maintenir en tout ce qui luy appartient.

2. Sa Majesté Catholique donnera douze mil hommes de pied et cinq mil chevaux effectifs des vieilles troupes; le tout venant d'Allemagne, ou de l'Empire, ou de Sa Majesté Catholique. Que si, par quelque accident, il manquoit de ce nombre deux ou trois mil hommes, on n'entend point pour cela qu'on ayt manqué à ce qui est accordé, attendu qu'on les fournira le plus-tost qu'il sera possible.

3. Il est accordé que, dès le jour que M. le Duc d'Orléans se trouvera dans la place de seureté où il dit estre en estat de pouvoir lever des troupes, Sa Majesté Catholique luy baillera quatre cent mil escus comptant payables au contentement de S. A. pour estre emploiez en levées et autres frais utiles pour le bien commun.

4. Sa Majesté Catholique donnera le train d'artillerie avec les munitions de guerre propres à ce corps d'armée, avec les vivres pour toutes les troupes, jusques à ce qu'elles soient entrées en France, là où Son Altesse entretiendra les siens, et Sa Majesté Ca-

tholique les autres , comme il sera spécifié plus bas.

5. Les places qui seront prises en France , soit par l'armée de Sa Majesté Catholique , ou celles de Son Altesse , seront mises ès-mains de Son Altesse , et de ceux de son party.

6. Il sera donné audit seigneur Duc d'Orléans douze mil escus par mois de pension , outre ce que Sa Majesté Catholique donne en Flandres à la Duchesse d'Orléans sa femme.

7. Est arrêté que cette armée et les troupes d'icelle obéiront absolument audit seigneur Duc d'Orléans , et néanmoins attendu que ladite armée est levée des deniers de Sa Majesté Catholique , les officiers d'icelle presteront le Serment de fidélité à Son Altesse de servir aux fins du présent traité ; et arrivant , faute de Son Altesse , s'il y a quelque prince du sang de France dans le traité , il commandera en la manière qu'il avoit esté arrêté dans le traité fait avec Monseigneur le comte de Soissons. Et en cas que l'Archiduc Léopold ou autre personne ,

**filz ou frère , ou parent de Sa Majesté Catho-  
 lique , vienne à estre gouverneur pour sadite  
 Majesté Catholique en Flandres , comme il  
 sera là , par mesme moyen général de ses  
 armées , et que Sa Majesté Catholique a tant  
 de part en ce lieu : est accordé que le sei-  
 gneur Duc d'Orléans , et ceux de son party  
 de quelque qualité et condition qu'ils soient ,  
 aiant esgard à ces considérations , tiendront  
 bonne correspondance avec ledit seigneur  
 Archiduc ou autre que dit est , et luy com-  
 muniqueront tout ce qui se présentera , en  
 recevant tous ensemble les ordres de l'Em-  
 pereur , de Sa Majesté Catholique , tant  
 pour ce qui concerne la guerre , que pour  
 les plaiges de cette armée , et tous les pro-  
 grez .**

**8. Et d'autant que Son Altesse a deux  
 personnes propres à estre mareschaux-de-  
 camp en cette armée , que ledit sieur de  
 Fontrailles déclarera après la conclusion du  
 présent traité , Sa Majesté Catholique se  
 charge d'obtenir de l'Empereur deux lettres  
 patantes de mareschaux-de-camp pour eux .**

9. Il est accordé que Sa Majesté Catholique donnera quatre-vingt mil ducas de pension à départir par mois aux seigneurs susdits.

10. Commé aussi on donnera, dans trois mois, 100,000 liures pour pourvoir et munir la place que Son Altesse a pour sa seureté en France. — Et si celuy qui baille la place n'est satisfait de celà, on baillera ladite somme contant, et de plus cinq cens quintaux de poudre, et vingt-cinq mil liures par mois, pour l'entretien de la garnison.

11. Il est accordé de part et d'autre qu'il ne se fera point d'accommodement en général, ny en particulier, avec la Couronne de France, si ce n'est d'un commun consentement, et qu'on rendra toutes les places et pays qu'on aura pris en France, sans se servir contre cela d'aucuns pretextes, toutes fois et quantes que la France rendra les places qu'elle a gagnées en quelque pays que ce soit, mesme celles qu'elle a achetées et qui sont occupées par les armées qui ont serment à la France. Et ledit seigneur Duc

d'Orléans et ceux de son party se déclarent dès maintenant pour ennemis des Suédois , et de tous autres ennemis de Leurs Majestez Impériale et Catholique , et de tous ceux qui leur donnent et donneront faveur , ayde et protection. Et pour les détruire , Son Altesse et ceux de son party donneront toutes les assistances possibles.

12. Il est convenu que les armées de Flandre et celle que doit commander Son Altesse ainsi que dit est , agiront de commune main à mesme fin avec bonne correspondance.

13. On taschera de faire que les troupes soient prestes au plustost , et que ce soit à la fin de may : sur quoy Sa Majesté Catholique fera escrire au gouverneur de Luxembourg , afin qu'il dît à celuy qui luy portera un blanc signé de Son Altesse ou de quelqu'un des deux Seigneurs , le temps auquel tout pourra estre en estat. Lequel blanc signé Son Altesse envoyera au plustost , afin de gagner temps si les choses sont pressées , ou si elles ne le sont point en-

cores lorsque la personne arrivera , elle s'en retournera à la place de seureté.

14. Sa Majesté Catholique donnera aux troupes de Son Altesse , un mois après qu'elles seront dans le service , et ensuite cent mil liures par mois pour leur entretien et pour les autres affaires de la guerre ; et Son Altesse aura agréable de déclarer après le nombre des hommes qu'il aura dans la place de seureté , et celuy de ses troupes s'il trouve bon. Demeurant dès maintenant accordé que les logemens et les contributions se distribueront également entre les deux armées.

15. L'argent qui se tirera du Royaume de France sera à la disposition de Son Altesse , et sera departy également entre les deux armées , comme il est dit en l'article précédent , et est déclaré qu'on ne pourra imposer aucuns tributs que par l'ordre de Son Altesse.

16. Au cas que ledit seigneur Duc d'Orléans soit obligé de sortir de France , et qu'il entre dans la Franche-Comté ou autre part , Sa

**Majesté Catholique donnera ordre à ce que Son Altesse et les deux autres grands du party, soient receus dans tous ses Estats, et pour les faire conduire de là dans la place de seureté.**

17. **D'autant que ledit seigneur Duc d'Orléans désire un pouvoir de Sa Majesté Catholique pour donner la paix ou neutralité aux villes et provinces de France qui la demanderont, il y aura auprès de Son Altesse un ambassadeur de Sa Majesté avec plein pouvoir : Sa Majesté s'accorde à cela.**

18. **S'il arrive faute, ce que Dieu ne veuille, dudit seigneur Duc d'Orléans, Sa Majesté Catholique promet de conserver les mêmes pensions auxdits Seigneurs, et à un seul d'eux si le party subsiste, ou qu'ils demeurent au service de Sa Majesté Catholique.**

19. **Ledit seigneur Duc d'Orléans assure, et en son nom ledit sieur de Fontrailles, qu'à mesme temps que Son Altesse se découvrira, il luy fera livrer une place des meilleures de France pour sa seureté, la-**

quelle sera déclarée à la conclusion du présent traité. Et au cas qu'elle ne soit trouvée suffisante, ledit traité demeurera nul, comme aussi ledit sieur de Fontrailles déclarera lesdits deux Seigneurs pour lesquels on demande les pensions susdites dont S. M. demeure d'accord.

20. Finalement est accordé que tout le contenu en ces articles sera approuvé et ratifié par Sa Majesté Catholique, et ledit seigneur Duc d'Orléans, en la manière ordinaire et accoustumée en semblables traitez. Le Comte-Duc le promet ainsi au nom de Sa Majesté, et ledit sieur de Fontrailles au nom de Son Altesse, s'obligeans respectivement à cela comme de leur chef, ils l'approuvent dès à présent, le ratifient et le signent. — A Madrid, le 13 janvier 1642.

*Signé, DOM GASPARD DE GUZMAN.*

Et par supposition de nom,

*CLERMONT pour FONTRAILLES.*

Nous Gaston Fils de France, frère unique

du Roy, Duc d'Orléans, certifions que le contenu cy-dessus est la vraye copie de l'original du traité que Fontrailles a passé en nostre nom avec Monsieur le Comte-Duc de San-Lucar. — En tesmoin de quoy nous avons signé la présente de nostre main, et icelle fait signer par nostre secretaire le 29 décembre 1641, à Villefranche.

*Signé*, GASTON.

Et plus bas,

GOULAS.

*Contre-Lettre.*

D'autant que, par le traité que j'ay signé aujourd'huy, pour et au nom de monseigneur le Duc d'Orléans avec M. le Comte-Duc, pour et au nom de Sa Majesté Catholique, je suis obligé de déclarer le nom des deux personnes qui sont comprises par Son Altesse dans ledit traité, et la place qu'elle a prise pour sa seureté. Je déclare, et as-

seure au nom de Son Altesse à Monsieur le Comte-Duc , afin qu'il die à Sa Majesté Catholique , que les deux personnes sont , le seigneur Duc de Bouillon , et le seigneur de Cinq-Mars Grand-Escuyer de France , et la place de seureté qui est assurée à Son Altesse , est Sedan , que ledit seigneur de Bouillon luy met entre les mains. — En foy de quoy j'ay signé cet escrit à Madrid , le 13 janvier 1642 , signé par supposition de nom Clermont. — Nous Gaston Fils de France , frère unique du Roy , Duc d'Orléans , reconnoissons que le contenu cy-dessus est la vraye copie de la déclaration , que Monsieur de Bouillon , Monsieur le Grand , et nous soussignez , avons donné pouvoir au sieur de Fontrailles , de faire des noms de ces sieurs de Bouillon et le Grand à Monsieur le Duc de San-Lucar , après qu'il auroit passé le traité avec luy , auquel traité ils ne sont compris que sous le titre de deux grands seigneurs de France. — En tesmoin de quoy nous avons signé la présente certification de nostre main , et

icelle fait contresigner par notre secrétaire.  
A Villefranche, le 29 décembre 1641.

*Signé*, GASTON.

Et plus bas,

GOULAS.

---

Sans ajouter d'autres notes, je renvoie les  
lecteurs scrupuleux aux ouvrages suivans :

Mémoires de Brienne.

———— de M. Dupuy, pour justifier M. de  
Thou.

———— de Bouillon et de Montrésor.

Relation de Fontrailles.

Lettres du cardinal de Richelieu.

Testament politique.

Mémoires de Richelieu.

Pièces du procès d'Urbain-Grandier.

Causes célèbres.

Les Diabls de Loudun.

Mémoires d'Anne d'Autriche, par M<sup>me</sup> de  
Motteville.

Interrogatoire de Cinq-Mars.

Journal de Richelieu.

Le P. Griffet.

Mémoires de Montglat.

Le P. Anselme, Histoire des grands-officiers.

Histoire de Venise, de Baptiste Nani.

Mémoires de Pontis.

Benjamin Priolo. *De Rebus Gallicis.*

Construction de la digue de la Rochelle.

Histoire de la Mère et du Fils.

Mémoires de Rochefort, édit. de 1694.

Amours du cardinal de Richelieu, manuscrit.

(Bibl. de l'Arsenal, n° 286.)

Recueil de pièces touchant le cardinal de Richelieu, manuscrit. (Bibl. de l'Arsenal, n° 188.)

Levassor.

Siri.

Histoire du P. Joseph.

Relation de la Bataille de Sedan.

Mémoires de l'Académie.

OUVRAGES DU CARDINAL.

La Méthode des Controverses.

L'Instruction et la Perfection du Chrétien.

Europe.

Mirame.

---

# TABLE DES CHAPITRES.

	Pages
CHAP. XX. La Lecture.....	1
XXI. Le Confessionnal.....	79
XXII. L'Orage.....	121
XXIII. L'Absence.....	171
XXIV. Le Travail.....	203
XXV. Les Prisonniers.....	301
XXVI. La Fête.....	395

FIN DE LA TABLE.